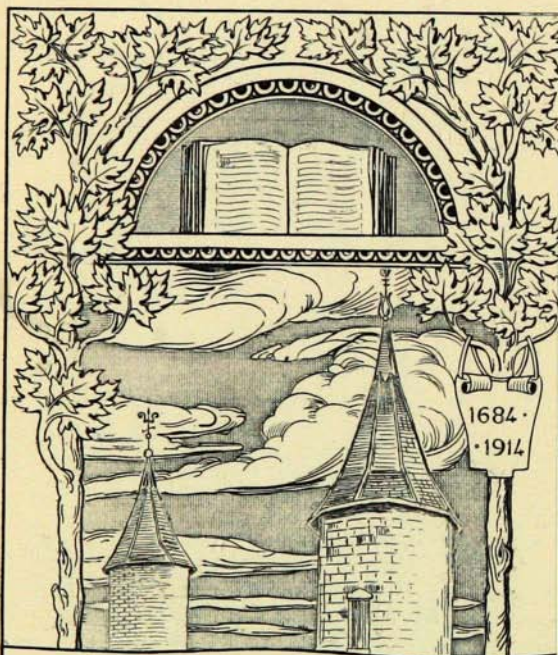




BIBLIOTHEQUE
SAINT SUT PICE
MONTREAL

100

RÉMINISCENCES
ET
ACTUALITÉS

Ducharme 24/2/44 .90



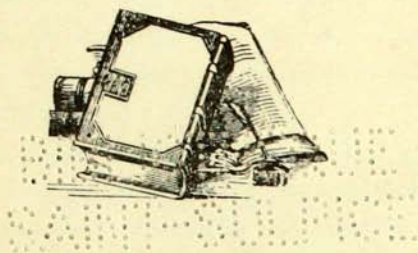
L'AUTEUR

Blanche Gagnon

Réminiscences... et Actualités

" Il n'est rien de nouveau
que choses oubliées..."

Tristan Derême



QUÉBEC
Librairie GARNEAU, Limitée
1939

3120101.143
1314.112-11442

DROITS RÉSERVÉS, CANADA, 1939

FC
2911
G-34
1939

Pas de Préface!

Qui a dit qu'une Préface était un chapeau dont on coiffe un livre?

Pas de Préface! Alors, mon petit livre va sortir sans chapeau. Il entrera ainsi, sans façon, chez des amis; et, en hésitant peut-être, chez des inconnus.

Des feuilles éparpillées ont été réunies à quelques autres qui auront l'air d'avoir été... pillées. C'est que j'ai retrouvé un peu du mien, jadis prêté sans signature.

Des pages inédites sont venues s'y ajouter. L'appel aux souvenirs a réveillé un passé endormi qui a gardé quelque chose de son rêve...

L'ancien et le nouveau ont été démêlés et brossés avec soin, pour que le livre puisse sortir convenablement sans chapeau!

Et nul chapeau ne dissimule les cheveux blancs sous lesquels se sont amassées des souvenirs qui vont s'envoler au souffle de la brise du soir.

Blanche GAGNON.

UNE MAISON CENTENAIRE DE LA GRANDE-ALLEE

"Bois-Joliet." — Le presbytère des Eudistes. —
Souvenances et . . . digressions.

La paroisse Saint-Coeur de Marie, à Québec, n'a que vingt-et-un ans d'existence: cependant son presbytère est devenu le plus vieux de la ville depuis la reconstruction du presbytère de Notre-Dame. Le portique et les annexes n'enlèvent point son cachet ancien à la maison centenaire, dont la façade de pierre est percée de trois rangées de fenêtres, avec, sur le toit français, quatre lucarnes à petits carreaux.

Il y a cent-cinq ans que cette très vieille maison de la Grande-Allée était habitée par son premier propriétaire, et constructeur probable, William Henderson. Trois ans plus tard, elle était divisée en deux logements. Ce fut en mai 1918 que les Eudistes, desservants de la nouvelle paroisse Saint-Coeur-de-Marie, vinrent habiter le côté ouest de la maison. En 1926, ils firent l'acquisition du logement contigu et n'eurent qu'à rouvrir une porte de communication pour agrandir leur presbytère.

Grâce à l'obligeance de M. René Vincent, du bureau des archives municipales, il fut possible de retracer les noms de tous les propriétaires et locataires successifs de l'immeuble. La tâche lui fut d'autant plus ardue que les anciens

almanachs des adresses n'avaient pas d'index par noms de rues.

En 1834, les résidences hors les murs de la ville étaient si éloignées les unes des autres, qu'on ne les désignait pas numériquement. Ce n'est qu'en 1875 que les deux logements figurent au cadastre sous les numéros civiques 24 et 26. L'année suivante, ils devenaient, et sont restés : 162 et 164, Grande-Allée.

Pendant quarante ans environ, la vieille maison n'avait pas eu d'autres occupants que les familles Charles Andrew Pentland et Ernest Gagnon. Sur la liste entière, on ne relève que huit noms de canadiens-français (entre autres celui de M. Edouard Gagnon, l'un des frères d'Ernest Gagnon, qui en fut locataire en 1864-65) et à peu près une trentaine de noms anglais, dont plusieurs ne se retrouvent plus, depuis longtemps, dans les annuaires de la cité de Québec.

Au cours des années et du progrès moderne, le vieux logis avait subi quelques transformations ; il y en eut d'autres lorsqu'il fallut l'adapter à sa destination nouvelle.

Dans cette vieille maison, il n'y a pas de grenier proprement dit. Le haut est bien fini et très éclairé. Par ses lucarnes, le regard embrasse un horizon magnifique : car le presbytère est situé sur le point le plus élevé de Québec. Sous les combles, comme cela se trouve dans les demeures anciennes, çà et là de petites portes

s'ouvrent au bas des murs où s'engouffrent une infinité de choses. On appelle ces étroites remises *intra muros*, des caveaux, — sans doute à cause de leur obscurité. Mais ce n'est pourtant pas la cave au grenier, tandis que, de nos jours, le grenier, c'est . . . la cave !

O les vastes greniers d'autrefois, où, dans les coffres antiques, s'entassaient tant d'objets imprégnés de la poésie d'un passé mystérieux ! Il y avait aussi bien des choses disparates : on voyait de tout dans ces greniers d'abondance. . .

Jadis, quand vous alliez visiter une maison à louer, on vous disait, sur un ton engageant : “Il y a, ici, une grande cour et un beau grenier.” Aujourd'hui, l'on vous dit : “Vous aurez un garage en arrière de la maison et un compartiment *dans la cave* pour vos valises.” C'est le monde renversé ! . . . Il y a des compensations : la maison se résume dans un étage et les déménagements sont plus faciles !

En quittant la vieille maison où j'avais passé près de la moitié de ma vie, j'ignorais qu'elle avait été bâtie l'année même de la naissance de mon père. En 1834, il était venu au monde, à la Rivière-du-Loup (Louiseville), dans une maison qui avait été transportée de toutes pièces du village de Yamachiche, où elle avait servi de presbytère, puis de chapelle provisoire durant la construction de l'église de cet endroit. En

1915, Ernest Gagnon achevait sa vie dans une maison de Québec qui allait devenir un presbytère où serait aménagé provisoirement, en attendant l'érection d'une église, un oratoire où se feraient les baptêmes et les mariages de la paroisse.

Les offices réguliers eurent lieu dans la chapelle du Bon Pasteur pendant deux ans. L'église fut inaugurée à la messe de minuit, le 25 décembre 1920; et l'on y chanta les cantiques de Noël harmonisés par Ernest Gagnon.

Si "Bois-Joliet" ne fût devenu le presbytère des eudistes, je n'aurais certes pas songé à livrer quelques pages de mes souvenirs à l'"Oncle Gaspard" (*M. Jean-Marie Turgeon*), un paroissien de la première heure, qui était alors à la rédaction de "l'Événement" et que le "Journal" a eu la bonne fortune d'avoir, pendant près de deux ans, comme rédacteur-en-chef. Lorsque ces deux journaux se sont fusionnés, vers la fin de 1938, il avait quitté le journalisme depuis quelques mois. Cependant, lecteurs et lectrices ont le plaisir de retrouver "l'Oncle Gaspard" et ses chroniques, de temps à autre, dans *l'Événement-Journal*. Il me permet gracieusement de reprendre quelques-unes de mes pages, pour les joindre à mes feuillets inédits. Intercalées dans ses délicieuses chroniques, elles

avaient le parfum du brin d'herbe de l'apologue mêlé aux fleurs d'un bouquet. Puissent-elles en retrouver quelque chose en traversant le jardin de la vieille maison !

Le bocage qui donnait un attrait sans égal à Bois-Jolliet, a disparu, hélas ! Car, pour construire l'église, il a fallu non-seulement démolir deux petites maisons basses, à côté de l'ancien jardin, et quatre propriétés de la rue voisine, mais les arbres ont été impitoyablement abattus. Il y avait, près de la barrière d'entrée, — elle aussi, arrachée, — un énorme bouleau, assurément plus que centenaire, dont le somptueux feuillage attirait l'admiration des passants. Dans le petit parc, de près de deux cents pieds de profondeur, des plantes vivaces croissaient autour des arbustes fleuris et au pied des vieux lilas blancs et d'autres bois de différentes espèces : le maronnier aux larges feuilles en éventail, le chêne, l'érable, le saule, les conifères, le peuplier argenté, puis le coudrier ou noisetier qui indique les sources souterraines. On disait qu'il y avait là, autrefois, un puits, depuis longtemps comblé. Mon père avait fait venir de son village natal de ces samares à deux ailes qui sont les graines de la variété de l'érable — la plaine — qui rougit à l'automne. Il y avait planté de sa main quelques-uns des arbres, les plus jeunes d'un bocage qui avait gardé ap-

paremment des rejetons de la forêt primitive. Les promeneurs de la Grande-Allée, comme les amis de la vieille maison, ne virent pas sans un serrement de coeur le géant renversé, ce bouleau magnifique dont les racines séculaires s'étendaient même à fleur de terre, et qui pleurerait sa débordante sève, en attendant sa destruction complète par le fer et par le feu.

D'autres bois avaient déjà disparu du voisinage avec les résidences qu'ils ombrageaient. Pour ne s'arrêter qu'à l'angle de la rue Berthelot, se souvient-on des grands tilleuls si parfumés et de la vieille maison grise à large véranda, entourée de parterres, de gazons de velours, et de pommiers dont la floraison printanière faisait songer à ce joli mot d'artiste : "A-t-il fleuri de la neige ou s'il a neigé des fleurs?"

Ce coin enchanteur a vu s'élever deux résidences, dans le voisinage écrasant des Appartements Grande-Allée. Les jardins sont en arrière, à peine vus des passants, qui ne rêvent plus à la vieille maison grise de la chanson . . .

En 1884, lorsque nous quittâmes la rue Hébert pour la Grande-Allée, c'était comme si nous avions laissé la ville pour la banlieue. Toutes les résidences, vis-à-vis la maison qui est aujourd'hui le presbytère Saint-Coeur-de-Marie, et

un grand nombre d'autres aux alentours n'existaient pas, il y a cinquante ans. On pouvait compter les maisons isolées au-delà de la porte Saint-Louis. Les rues n'étaient pas encore éclairées à l'électricité, ou l'étaient depuis peu, — et très peu; les tramways étaient insoupçonnés; mais quels beaux équipages défilaient sur la Grande-Allée, et quel charme donnait à l'hiver le tintement des grelots!

L'érection du Parlement activa la construction dans un quartier qui, plus tard, se développerait par la fondation de paroisses nouvelles. Il n'y avait alors que six paroisses, à Québec, où l'on en compte aujourd'hui vingt-trois. Et encore, la paroisse Saint-Jean-Baptiste, qui était une desserte de celle de Notre-Dame, n'en fut séparée que vers ce temps-là. Les paroissiens qui avaient leur banc à la cathédrale (basilique) avant la division, eurent le privilège de le conserver. Les résidants du côté nord de la Grande-Allée appartenaient à Saint-Jean-Baptiste et leurs vis-à-vis, du côté sud, à la basilique. Or, comme tous étaient loin de l'une ou l'autre église, les tramways n'étant pas encore en circulation et les bancs de neige amoncelée entravant les piétons, durant l'hiver, on fréquentait plutôt les chapelles du Bon Pasteur et l'asile Sainte-Brigitte. La famille Gagnon, qui s'était bénévolement chargée de la musique à la Congrégation de la Haute-Ville, se rendait à cette cha-

pelle des Pères Jésuites. Cependant il devenait urgent d'avoir une église dans le quartier. Il fut d'abord question d'y transporter l'Ecole normale des garçons, qui devait quitter le "vieux château"; mais je crois bien que cela ne fut l'objet que d'une simple requête à l'archevêché. Peu après l'arrivée des Franciscaines Missionnaires de Marie à Québec, l'on s'occupa de leur faire avoir un terrain où fut bâtie la vaste chapelle qui se trouve à l'angle Claire-Fontaine et Grande-Allée. Les Soeurs, logées temporairement rue Richelieu, puis rue Scott, érigèrent un petit couvent sur le site où s'éleva bientôt leur monastère actuel. L'abbé Louis-Honoré Pâquet, leur premier aumônier, fut comme le desservant de cette portion du quartier Montcalm, où trois paroisses ont maintenant des églises qui débordent de fidèles aux messes dominicales. Il avait l'autorisation de célébrer les offices liturgiques de la Chandeleur, de la Semaine-Sainte, et faisait la prédication le dimanche, aux basses messes, et le soir avant le salut, remplacé quelquefois par un Père franciscain. Le vénéré Père Frédéric, que l'on parle de canoniser, y avait présidé les premiers exercices de la Portioncule. Il passait presque toute la journée en chaire, ces jours-là, quand il ne conduisait pas lui-même les processions. Les Soeurs se chargeaient de la musique.

Les fidèles ne furent pas tous enthousiastes

du projet d'avoir une église paroissiale, mais le temps était venu de le réaliser. La Corporation archiépiscopale de Québec acheta la maison qu'allait abandonner madame Ernest Gagnon; puis, des circonstances particulières ayant retardé la nomination d'un curé, le logement fut loué pour un temps indéterminé. Moins d'un an plus tard, les eudistes quittaient leur maison de Lévis pour prendre charge de la paroisse, qu'ils baptisèrent du nom de Saint-Coeur-de-Marie. Le Père Dagnaud sut conquérir les coeurs, animer les bonnes volontés et s'attirer, en retour de son dévouement inaltérable, la fidélité de ses nouveaux paroissiens. Il a laissé bien des regrets, lorsqu'après des années de labeurs fructueux il fut obligé de quitter ses enfants, — comme il appelait ses paroissiens, — sa chère église, et enfin Québec, où il avait épuisé ses dernières forces. Il ne les retrouva point dans son pays natal, où il mourut, en 1930. Il avait été remplacé par le R. P. de la Cotardière, déjà connu des québécois, qui fut, lui aussi, très éprouvé dans sa santé, mais qui est devenu assez valide pour exercer maintenant, à Paris, la haute charge d'assistant-général de sa Congrégation. Aujourd'hui, le R. P. Quélo, un vétéran de la guerre de 1914, décoré par la France de la croix militaire, continue la tradition de ses prédécesseurs. Plusieurs des anciens vicaires sont retournés là-bas, notamment le Père Vin-

cent, qui avait été le premier auxiliaire du curé fondateur. Après dix ans de séjour à Québec, il s'en allait dans son pays d'origine : — “J'irai revoir ma Normandie!”

Ce Père eut la surprise de sa vie, un jour qu'il entra dans une maison, au cours de la visite paroissiale. — “Mon Père, lui dit une dame, j'ai bien connu votre grand-père Vincent à Lorette.” — Il fut tellement interloqué, qu'il ne dit rien. Il raconta cela à l'une de mes voisines, qui s'en amusa fort avec moi. S'il l'avait raconté à moi-même, je lui aurais dit que l'abbé Vincent, un huron authentique de la Jeune-Lorette, — le seul prêtre de sa nation, — était déjà entré dans la maison devenue le presbytère. Il y avait chanté des motets en langue sauvage, s'accompagnant de ses pieds, qui frappaient le plancher, et de ses mains, qui cognaient sur la table, pour remplacer le battement des “chichigouanes”. C'eût été aussi drôle qu'on l'eût pris pour un normand (il avait tellement le type indien) que ça l'était d'avoir cru que le Père Vincent, à cause de son nom, devait appartenir à la tribu huronne.

Lorsqu'Ernest Gagnon avait noté les chants qu'il publia plus tard avec une étude sur les Sauvages de l'Amérique et l'art musical, il s'était rendu chez madame Philippe Vincent, femme du chef de ce nom, et mère de l'abbé Vincent,

que l'on appelait *Orité*, la Tourte. Il avait voulu, comme il le disait, consulter les gosiers indigènes. C'était en 1859, au retour d'un voyage en France et en Italie. Il était alors un tout jeune homme; Quelques années après, il faisait paraître la première édition des "Chansons Populaires du Canada."

Après un second séjour en Europe, il avait réuni en brochure ses "Lettres de voyage" envoyées au *Courrier du Canada*. Ensuite il cessa d'écrire, en dehors des revues et des journaux, jusqu'au temps où il s'installa dans cette maison de la Grande-Allée où, se livrant davantage à ses goûts de littérature et d'histoire, il fit paraître le récit du voyage à Québec de Monseigneur le Comte de Paris, en 1890, un opuscule sur le Palais législatif, ses "Choses d'autrefois", "Feuilles volantes et Pages d'histoire", — ouvrages épuisés et partiellement réédités dans les deux recueils de "Pages choisies" publiés après sa mort, — "Le Fort et le Château Saint-Louis", "Louis d'Ailleboust, troisième gouverneur de la Nouvelle-France, et Marie-Barbe de Boullongne" et son étude biographique sur "Louis Jolliet, découvreur du Mississipi, premier seigneur de *l'Ile d'Anticosti*". Le *Mois littéraire et pittoresque* avait publié une critique élogieuse de ce dernier ouvrage. La revue fut adressée, de Paris, à . . . "Monsieur Louis Jolliet, 164, Grande-Allée, Québec!"

Mais ce n'est pas à cet anachronisme, comme l'écrivait l'Oncle Gaspard, que la maison où demeura Ernest Gagnon doit le nom de "Bois-Jolliet", resté inscrit sur sa façade. Elle fut baptisée ainsi dans les dernières années qu'il y vécut. Ce nom résumait bien des souvenirs, dont l'histoire n'était pas absente; puis il convenait si joliment au bocage qui l'ombrageait! Si la carrière de Louis Jolliet intéressa particulièrement Ernest Gagnon, c'est que le compagnon du Père Marquette, qui avait été l'un des plus brillants élèves du collège des Jésuites et avait même porté la soutane pendant quelque temps, avait été aussi le premier organiste de la cathédrale de Québec au temps de Monseigneur de Laval. L'on sait qu'Ernest Gagnon fut son lointain successeur: de là sa prédilection de musicien pour un personnage par ailleurs des plus intéressants parmi les grands hommes "nés à Québec".

Parmi les tableaux dont mon père aimait à s'entourer, l'on admirait un beau pastel dont le sujet avait été inspiré par une page de "Louis Jolliet". Cette composition originale de l'artiste québécois Charles Huot, est en même temps un croquis unique, dont il n'a jamais été fait de copie, et que possède aujourd'hui le musée provincial.

Puisque je me suis aventurée dans la voie

des digressions, je continue en faisant remarquer que la photographie du buste de Louis Jolliet, placée au commencement de la seconde édition de ce volume, est une oeuvre d'imagination. William La Favor, l'auteur de la statue qui orne l'entrée principale du *Jolliet High School* de l'Illinois, avait écrit à mon père pour lui demander un portrait du découvreur. Comme il n'en existe pas, il lui envoya celui de Joseph-Charles Taché, un descendant de Jolliet, pour qu'il y trouvât quelque trait caractéristique à reproduire.

L'ancêtre de l'honorable Barthélemi Jolliet (ou Joliette), fondateur de la ville de ce nom dans la Province de Québec, était Adrien Jolliet, frère de Louis, qui ne laissa pas la nombreuse descendance de ce dernier, dont la dernière fille, Claire, épouse de Joseph Fleury de la Gorgendière sieur d'Eschambault, eut trente-deux enfants. Le fait a été affirmé par l'abbé Daniel Monseigneur Cyprien Tanguay, l'auteur du dictionnaire généalogique des familles canadiennes, a relevé les noms de dix-sept, parmi lesquels Marie-Claire de la Gorgendière, qui épousa Thomas-Jacques Taschereau, le premier ancêtre canadien du cardinal Taschereau. Monsieur Charles Andrew Pentland, notre voisin, était, par sa mère, née Catherine-Zoé Taschereau, le sixième descendant direct de Louis Jolliet.

De son mariage avec Claire Bissot de la Rivière, (arrière-petite-fille de Louis Hébert), Louis Jolliet avait eu sept enfants. Son deuxième fils, Charles, était appelé Jolliet d'Anticosti. Le nom de Charlotte d'Anticosti, petite-fille de Louis Jolliet, est mentionné dans l'Histoire des Ursulines de Québec. Le sixième fils de l'explorateur, Jean-Baptiste, appelé Jolliet de Mingan, fut l'ancêtre des Taché, sa fille Marie-Anne ayant épousé Jean Taché, le premier du nom au Canada.

Que de feuilles couvertes de notes semblables je retrouvai dans les tiroirs du pupitre resté dans le bureau d'entrée du presbytère et sur lequel le premier curé de Saint-Coeur-de-Marie ouvrit le registre paroissial que les généalogistes de l'avenir iront consulter!

Lorsque les fonctionnaires du Gouvernement déménagèrent dans le nouveau Parlement de la Grande-Allée, leurs bureaux furent meublés à neuf; mais Ernest Gagnon voulut conserver le pupitre qui fut trente ans à son usage au secrétariat du département des Travaux Publics, et qu'il obtint le privilège d'apporter chez lui lorsqu'il prit sa retraite. On lui avait dit que ce meuble avait appartenu à lord Elgin, et il avait un culte pour ce gouverneur ami des Canadiens, — celui qui avait dit, un jour, à Sir Etienne-Paschal Taché: "Je porte un coeur français dans une poitrine écossaise."

Lord Elgin a sa statue dans l'une des niches du Palais Législatif, à Québec. Elle est l'oeuvre de l'artiste qu'un écrivain français, Maurice Hodent, a justement appelé "le maître de la sculpture canadienne": Louis-Philippe Hébert. Parmi les bronzes dont il a décoré la façade du Parlement, l'on remarque, entre autres, les statues de Frontenac et de Montcalm.

Montcalm se retrouve à divers endroits de la vieille capitale.

L'un des plus artistiques monuments de Québec est bien celui qui s'élève en face du presbytère des eudistes. La tradition veut que ce soit là, — aux environs du moins, que le général français ait été mortellement blessé le matin du 13 septembre 1759. Ce monument est la reproduction exacte de celui érigé, le 17 juillet 1910, à Vestric-Candiac, lieu d'origine de Montcalm. La statue vient donc de France, et elle a eue pour auteur le sculpteur Léopold Maurice. M. Eugène Taché, de Québec, prépara les devis pour la construction du piédestal selon les plans et dessins de M. Chabert, architecte de Nîmes, qui avait exécuté les travaux à Candiac. Ici, l'entreprise fut confiée à M. Georges Picher, de Montréal.

Le jour où M. Picher surveillait la pose de la pierre angulaire, il n'y avait sur les lieux, vers midi, qu'Ernest Gagnon et ses deux filles. M.

le commandeur Georges Bellerive, l'un des organisateurs de la cérémonie, fixée au 16 octobre 1911, avait laissé, dans la matinée, pour être placée sous terre, une boîte contenant l'almanach des adresses, le calendrier du diocèse de Québec, une liste des personnages religieux et civils. Il devait y avoir aussi, selon l'usage, un crucifix. Mon père songea que l'on pourrait y ajouter les statuettes des patrons de Montcalm, qui s'appelait *Louis-Joseph* de Saint-Véran marquis de Montcalm. Mais où les prendre? Et la boîte était scellée. On courut chez les Soeurs Franciscaines, pensant que, saint Louis de France ayant été tertiaire de Saint-François, il serait possible de s'en procurer une au couvent. On y trouva, en effet, l'objet désiré, qui fut joint à une statuette de saint Joseph, et l'on enferma les deux dans un bout de tuyau de plomb, qui fut soudé aux extrémités, et le tout fut enfoui dans le lit de ciment où devait reposer le monument. Peu après, la Société Française de Bienfaisance laissait au numéro 164, Grande-Allée, la couronne qui devait être déposée sur le socle au jour du dévoilement. Qui eût cru, alors, que "Bois-Jolliet" deviendrait un presbytère habité par des eudistes dont l'un serait l'aumônier de la colonie française à Québec?

Le Père Dagnaud lui-même, — celui qui devait être le fondateur de la paroisse, — était

loin de le prévoir lorsque, plusieurs années auparavant, de passage à Québec, il était venu nous rendre visite. C'était à Arichat, dans la Nouvelle-Ecosse, où nous étions allés à une convention acadienne, que nous l'avions rencontré une première fois. Il était alors curé de la Baie Sainte-Marie. L'on sait que les eudistes sont depuis longtemps en Acadie, où ils ont toujours travaillé au maintien et à l'expansion de la langue française. Or, notre hôte avait chez lui, ce jour-là, ses petites-filles qui, disait-il, parlaient le français. Enchanté d'apprendre cela, le Père Dagnaud dit aux petites qu'il voulait les récompenser. L'une d'elles prit aussitôt la médaille qu'il lui offrait, en disant gentiment : "*Thank you, Monsieur!*" . . .

Si vous désirez connaître, ou retrouver le bon Père Dagnaud, lisez sa biographie, écrite par le Père Yves Gauthier, son confrère d'ordination, un Breton comme lui, qui a quitté le presbytère Saint-Coeur-de-Marie pour ouvrir l'externat classique des eudistes à Québec.

Plusieurs Pères de cette congrégation étaient venus autrefois à Bois-Jolliet, où le clergé séculier et régulier entraît déjà comme dans un presbytère. Que de disparus depuis ce temps-là ! Le personnel de la résidence des jésuites a été plus d'une fois renouvelé ; des membres d'autres ordres religieux, et tant d'autres amis, — prê-

tres et gens du monde, — sont morts depuis longtemps, ou, comme moi-même, ont quitté Québec! Le voisinage est tout différent, car l'agrandissement de la ville amena la dispersion des groupes d'autrefois.

Il y a déjà des années qu'a cessé la coutume des visites, à chaque jour déterminé pour chacun des quartiers de la vieille cité; et l'on ne voit plus, depuis bien longtemps, tous les jeudis, à partir des Rois jusqu'au Carême exclusivement, et dans les premières semaines de l'automne, au retour des villégiatures, des dames élégantes entrer et sortir des maisons de la Grande-Allée le porte-cartes à la main.

J'aurais aimé à parler de tous ceux qui, de Québec et d'ailleurs, venaient autrefois à la vieille maison, mais cela m'eût entraînée trop loin; et ma plume se fait plutôt réticente quand elle effleure des souvenirs trop personnels. Mais il est deux noms que je ne puis taire: celui du regretté docteur N.-E. Dionne, qui arrivait toujours en compagnie de l'honorable M. Thomas Chapais. Si l'on veut connaître ce qu'était cet homme modeste et prodigieusement laborieux, il faut lire l'admirable panégyrique, prononcé par ce dernier à l'université Laval. (1)

(1) Voir *Discours et Conférences* de l'hon. M. Thomas Chapais, librairie Garneau Ltée, 1935.

Le seul survivant, à Québec, des prêtres qui venaient régulièrement à Bois-Jolliet est Mgr J.-E. Laberge, P. D. Il était aumônier des Ursulines, à la mort de mon père. Un an ou deux après, il était nommé curé de S.-Jean-Baptiste. Il a célébré son jubilé d'or et continue à diriger la paroisse qui lui doit sa prospérité et le développement d'oeuvres magnifiques.

S. E. Mgr Bruchési, l'un des plus fidèles amis de mon père, venait quelquefois à Bois-Jolliet; mais lorsqu'il fut l'hôte assidu de notre *home*, il était professeur de théologie au grand séminaire de Québec, et nous demeurions alors rue Hébert.

De même que l'on dit: "C'est la qualité du lecteur qui fait le sort du livre," l'on peut dire également: C'est la qualité du visiteur qui fait l'honneur et le charme d'un foyer. Je me souviens qu'un soir, après le départ de quelques-uns de nos intimes, mon père disait, en se mettant à genoux: "Remercions le bon Dieu de nous donner de si bons amis."

Puis-je regretter encore les beaux arbres disparus, en voyant les nefs d'une église remplacer les allées du jardin? Je suis fière qu'une des maisons centenaires du cher vieux Québec soit

restée debout ; puis qu'elle ait conservé comme souvenir, sur la pierre de sa façade, le nom de *Bois-Joliet*.

I

LE LOYOLA DE QUEBEC

Le "National School" devient le "Loyola".—Foyer d'Oeuvres diverses.—Hier et aujourd'hui.—Le "Chez-Nous" du Soldat.—Le R. P. Louis Lavoie, S. J.

Les Québécois connaissent bien cette maison centenaire de la rue d'Auteuil, vis-à-vis les murs reliant la porte Kent aux murs de la porte Saint-Jean qui fut démolie à la fin du siècle dernier et que l'on vient de reconstruire d'après un plan nouveau.

Il y a trente-quatre ans qu'elle a été baptisée du nom de *Loyola*. Elle s'appelait auparavant le *National School* et elle avait été bâtie en 1819. La chapelle de la Congrégation, sa voisine, a deux ans de plus qu'elle; mais elle a une façade récente, et elle a perdu ce cachet d'ancienneté que lui donnaient jadis sa toiture inclinée et son beau petit clocher ajouré, tandis que le Loyola a mieux conservé l'aspect d'autrefois. Il a dû se laisser déparer un peu par l'indispensable escalier de sauvetage; mais c'est encore la même vieille maison, avec son portique avancé, le clocheton de son faîte, ses nombreuses et larges ouvertures, — fenêtres à petits carreaux terminés en ogives. On l'a un peu rajeunie en donnant une teinte plus claire à ses vieux murs

et un revêtement d'aluminium brillant à son toit. Quant à l'intérieur, il fut entièrement transformé dès son acquisition par les jésuites; quelques changements furent effectués au cours des années, et, en 1937-38, la bibliothèque et les autres salles prirent un aspect plus moderne et plus attrayant.

Qui avait fait bâtir cet immeuble, et par qui fut-il habité durant son premier demi-siècle ? Il me faudrait être encore à Québec pour en faire la recherche. D'après l'ouvrage publié en 1937, à l'occasion du centenaire de l'arrivée des Frères des Ecoles Chrétiennes au Canada (*L'Oeuvre d'un Siècle*), j'apprends qu'en 1862, sur demande de M. l'abbé Auclair, curé de la paroisse Notre-Dame de Québec, les Frères ouvrirent une école commerciale anglaise dans cette bâtisse et y demeurèrent jusqu'en 1865, alors qu'ils transportèrent leurs classes rue Elgin (en attendant d'établir définitivement leur académie rue Cook et Avenue Chauveau).

Je n'ai jamais connu d'autre nom que celui de *National School* à l'ancienne maison qui s'appelle le *Loyola* depuis 1905. Jusqu'à cette année-là, je crois qu'il y avait toujours eu des classes dans ce local, qui ne fut pas uniquement une école, car il appert que diverses sociétés y

louaient des salles. Il y eut là, paraît-il, des célébrations de mariages juifs (?) — On trouva une chèvre en bois dans une armoire. Quelqu'une me dit qu'elle avait servi aux "initiations" des *Odd Fellows*. Comme je ne suis pas au courant de ces *mystères*, je le répète pour ce que cela vaut. Quoi qu'il en soit, les *Odd Fellows* y avaient leurs réunions et il s'en fallut de peu qu'ils ne devinssent les possesseurs du *National School*. Dans l'automne de 1904, les conservateurs y avaient ouvert un comité. En 1905, les jésuites en faisaient le foyer de leurs oeuvres.

Que de fois, lorsque je travaillais à la bibliothèque dans le soubassement de la Congrégation, je regardais avec envie cette vaste maison à proximité de la chapelle ! Dès que les fenêtres s'ouvraient on entendait le chant des petites élèves anglaises. Une Enfant de Marie de la Congrégation de la Haute-Ville eut l'idée d'aller enfouir une médaille de saint Joseph dans le terrain du *National School*. La bâtisse appartenait à un syndicat ayant à sa tête l'évêque anglican de Québec. Le R. P. Napoléon Paré, S. J., alla la visiter, sans d'abord se faire connaître, accompagné de M. Louis Poulin, le trésorier de la Congrégation des hommes de la haute-ville ; puis celui-ci fut chargé d'entamer des négociations avec le révérend A. Hunter Dunn, le *lord bishop* de l'église anglicane. Après des pourparlers, le prix, d'abord fixé, fut

réduit de \$2,000.00. Le Syndicat, apprenant que les acquéreurs étaient les jésuites, voulut remonter la somme au chiffre préalablement demandé; mais l'évêque, homme droit et loyal, déclara qu'il avait engagé sa parole. Lorsque le supérieur et le procureur de la résidence des jésuites, les RR. PP. Louis Champagne et Napoléon Paré, allèrent chez lui pour la signature du contrat, ils furent reçus avec la plus déférente et la plus affable courtoisie.

* * *

Les jésuites avaient d'abord songé à la Bibliothèque de l'Apostolat des Bons Livres en achetant l'immeuble voisin de leur chapelle. De fait, elle devint une bibliothèque publique de quelque importance lorsqu'elle fut transférée du soubassement de la Congrégation dans le beau local qu'on lui destinait au Loyola.

Le *Cercle Loyola* de l'A. C. J. C., dirigé par les jésuites, et qui s'appelait, au début, le Cercle Champlain, prit le nom de la maison d'oeuvres où les Pères mirent une salle à sa disposition pour ses réunions hebdomadaires. (1)

Dès son ouverture, des circonstances particu-

(1) Le Président du Cercle, à sa fondation, était M. Gustave Bernier, le gérant actuel de la succursale de la Banque Canadienne Nationale à Québec.

lières avaient donné au Loyola une orientation imprévue. Il avait fallu y aménager des salles de jeux et un embryon de gymnase. Cela ne fut que temporaire. Le Loyola revint à sa destination première et ne logea une oeuvre surérogatoire que pendant la guerre.

* * *

En 1916, la Société Saint-Vincent-de-Paul ouvrit un "Chez-Nous du Soldat" à Montréal et à Québec. Le Loyola était le meilleur endroit à choisir. Tous ses départements, sauf celui de la bibliothèque, furent aménagés en vue de cette oeuvre, dont l'organisation pratique fut confiée à un scolastique jésuite, le R. P. Lavoie, en repos à Québec en attendant d'aller continuer ses études de théologie. Il y employa, avec son ardeur d'apôtre, tout son ingénieux savoir-faire, et s'entoura d'auxiliaires dévoués. Il sut créer une atmosphère familiale dans cette maison, où les jeunes soldats trouvaient un accueil réconfortant et de saines distractions pour occuper leurs heures de loisir. Il avait aussi l'appui de son supérieur, le R. P. Ch.-H. Lefebvre, S. J., qui faisait du ministère auprès des conscrits et allait les confesser au manège militaire, d'où il partait, quelquefois, vers une heure du matin, pour y retourner à cinq heures et les fortifier par la sainte communion, en prévision de leur départ pour le front.

Tout marchait tellement bien que le Président général de la Saint-Vincent-de-Paul convoitait même les salles de la bibliothèque pour agrandir l'oeuvre et l'installer à demeure. Mais la fin de la guerre allait bientôt rendre le Loyola à ses oeuvres, momentanément gênées par cette intrusion temporaire, mais nécessitée par les circonstances; et elles reprirent l'entière possession de leurs salles dans l'automne de 1918. Les soldats non enrôlés en permanence regagnèrent bien vite leurs foyers; au reste, quelque temps avant la proclamation de l'armistice, le "Chez-Nous" était déjà moins fréquenté. Le Père Lavoie n'était plus là, ayant dû partir à l'ouverture des cours de théologie, qu'il allait poursuivre à Woodstock dans le Maryland. On n'eut pas à prévoir une organisation nouvelle, car, la guerre terminée, l'oeuvre n'avait plus sa raison d'être.

Le Père Lavoie fit bien du chemin avant de revenir à Québec: il alla même jusqu'aux antipodes! Qui ne connaît, aujourd'hui, le révérend Père Joseph-Louis Lavoie, jésuite qui a vécu sept ans en Chine, y fut à moitié martyrisé par les brigands, et, une fois rentré au pays, s'y fit Brigand lui-même, — avec un grand B, — armé d'une plume trempée comme la fine lame d'un conquérant! Sa mission de la Chine, il ne l'a pas quittée tout à fait: elle est encore

avec lui, à Québec, dans son musée d'art chinois, à l'atelier de son original *Brigand*. Il a choisi saint Dismas pour patron, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus pour avocate; et Gérard Raymond est devenu son procureur . . .

II

Inauguration de la salle Loyola.—Séance littéraire et musicale.

—Conférence de l'honorable M. Thomas Chapais.—

Les RR. PP. Napoléon Paré et Michel Tamisier, S. J.

L'Ouverture du Loyola donna lieu à une brillante soirée, qui réunit, comme en famille, de nombreux amis des jésuites : les uns, venant faire hommage de leurs talents, les autres, de leur présence à cette fête d'inauguration. C'était le 24 octobre 1905. A cette époque, les salles paroissiales et autres n'étaient pas nombreuses, à Québec; et surtout, les multiples amusements d'aujourd'hui n'existaient point. Aussi, était-ce un plaisir que d'entendre les exclamations à la sortie. On était littéralement enchanté de la séance et de la perspective d'autres soirées attrayantes. Un Congréganiste s'écriait avec enthousiasme : "*Loyola for ever!*"

Il faut dire que la séance avait eu un cachet de distinction très marqué. L'honorable M. Thomas Chapais avait donné une conférence magnifique. Après avoir salué l'ère nouvelle qui s'ouvrait pour les oeuvres des jésuites, dont le Loyola devenait le foyer agrandi, il avait parlé tout spécialement de la lecture et des bibliothèques et avait décerné le titre de bienfaiteurs publics aux fondateurs et continuateurs de l'"Apostolat des Bons Livres".

Dans sa vibrante péroration, il avait eu des paroles d'espoir et d'admiration pour une oeuvre à son aurore : l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-Française. Montréal avait ouvert, un an auparavant, le centre de l'A. C. J. C., et Québec était l'une de ses premières filiales.

Monsieur Adjutor Rivard, avocat, (aujourd'hui l'honorable juge Rivard) assurait toujours le succès d'une séance lorsqu'il y prêtait son concours. Il avait bien voulu déclamer : "La Route", du poète Louis Mercier, et nous charmer, en rappel, par la récitation d'une pièce finement interprétée. Une jolie comédie avait été jouée par le cercle dramatique Laval dont le directeur était Henri Chassé (le futur colonel du 22e régiment), qui devait revenir plusieurs fois au Loyola avec sa troupe d'acteurs bénévoles, et nous amuser aussi par des monologues comiques dits à sa manière inimitable. Un trio instrumental et un choeur de jeunes gens s'acquitta très bien de la partie musicale.

Le supérieur de la résidence des jésuites, le regretté Père Louis Champagne, avait présidé la séance ; mais, déjà malade, il n'avait pu remercier le conférencier par un discours. Dès que l'honorable monsieur Chapais descendit de l'estrade, il lui serra cordialement la main et nous pûmes deviner le chaleureux merci que

nous n'entendions pas. L'orateur n'avait pas eu besoin de présentation. Il avait été salué, dès son apparition, comme il fut remercié, après sa conférence, par les applaudissements enthousiastes et prolongés de l'auditoire.

Le R. P. Napoléon Paré, S. J., avait préparé cette séance, en même temps qu'il dirigeait les travaux encore inachevés des autres salles du Loyola et organisait l'installation de la bibliothèque, déménagée du soubassement de la chapelle des congréganistes dans son nouveau local. Durant les premières années du Loyola, il s'occupait de tout, et tout marchait à souhait; mais son activité était aussi discrète qu'elle était prévoyante. Je puis dire, pour l'avoir vu à l'oeuvre de très près, qu'il restait "à la peine" et laissait les autres "à l'honneur", sincèrement heureux d'avoir contribué dans l'ombre à leur succès.

Pour seconder le Père Paré, et le remplacer après son départ pour l'ouest, il y avait le bon Père Tamisier, ce jésuite français qui aima tant notre pays et y laissa de si durables regrets. Entre deux longs séjours, — à Québec, puis à Montréal, — il était allé jusqu'en Algérie, dans l'espoir qu'un changement de climat soulagerait son asthme chronique. Ce fut encore dans cette lointaine colonie française de l'Afrique qu'il dut retourner; et il ne devait plus revenir lorsqu'il dit adieu une seconde fois au Canada.

Doué d'une extraordinaire mémoire, et très instruit, le Père Tamisier était toujours prêt à collaborer aux revues et aux journaux à la recherche d'articles sur divers sujets, comme à rendre service aux prédicateurs en quête d'un remplaçant. Il aidait charitablement tout le monde, et, de préférence, les timides et les miséreux. Il avait la simplicité de l'enfant, l'humilité du religieux, l'abnégation de l'âme vraiment sacerdotale.

Le Père Tamisier donnait des causeries aux jeunes gens du cercle Loyola de l'A. C. J. C., et, en public, des conférences sur ses voyages avec projections lumineuses. Il avait parcouru une partie de la France et il était resté quelques années en orient. Il avait fait sa régence dans les collèges français. J'imagine que sa très grande indulgence avait peut-être donné beau jeu aux élèves indisciplinés, mais qu'ils n'en avaient pas moins aimé un maître qui devait les intéresser et qui s'intéressait à eux.

Il était plus familier avec les sciences sacrées, les langues anciennes et la littérature qu'avec les beaux-arts, du moins, la musique. Lorsqu'il organisait des séances au Loyola, il croyait que tous ceux et celles qui lui offraient leurs services étaient des virtuoses, et quelquefois . . .

Il va sans dire que le travail du bon Père Tamisier était souvent interrompu ; mais il ne s'en

plaignait jamais. Je savais que ses infirmités ne lui laissaient même pas le repos complet de la nuit et que, du matin jusqu'au soir, il était occupé. Or, un jour que je parlais au sacristain de la Congrégation, le Père vint lui demander s'il y avait quelqu'un à la chapelle pour entendre les confessions. Je ne pus m'empêcher de lui dire : "Faut-il que ce soit toujours vous ?" Jamais je n'ai oublié sa réponse : "*Je me suis fait prêtre pour donner des absolutions.*"

III

Conférences et Conférenciers à la Salle Loyola, de 1905 à 1920.—Notes, impressions et souvenirs.—M. Pierre Gerlier à Québec en 1908.—L'A. C. J. C.—
Trente ans après.

Je présente, maintenant, sans avoir à monter sur la scène, (il serait un peu tard pour débiter!) les conférenciers qui furent applaudis au Loyola, de 1905 à 1920. Je crois pouvoir les retracer presque tous, sinon tous, mais sans m'astreindre à un ordre chronologique rigoureux, ni même à toujours mettre une date précise aux conférences. Je ne fais pas, d'ailleurs, un historique: ces pages renferment tout simplement des souvenirs et . . . digressions; et ces souvenirs ne dépassent guère 1920. Ce ne fut que par exception, que j'allai entendre, il y a quelques années, une charmante causerie du docteur Jules Dorion, le rédacteur-en-chef de l'*Action Catholique*, au retour d'un voyage dont il publia le récit dans un livre fort intéressant, intitulé: *Impressions d'un passant aux bords de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique*. (1)

(1) M. le docteur Jules Dorion vient de mourir. Ses confrères en journalisme expriment à son endroit des éloges accompagnés de regrets unanimes. L'un des portraits les plus fidèles du disparu, placé dans le cadre des événements les plus saillants de sa carrière, fut tracé par la plume sympathique de M. Ernest Bilodeau d'Ottawa, et publié par le *Devoir* du 22 mars 1939, sous le titre de: *Souvenirs du docteur Jules Dorion*. On y retrouve aussi quelques détails sur les origines de l'*Action Catholique*, avec des noms et des faits particulièrement intéressants.

Je mentionnerai d'abord quelques conférences données sous les auspices du Cerele Loyola de l'A. C. J. C., qui eut l'honneur d'y présenter *l'honorable C.-R. Devlin*, qui était ministre de la Colonisation dans le cabinet provincial, et le puissant orateur, qu'est encore aujourd'hui comme en ce temps-là *M. Henri Bourassa*. N'ayant pas eu l'avantage de les entendre, je ne puis indiquer les sujets de ces deux conférences.

Le *R. P. Adrien Valiquette*, O. M. I., qui demeura longtemps à Québec, donna une conférence sur *la franc-maçonnerie*. Même en traitant de sujets sérieux, le Père Valiquette plaçait le mot pour rire, — c'est-à-dire pour faire rire, — car lui-même ne riait pas : et c'était doublement amusant !

Au retour d'un beau voyage en France, *M. C.-J. Magnan*, président général de la Société Saint-Vincent de Paul, raconta fort agréablement ses impressions : *Sur les routes de France*.

Monsieur Omer Héroux (en 1909) avait parlé au Loyola, — lui aussi sous les auspices de l'A. C. J. C., — des *Associations culturelles en France* (loi Briand). Il possédait bien ce sujet,

qui était alors d'une si importante actualité; et un bon nombre des auditeurs, — l'honorable juge Routhier entre autres, — étaient venus pour entendre traiter cette question avec la compétence et la clarté que l'on est toujours sûr de trouver dans les discours comme dans les écrits de Monsieur Héroux. M. Maurice Dupré, Président régional de l'A. C. J. C., l'avait présenté à l'auditoire.

J'ai déjà nommé *l'honorable M. Thomas Chapais*, dans le compte rendu de la soirée d'inauguration. Il revint en 1910, invité par le cercle Loyola, et donna la primeur de sa très belle conférence sur *Dollard des Ormeaux*.

A part les conférenciers présentés par le cercle de l'A. C. J. C., le Loyola en reçut plusieurs autres, surtout durant les premières années qui suivirent son ouverture, alors que n'existaient pas les nombreuses salles inaugurées depuis; mais ainsi que je l'ai dit plus haut, je ne parle que du temps où j'assistais à presque toutes les soirées du Loyola, c'est-à-dire entre 1905 et 1920.

Dans une séance offerte au R. P. Edouard Lecompte, Provincial des jésuites, quelques jeunes gens des cercles Loyola et Saint-Yves

avaient lu des essais soigneusement rédigés; mais les travaux du cercle d'étude se lisaient ordinairement dans la salle privée de l'association.

Dès les premières années, le Loyola eut l'honneur de recevoir le *T. R. P. Hage*, un dominicain français, qui fut Provincial de son ordre au Canada. Prédicateur de renom, il se fit souvent entendre à la basilique de Québec. Il voulut bien donner une conférence intitulée: *Or et Alliage*, au profit de la Conférence Saint-Jean-Berchmans, — section de la Saint-Vincent-de-Paul des jeunes Congréganistes; et, quelques années après, une causerie sur *La Femme et la Guerre*, au bénéfice des noviciats dominicains. C'était toujours une fête que d'entendre parler le Père Hage, qui avait autant d'esprit que d'éloquence.

Le *R. P. Raymond Walsh*, dominicain de Dublin, en Irlande, donna une conférence: *Ireland's Pioneers and Their Progress Abroad*, sous les auspices de la C. M. B. A., qui avait organisé un concert pour cette même soirée.

L'honorable juge A.-B. Routhier prononça un magnifique discours sur *l'Eglise et la France*,

à l'occasion du 250^e anniversaire de la Congrégation de la Haute-Ville; et il revint plus tard, à la salle Loyola, lire une esquisse du *Drame historique sur Montcalm et Lévis*, dont il était l'auteur.

Une brillante soirée militaire fut organisée au temps où le R. P. Adrien Turgeon était supérieur de la résidence de Québec, après avoir été, à deux reprises, recteur du collège Sainte-Marie, et ensuite du collège Loyola de Montréal. Le lieutenant-gouverneur de la Province, Sir L.-A. Jetté, qui en avait accepté le patronage, avait son unique fils dans la Compagnie de Jésus: le Père Jules Jetté, qui vécut comme un saint et mourut, il y a quelques années, dans une mission de l'Alaska.

Le programme de cette séance annonçait, en première page:

Thomas J. Campbell, S. J.

A Hero of the Battlefield.
A literary entertainment
for the Soldiers of the Garrison
May, 14th 1907.

Le héros du champ de bataille, c'était S. Ignace de Loyola. Le conférencier, — le R. P. *Thomas Campbell*, — était un jésuite américain qui avait passé ses premières années de vie re-

ligieuse au Canada, alors que les Pères de la Compagnie de Jésus du Maryland n'avaient pas de noviciat et envoyaient leurs sujets au Sault-au-Récollet. Le Père Campbell devait être, plus tard, provincial, recteur et préfet des études à Fordham, vice-recteur au collège Saint-François-Xavier de New-York, et devenir l'éditeur de la célèbre revue *America*. Auteur de plusieurs ouvrages, dont quelques-uns contribuèrent à la glorification des martyrs jésuites du Canada français, il fit deux séjours prolongés à Montréal afin de compulsier les archives précieuses du collège Sainte-Marie. Au cours d'un voyage à Québec, il prononça, à la salle Loyola, cette conférence à laquelle les militaires de la citadelle étaient spécialement invités. Dans ce temps-là, les soldats catholiques avaient leur messe du dimanche dans la chapelle de la rue Dauphine; deux fois par mois, ils s'y rendaient en corps, avec la fanfare, et se plaçaient dans la galerie avec les jeunes congréganistes.

Le R. P. Campbell parla debout, en gesticulant beaucoup, sans manuscrit à la main. Il était naturellement éloquent. Les musiciens de la citadelle, en habits rouges, étaient rangés autour de lui sur l'estrade; ils exécutèrent de brillants morceaux sous la direction de leur populaire chef de fanfare, M. Joseph Vézina.

Le dernier numéro du programme : *A national*

hymn. — Voice of the past — Voice of the present, — termina la soirée d'une façon peu banale. C'était l'historique du *God save the King*, d'après une tradition dont l'authenticité ne pourrait peut-être s'affirmer, mais qui est généralement admise.

Donc, un narrateur racontait à l'auditoire que cet hymne avait été composé par Lulli, le musicien de la cour de France au XVII^e siècle, sur des paroles écrites par madame de Brinon, supérieure de la maison de Saint-Cyr; et que, lorsque Louis XIV, accompagné de madame de Maintenon, entra dans la chapelle de cette institution royale, les demoiselles de Saint-Cyr saluaient son entrée en chantant l'invocation :

Grand Dieu, sauve le Roi !

Lorsque l'infortuné Louis XVI et la reine Marie-Antoinette firent leur visite à Saint-Cyr, on chanta le même hymne, comme au temps du grand roi.

Le narrateur, qui parlait sur la scène du Loyola, avait fait une longue pause. On entendit alors une chorale invisible, rappelant les *voix du passé* en chantant à distance les paroles françaises de l'hymne royal.

Il continua son récit en rappelant que le mu-

sicien allemand Haendel, après l'avoir entendu à Saint-Cyr, l'avait copié et apporté en Angleterre, son pays d'adoption, et qu'il devint plus tard l'hymne national des Anglais.

Un rapprochement fut amené par une allusion à la devise qui résume si poétiquement l'histoire de notre pays : *Né dans les lis, je grandis dans les roses.* (1)

Puis le récitant fit un appel aux *voix du présent*. Tout l'auditoire debout, les cuivres lançant leurs notes sonores, on chanta le solennel *God save the King !*

Le 1er mars 1910, le *R. P. Arthur Melançon, S. J.*, donna une conférence à la salle Loyola, avec des vues du pays des hurons. Il indiqua, sur une carte, l'endroit où furent martyrisés par les Iroquois, les PP. de Brébeuf, Lalemant, Noël, Chabanel et Garnier ; puis il décrivit les mœurs des sauvages et donna la clef des relations grammaticales de leur idiome qui, malgré son vocabulaire restreint, n'en a pas moins ses tours ingénieux et ses beautés.

(1) Cette devise, moins connue que celle qui fut officiellement approuvée le 22 janvier 1883, et qui traduit, dans son éloquente brièveté, les sentiments de l'âme canadienne-française : *Je me souviens*, est également de M. Eugène Taché, l'architecte du Palais législatif de Québec.

En expliquant le mécanisme de cette langue, — en certains cas particuliers, plus parfaite que le grec, plus précise que le français, — il fit une démonstration linguistique de la traduction de ces deux phrases: “Vous vous souviendrez de moi. Je me souviendrai de vous.”

J’avais rencontré le Père Melançon, quelques jours auparavant, pour avoir le sommaire de sa conférence en vue de l’impression du programme et d’un compte rendu à préparer. Il m’avait alors confié une nouvelle qu’il ne voulait pas annoncer trop tôt: son rappel à Montréal, où le bureau des archives du collège Sainte-Marie l’attendait.

Vous pouvez croire si je fus émue d’entendre, le soir de la conférence, ce qui, pour l’auditoire, n’avait que le sens d’une traduction explicative, tandis que, pour moi, ces mots traduisaient son adieu à Québec. Je lui ai demandé, vingt-huit ans après les avoir entendus, de vouloir bien les écrire en langue sauvage pour la page où j’en évoque le souvenir.

Le R. P. Melançon me répond: “La langue iroquoise, d’une précision merveilleuse, ne sous-entend rien. Si l’action du verbe doit durer, comme c’est le cas d’un souvenir inaltérable, il faut, (d’après la grammaire iroquoise de M. l’abbé Marcoux), employer la “forme de continuité.” La langue huronne est à peu près

la même. Je donne ici la “traduction selon le génie iroquois”, me dit le Père Melançon.

Vous vous souviendrez de moi,
Je me souviendrai de vous.

Tekwehiarak
nok nii (et moi)
Enkonieiarake

Signé: Art. Melançon, S. J.,
8 avril 1938.

Le R. P. Melançon avait été attaché à la deserte de Caughnawaga avant son séjour à Québec. Parlant de la langue iroquoise, il dit qu'elle est imagée, qu'elle a même des expressions passionnées, et qu'elle est musicale dans la bouche des femmes et des enfants. Elle a parfois la forme poétique, avec des mots qui riment et des périodes harmonieuses.

* * *

J'ai entendu prêcher, récemment, le premier prêtre iroquois: un jeune jésuite, ancien élève du collège de Sudbury, ordonné il y a quelques années seulement. Il est curé de Saint-Régis, au diocèse de Valleyfield, à la frontière des Etats-Unis. Cette mission, desservie par des prêtres séculiers, est revenue aux jésuites depuis 1937. Le R. P. Michel Jacobs, S. J., le nouveau pas-

teur de l'endroit, va prêcher deux fois par mois dans l'église de sa paroisse natale : Caughnawaga, — la mission Saint-François-Xavier du Sault-Saint-Louis, formée d'un détachement de Laprairie et fondée anciennement par les jésuites. Cent-vingt-cinq ans après son érection, comme il n'y avait plus de jésuites au pays, elle était passée sous la juridiction du clergé séculier; puis les Pères Oblats, qui s'y étaient dévoués durant plusieurs années, furent obligés de la quitter pour se consacrer exclusivement à leurs missions du Nord-Ouest. L'abbé Guillaume Forbes (qui est aujourd'hui l'archevêque d'Ottawa) en eut alors la direction. Lorsqu'il fut appelé à une cure importante de Montréal, il représenta à Mgr Bruchési que des religieux, habitués à l'étude des langues indigènes, seraient mieux préparés que des prêtres séculiers à s'occuper de la réserve indienne de Caughnawaga. Les Oblats, non sans regret, ne purent accepter de nouveau la mission; et les Pères de la Compagnie de Jésus reprirent alors l'oeuvre commencée par leurs saints missionnaires d'autrefois.

Un dimanche, — il y a de cela longtemps, — j'avais assisté à la Bénédiction du T. S. Sacrement dans l'église de Caughnawaga. Je puis dire que j'y avais entendu des cris plutôt que des

chants. Aurais-je pu croire que vingt-cinq ans plus tard la chorale de Caughnawaga pourrait être comparée à celle d'une de nos bonnes maîtrises? Ce fut le 19 février de la présente année 1939, que des Pères jésuites amenèrent au Gésu de Montréal le choeur mixte des indiens. Ceux-ci ont le privilège de pouvoir chanter dans leur dialecte les offices liturgiques: ainsi, ils chantèrent une grand'messe "en musique" et . . . en iroquois! Le célébrant chantait en latin.

La foule sortit lentement, à l'issue de la messe, levant les yeux vers la tribune de l'orgue pour regarder avec curiosité les chanteurs et chanteuses, qui enlevaient brillamment leur morceau final. Et l'on était encore ému d'avoir entendu parler ce jeune religieux de leur nation, qui avait commencé son sermon dans sa langue native et l'avait continué en un français très correct, prononcé avec un accent légèrement étranger. Il avait parlé de la charité qu'il est bon d'avoir pour les missions lointaines, mais sans exclure toutefois celle qui doit aider les missions plus proches de nous. Bien qu'elles soient déjà organisées, leurs oeuvres ont besoin d'être soutenues et développées, afin que les six mille iroquois qui demeurent attachés à leur langue et à leurs meilleures traditions, conservent également leur foi et soient instruits et protégés par leurs missionnaires.

Il y a trois ans, une petite paroisse, non loin de Caughnawaga, fut ouverte par les jésuites dans le diocèse de Saint-Jean, sous le vocable de Sainte Catherine d'Alexandrie, la patronne de la vierge iroquoise Catherine Tekakwitha, une thaumaturge, morte en odeur de sainteté il y a plus de deux siècles et demi. Cependant ce n'est qu'au XXe siècle que l'on a songé à introduire en cour de Rome la cause de sa béatification. Des pèlerinages se font à son tombeau. (1)

Dans une page sur les fêtes célébrées au village indien, à l'occasion de la béatification des Martyrs jésuites du Canada, je cueille ces lignes qui furent écrites pour le numéro-souvenir du *Petit Sainte-Marie* (en 1926) par le R. P. Conrad Hauser, S. J., qui était alors curé de la "réserve": — "A gauche du Sault Saint-Louis (Caughnawaga), le Saint-Laurent tourne devant Laprairie. Là, écument les rapides de La-chine. Tout près de la blancheur de ces rapides et bercée au bruit de leur murmure est venue s'endormir la petite fleur iroquoise Kateri Tekakwitha. Son tombeau est au bord du chemin du roi et le lis si frais qui germe sur cette tombe n'aurait jamais éclos sans la douce rosée du sang des martyrs."

(1) M. Robert Rumilly a écrit une biographie de Catherine Tekakwitha.

N. B. — Mon manuscrit était déjà en route pour l'imprimerie lorsqu'une page de haute actualité m'apprit un fait qui trouve naturellement sa place ici.

Le dernier livre que lut S. S. Pie XI fut la biographie de Kateri Tekakwitha, écrite par une franco-américaine, madame Guilberte C. Bouvier. Ce livre fut offert au Très Saint Père le 7 février 1939, — trois jours avant sa mort, — par S. E. Mgr Anastase Forget, évêque de Saint-Jean-de-Québec. Celui-ci écrivit au Père Antonio Poulin, S. J., directeur du *Messenger Canadien* et vice-postulateur de la cause en béatification de Kateri Tekakwitha, que S. S. Pie XI avait feuilleté le livre avec intérêt, puis lui avait dit qu'il le lirait la nuit suivante, ses insomnies lui donnant le loisir de prendre connaissance de tout ce qu'on lui apportait. Monseigneur Forget ajoute qu'il vit ensuite le Cardinal Secrétaire d'Etat, et lui parla du livre et de la dévotion qui se propageait en faveur de Kateri.

Deux jours avant la mort de Pie XI, Son Eminence le Cardinal Pacelli écrivait à madame Guilberte Bouvier pour la remercier au nom du Souverain-Pontife et lui disait : *Sa Sainteté Se plaît à souhaiter que votre ouvrage contribue à faire connaître la figure si attachante de cette enfant et à faire admirer en même temps le merveilleux travail de la grâce divine dans une âme docile...*

Lorsque la lettre parvint à sa destinataire, Pie XI n'était plus, et Son Eminence le cardinal Pacelli allait devenir Pape. Il est sans doute permis d'espérer que S. S. Pie XII canonisera cette jeune prédestinée, née en terre canadienne, et dont le tombeau se trouve dans le territoire du diocèse de S. E. Monseigneur Forget. (1)

On entend souvent dire: "Tout chemin mène à Rome". Pourquoi ne dirais-je pas: Tout chemin remène de Rome? Me revoilà à Québec, rue d'Auteuil! . . .

* * *

C'était la coutume, au Loyola, de faire jouer un morceau à quatre mains pour l'ouverture des séances. Pendant ce temps-là arrivaient les gens en retard . . . J'avais organisé (en février 1912) une soirée littéraire et musicale; et, rendue à la veille, je n'avais trouvé personne pour le duo quasi obligatoire. Mon cousin Henri Gagnon, futur organiste de la basilique, eut la complaisance de me tirer d'embarras en jouant avec moi une jolie danse de Grieg, qui fut écoutée en silence et très applaudie. Quoique son nom ne

(1) La lettre de Son Eminence le Cardinal Pacelli et celle de Mgr Anastase Forget sont publiées intégralement au cours d'un article de la *Patrie* du 5 mars 1939.

fût pas sur le programme, on l'avait reconnu. Le lendemain, je lus, dans le compte rendu d'un journal, que M. Henri Gagnon avait joué le duo d'entrée . . . avec sa mère !

J'avais invité deux chanteuses très populaires, au Loyola, très agréables à entendre, et musiciennes par surcroît. C'était un vrai plaisir que d'accompagner mesdemoiselles *Marie-Anne Godbout* (aujourd'hui madame Antonio Létourneau, de Montréal), et *Adine Gagnon* (madame Antonio Tremblay, d'Ottawa.) La première avait chanté: *Sombre forêt*, de Rossini, et *L'Eventail*, de Massenet; la seconde: *Salut à la France!* de Donizetti, *Viens avec nous, petit!* — extrait de *La Vivandière*, de Godard, — et *A la claire fontaine*, transcription dédiée à madame Albani par Ernest Gagnon. Le *Salut à la France!* avait été spécialement choisi pour être en harmonie avec la conférence. *L'abbé J.-A. d'Amours*, alors rédacteur à l'"Action Sociale", avait parlé, ce soir-là, de *la France catholique*, dans une causerie qu'on aurait pu croire improvisée. Le conférencier avait la parole abondante et facile; il rappelait ses impressions de voyage, ses rencontres, des incidents personnels qu'il racontait avec beaucoup d'esprit; et il se sentait évidemment en sympathie avec l'auditoire attentif de la salle Loyola.

On n'a pas oublié les conférences du R. P. *Louis Lalande, S. J.*, qui attiraient de si nombreux auditoires. Il abordait tous les genres : il y en avait donc pour tout le monde. Depuis une vingtaine d'années, il voyage surtout en dehors de la Province, et il n'est revenu au Loyola que par ses livres, qui ont enrichi les rayons de la bibliothèque. Je retrouve les titres de ses causeries, comme j'en ai gardé le souvenir : *Réclame et Vérité; Argent et Charité; Un centenaire (Louis Veuillot); Le Comte Albert de Mun*. Je mentionne en dernier lieu celle qui fut peut-être sa première au Loyola : *En faisant ma valise*. Mais ce n'était pas la sienne . . . Il fouillait dans celle des dames et demoiselles, plus minutieusement que ne le fait un inspecteur des douanes ! Que c'était amusant ! “Et bien que trop vrai”, me disait une jeune femme, un peu piquée, mais qui ne pouvait quand même s'empêcher de rire.

La belle conférence sur le comte Albert de Mun fut la dernière que donna le Père Louis Lalande à la salle Loyola, et peut-être même à Québec ; car il parla aussi dans d'autres salles, et sur des sujets qu'il traitait en maître.

Lorsque le R. P. Théophile Hudon, S. J., fit partie du personnel de la résidence des jésuites, à Québec, il organisa “les mercredis du Loyola”, — une très intéressante série de con-

férences données par des montréalais dont quelques-uns avaient été ses élèves, à commencer par le regretté *Paul-Emile Lamarche*. Celui-ci avait expliqué le *Plan Munroe* (ou *Doctrine Munroe*).

Je sors de mon sujet, mais sans m'éloigner du souvenir de celui dont je viens de parler. Après la mort de Paul-Emile Lamarche, le Père Théophile Hudon, écrivant un article à sa mémoire, racontait que cet élève, si intelligent, lui avait remis, un jour, la composition qu'il avait donnée en classe, en lui disant : "Mon Père, c'était un beau devoir, et difficile !" Rappelant ensuite que Paul-Emile Lamarche avait brisé sa carrière politique pour rester fidèle à ses convictions, il reprit le mot de son ancien élève pour dire que c'était là "un beau devoir, et difficile . . ."

Les autres invités du R. P. Hudon étaient MM. Athanase David et Guy Vanier, avocats, et l'abbé Olivier Maurault, P. S. S.

L'honorable Athanase David n'était pas encore Secrétaire Provincial. Le sujet de sa conférence : *La mentalité canadienne-française*, dénotait déjà chez lui les préoccupations d'ordre social qui devaient, plus tard, lui inspirer ses meilleurs discours et son programme d'action intellectuelle.

Je me permets de dire, ici, que voilà deux fois qu'en écrivant près de mon radio ouvert, il m'arrive comme un accompagnement aux réminiscences évoquées par ma plume. Une première fois, j'écrivais à l'"Oncle Gaspard" que Monseigneur Bruchési avait fait connaître, à Québec, *Santa Lucia*, qu'il chantait jadis aux "vendredis" d'Ernest Gagnon; et, juste à ce moment-là, les ondes radiophoniques m'apportaient les couplets de la délicieuse barcarolle napolitaine, mais chantés par une voix inconnue. Ce soir (26 avril 1938), j'avais à peine achevé une page sur les "mercredis" du Loyola, où j'avais mis le nom d'Athanase David, que je l'entendais lui-même à la radio. C'est le conférencier d'autrefois, qui est devenu le Président de la Société canadienne des Concerts Symphoniques. On sait qu'il a toujours encouragé l'art et les artistes de chez nous, avec cette sympathique et intelligente compréhension que partage le généreux Mécène qui a si bien parlé, lui aussi, ce soir, après l'audition des morceaux d'orchestre du troisième concours pour le Prix Jean Lallemand.

Je retourne maintenant aux "mercredis". *Monsieur Guy Vanier* figurait alors pour la première fois devant l'auditoire de la salle Loyola. Mais, quoique jeune encore, il n'en était pas à

ses débuts comme orateur. Dès le collège, au cercle Saint-Louis, plus tard aux congrès généraux de l'A. C. J. C., il préludait, à son insu, aux beaux discours patriotiques qu'il prononcerait, un jour, à titre de Président général de la Société Saint-Jean-Baptiste de la métropole.

Critique d'art et auteur de monographies historiques, *l'abbé Olivier Maurault, P. S. S.*, (aujourd'hui Mgr Maurault, recteur de l'université de Montréal, et l'un des membres les plus distingués de la Société Royale du Canada), nous avait fait connaître *Charles Gill, peintre et poète*. Le lendemain, j'avais écrit un compte rendu de cette conférence pour un journal, où, faute d'espace, on en retrancha une partie. Or, les meilleurs compliments en étaient le bouquet, et je me figurai, naturellement, qu'on l'avait trop défloré . . .

Je me souviens aussi de l'impression agréable qui était restée à ses auditeurs du Loyola, d'une conférence qu'il avait donnée sur *Madame Albani*, notre *prima donna* canadienne, cantatrice favorite de la reine Victoria d'Angleterre. *La Musique* (revue québécoise) la publia *in extenso*.

Je ne puis me souvenir si l'éloquent *abbé Lionel Groulx* était venu au Loyola en dehors des

“mercredis”. Il faisait partie de la brillante pléiade des conférenciers montréalais de ce temps-là.

Les soirées du Loyola s’achevaient par le chant, à l’unisson, de notre hymne national, — avec ou sans accompagnement. Les artistes étrangers faisaient envoyer un piano grand format pour leurs concerts. Le vieux piano de la salle restait ordinairement au bas de la rampe, placé de manière à ce que l’acompagnateur puisse voir le chanteur sur la scène. Mais s’il n’y avait personne près du piano, un soir de séance, aucun des musiciens qui pouvaient être dans la salle n’aurait eu l’idée de traverser la foule pour aller jouer l’hymne national : il serait arrivé en retard !

L’abbé Groulx, au cours de sa conférence, fit la remarque, — je ne sais plus à quel propos, — que bien des nôtres pouvaient jouer l’air en vogue, dans ce temps-là : *It’s a long way to Tipperary*, et ne savaient même pas notre hymne national. Je n’étais pas loin du piano : je guettaï le dernier mot du conférencier pour m’y rendre, — et si rapidement, que je passai comme un tourbillon ! Ma voisine me dit ensuite, pour me taquiner, que j’avais bousculé un personnage dans ma course. Tout ce que je puis affirmer, c’est que, ce soir-là, le chant : *O Canada!* fut accompagné *con fuoco*.

Le *R. P. Théophile Hudon, S. J.*, donna, à son tour, une causerie : c'est-à-dire la première partie d'une causerie sur *Mistral*. La seconde partie devait suivre, mais le Père Hudon quitta Québec; et ce fut à la salle académique du collège Sainte-Marie qu'on eut l'avantage d'entendre en entier son étude sur le plus attachant des félibres de la Provence.

Le R. P. M. Tamisier, S. J., qui donnait des causeries très instructives dans son petit cénacle du cercle Loyola, illustrait par des vues ses conférences données au public dans la grande salle. Il fit passer sur l'écran, accompagnés de commentaires, les sujets suivants : *Constantinople; les Mystères de l'Islam; le Saint-Sépulcre; Jeanne d'Arc et sa mission; Lourdes et Bernadette*.

Un soir, le *Père Devictor, S. J.*, s'improvisa conférencier, pour parler des jeunes filles : *Comme il en faudrait et comme il n'en faudrait pas*. Vérités plaisantes à entendre, surtout de la bouche d'un marseillais !

Quand l'on prévoyait une affluence à la salle Loyola, les séances étaient annoncées pour deux soirs consécutifs. *Le Père T. Lord, S. J.*, donna

ainsi, deux fois, une conférence avec projections lumineuses sur *le Pôle Nord et les régions arctiques*.

Le succès extraordinaire du Père Lord, ce fut sa conférence sur *les Revenants*, répétée un second soir, et qui fut redemandée; mais il prêchait des missions, et il dut repartir le lendemain.

Pâle comme un spectre, il avait l'air d'être lui-même un revenant lorsque, d'une voix sépulcrale, il nous parlait des morts. Ses histoires étaient terrifiantes; il les dramatisait. S'il parlait de bruits de pas, il marchait pesamment sur le théâtre: il se faisait tour à tour acteur et narrateur. Heureusement que dans les moments où la peur faisait frissonner, il changeait de ton et disait des choses à faire crier de rire. Il parlait, par exemple, d'une bonne femme qui lui avait raconté que les âmes du purgatoire lui demandaient des prières en venant la piquer; et il ajoutait: "C'était sans doute à cause de cela qu'elle les appelait "les âmes du piquatoire."

Quelque temps après la conférence sur les revenants, un sujet presque analogue: *le spiritisme*, fut traité, et d'une façon plus concluante, par le *Chanoine S. Coubé*, de France, qui vint au Loyola en 1920 ou 1921. Il avait particulière-

ment étudié cette question, et pouvait même parler en témoin du spiritisme, de ses réalités occultes et de ses supercheries. Sa conférence, quoique très sérieuse, était d'un intérêt palpitant.

* * *

Je ne voudrais pas clore ce chapitre sans y mettre le nom du délégué de l'Association Catholique de la Jeunesse Française au grand congrès organisé par l'A. C. J. C. à Québec, en 1908: *M. Pierre Gerlier*. (1) Ce fut à l'une des séances, présidée par Monseigneur Paul-Eugène Roy, évêque auxiliaire de Québec, et M. Ernest Legaré, président du Cercle Loyola, que le brillant et très éloquent avocat parisien prononça ces cordiales paroles: "Vous m'appellez toujours *Monsieur Gerlier*; mais, comme nous avons appris à nous connaître, appelez-moi donc désormais comme l'un des vôtres: *camarade Gerlier*."

Durant cette même soirée, l'on avait entendu *M. l'abbé A. Marcoux*, du collège de Lévis, *M. C.-J. Magnan*, quelques jeunes gens de l'A. C. J. C., et *M. l'abbé Camille Roy*, qui avait parlé sur les lectures des jeunes gens. Ces discours se retrouvent en entier dans le volume: "Le

(1) Aujourd'hui, Son Eminence le Cardinal Gerlier, archevêque de Lyon et Primat des Gaules.

Congrès de la jeunesse catholique à Québec en 1908", — sauf les improvisations de M. Pierre Gerlier, qui furent résumées; mais quelques pages de ses écrits sont conservées et constituent un magnifique témoignage du succès éclatant de ce Congrès, où il avait apporté le message des jeunes de France aux jeunes du Canada. Il y était, à la fois, le délégué de l'A. C. J. F. et le représentant du comte Albert de Mun, à qui il écrivait au lendemain d'une séance solennelle à l'Université Laval:

... "Lorsque j'ai terminé la lecture de votre lettre, interrompue à chaque ligne par les braves, la salle toute entière s'est levée en une indescriptible et émouvante ovation. Les acclamations se sont prolongées pendant plusieurs minutes, et je ne saurais vous dire le sentiment de joie que j'ai éprouvé, comme catholique, en constatant à quel point votre nom et votre oeuvre sont populaires dans ce pays demeuré si catholique et si français" ...

C'est dans le Volume-Souvenir du congrès de juin 1908 que se retrouve le texte intégral de la lettre du comte de Mun à l'A. C. J. C., les allocutions et les nombreux et magnifiques discours prononcés durant ces journées mémorables, ainsi que les portraits des orateurs. Il s'achève par le récit de la grandiose manifestation de la jeunesse au monument Champlain, le 19

juillet suivant. M. Omer Héroux écrivait que l'A. C. J. C. avait donné ce jour-là, "une inoubliable préface aux fêtes du troisième centenaire de Québec." Les orateurs de circonstance furent MM. Maurice Dupré, Président du comité régional québécois, Ernest Legaré, Président du cercle Loyola, Léon Paradis, Président du cercle Saint-Yves de l'Université Laval, et M. le docteur Georges-H. Baril, délégué montréalais du comité central de l'A. C. J. C. Le volume illustré sur le congrès et les fêtes organisées par la jeunesse en 1908, s'ouvre par une Préface qui est, pour ainsi-dire, une admirable épître de l'honorable M. Thomas Chapais à l'adresse de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-Française.

D'autres volumes furent publiés à la suite des plus importants congrès; et, avec la précieuse collection du *Semeur*, qui fut, durant trente ans, l'organe officiel de l'A. C. J. C., ils ont, aujourd'hui encore, une réelle valeur de documentation, relativement aux questions sociales présentement à l'étude: ce qui leur donne, pourrait-on dire, une actualité anticipée et un intérêt permanent.

Il n'est donc pas hors de propos de relever, ici, les paroles élogieuses de S. E. Mgr Georges Gauthier, citées par le *Devoir*, en mai 1938:

“L’A. C. J. C. a une belle histoire, de beaux gestes à son crédit, en un mot, un passé glorieux.”

C’est en raison de ses états de service et de son droit d’aînesse parmi les oeuvres de jeunes, que les plus hautes autorités religieuses confièrent à l’A. C. J. C. l’organisation du Premier Congrès National des Jeunes du Canada. L’aumônier général de l’Association fut nommé aumônier national de l’Union conjointement avec un directeur d’oeuvres de jeunesse à Toronto, M. l’abbé James Fullerton. M. François Desmarais, le chef du Secrétariat de l’A. C. J. C. à Montréal, — un réalisateur au dévouement intelligent et généreux, — seconda le R. P. Paré dans la préparation de ce grand ralliement des jeunes.

Le Congrès était sous le patronage de Son Eminence le Cardinal Villeneuve et de l’archevêque de Toronto, Monseigneur McGuigan, qui, avec le Délégué apostolique du Canada, le chargé d’affaires de la légation, et plusieurs archevêques et évêques, encouragèrent de leur présence les nombreux délégués de toutes les langues et de toutes les races dont le Canada est le pays d’origine ou la patrie d’adoption, et que l’on vit fraterniser durant trois jours dans la capitale fédérale. A l’une des séances, une vingtaine de ces représentants parlèrent dans

leur dialecte respectif. La série de ces allocutions fut ouverte par M. le notaire Lionel Leroux, de Montréal, ancien président général de l'A. C. J. C., qui porta la parole au nom de la jeunesse canadienne-française.

M. T. Slattery, le président de la section anglaise, prêta son concours actif à M. Paul Leblanc, le président général actuel de l'A. C. J. C., qui était l'organisateur-en-chef du congrès et sut faire apprécier, à ce poste de commande, son autorité discrète et tout ce qui, dans ses discours et dans ses procédés, donna à ce vaste rassemblement le sens d'une véritable et effective union de la jeunesse catholique : cette jeunesse venue de toutes les parties du pays en nombre si considérable qu'elle représentait bien, dans les deux acceptions du mot, la *Puissance* du Canada.

Je me suis permis une longue digression. Par association de souvenirs, les *actualités* rejoignent les *réminiscences* : ainsi, le Premier Congrès national de l'Union des jeunesses catholiques du Canada, en 1938, m'a rappelé, à trente ans d'intervalle, le Premier Congrès de la Jeunesse Catholique à Québec en 1908, — congrès splendide, organisé par l'A. C. J. C., et auquel le cercle Loyola et les autres cercles de la région québécoise prirent une part si brillante.

Si la radiophonie avait existé au premier quart de notre siècle! . . . Des mots, des harmonies, des acclamations, flottaient comme à présent dans les nuages: mais alors, on ne les entendait pas, on ignorait même le passage de leurs vibrations distinctes à travers les ondes aériennes. Et voilà que le fil mystérieux qui les transmet, aujourd'hui, ajoutera bientôt la vision du spectacle à la répercussion sonore! Mais la parole imprimée garde quand même sa puissance, parce que, non fugitive comme la parole irradiée, elle lui apporte un lendemain.

Des congrès d'oeuvres diverses eurent leurs séances au Loyola, mais je n'ai pu retracer les noms des conférenciers qui prononcèrent des discours dans ces occasions, et s'adressaient, chaque fois, à un public spécial. Je passe donc maintenant, sans transition, — j'allais dire sans modulation, — au chapitre des beaux concerts entendus à la salle Loyola pendant la période qui précéda la guerre. Ensuite, mes souvenirs s'espacent et ne vont pas beaucoup au delà de 1915 pour ce qui se rapporte aux auditions musicales.

IV

LES CONCERTS A LA SALLE LOYOLA

Concerts avant la guerre de 1914.—Quelques échos
d'auditions musicales de 1915 à 1922.

De 1907 à 1915, plusieurs artistes étrangers et quelques-uns des nôtres se firent entendre à la salle Loyola. Après la guerre, il y eut beaucoup moins de concerts. Je ne puis donner de comptes rendus détaillés; et je me borne à mentionner les noms, avec, entre parenthèses, les titres des morceaux qui furent le plus goûtés. Quelques souvenirs se glisseront entre les lignes. Les programmes étaient d'un choix varié, et tous très beaux. Je donnerai, au moins, une idée des jouissances artistiques de ce temps-là, dont se souviennent sans doute les anciens habitués de la jolie salle de la rue d'Auteuil.

Quelques-uns de ces artistes se firent entendre dans plusieurs villes de la Province de Québec.

Jean Gérardy, violoncelliste belge remarquable. (*Le Papillon*, de Popper; la *Rhapsodie du Concerto en la mineur* de Camille Saint-Saëns.)

Ovide Musin, violoniste-virtuose belge. (Plu-

sieurs morceaux de sa composition et autres pièces très belles). A ce même concert : *Marie Delisle*, pianiste.

Henri Kowalski, pianiste-compositeur. (*Le Carnaval de Pesth*, 9e *Rhapsodie de Liszt*; *Danse des lutins*, d'Emile Prudent; *Le Cavalier rêveur*, de Kowalski lui-même, — sur demande).

A ce même concert : *Mademoiselle Schultz*, mezzo-soprano; *M. Horton*, baryton.

Kowalski, en tournée de concerts, se trouvait à Québec le 24 juin 1908 et jouait à la séance qui eut lieu à la salle Loyola pour les congressistes de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-Française. Ce fut au mois d'avril suivant qu'il donna son beau concert.

Mon père jouait souvent la *Méditation* de Kowalski. Il avait gardé le souvenir des ravissants concerts donnés à Québec lorsque le virtuose-compositeur y était venu une première fois, et fut impressionné de retrouver un vieillard en celui qu'il avait connu jeune et si brillant. Mais Kowalski était resté lui-même, au piano. Il faisait valoir ses propres oeuvres en les jouant à sa manière inimitable. Sa touche exquise donnait aux notes du piano des nuances de son, telles qu'un artiste-peintre en donne aux couleurs que pose sur la toile son pinceau délicat. La toi-

le reste, mais l'exécution musicale est éphémère . . . Trop d'artistes disparus n'ont pu, comme ceux d'aujourd'hui, en émouvoir une foule invisible aux écoutes, ni même en donner l'empreinte à un rouleau de cire.

Je reprends ma liste des concerts au Loyola :

Marie Hérîtès, virtuose bohème, violoniste. (*Concerto en ré mineur*, de Vieuxtemps; *Rondo Capriccioso*, de Camille Saint-Saëns; *Fantaisie sur Carmen*, par Sarasate).

Aux concerts de Jean Gérardy, Ovide Musin et Marie Hérîtès, *M. J.-Arthur Bernier*, de Québec, organiste et professeur, fut le pianiste-accompagnateur et joua comme soliste à l'une de ces soirées. Le choix qu'on avait fait de lui était un hommage à son talent musical. Ces trois concerts furent magnifiques.

Marie Narelle, Irish Australian Prima Donna (*des mélodies de Moore, etc.*) A ce même récital: *Geneviève Moroney*, pianiste, et *Michel Sciapiero*, violoniste. — Beau concert.

Kathleen Parlow, éminente violoniste canadienne du Nord-Ouest, engagée par la Direction de concerts de Daniel Mayer, London. (*Danse espagnole*, de Sarasate; *Le Trille du diable*, de

Tartini). A ce même concert : *Mr Edwin Hevelth Hassell*, pianiste. (*Tarentelle de Liszt*). — Kathleen Parlow était merveilleuse. M. Arthur Lavigne en parlait avec une enthousiaste admiration.

Edwin Cahan, violoniste. — Vues lumineuses et sélections. — Les Stradivarius; les ancêtres du violon; les compositeurs célèbres, etc. — (*Souvenir de Haydn*, de Léonard; *Thème et variations pour la quatrième corde seule*, de Paganini; des oeuvres de Wieniawski, de Sarasate, etc.) Très intéressant.

Berthe Roy, pianiste-virtuose canadienne. (*Le Danube Bleu*, valse de Strauss, par Schultz Evler; *Ouverture du Tannhauser*, Wagner-Liszt, — sur demande spéciale).

Madame Berthe Roy revint au Loyola plusieurs années après, lorsqu'elle fut de retour à Québec pour y demeurer. Je croyais entendre, en l'écoutant, une autre Teresa Careno. Ex-élève des Conservatoires de New-York et de Paris, devenue une artiste professionnelle de haute réputation, elle s'établit dans sa ville natale après avoir eu de grands succès en Europe et aux Etats-Unis. Sa culture musicale, son talent prodigieux, manifesté dès son jeune âge, en ont fait l'égale des pianistes les plus justement admirés.

Emiliano Renaud — “Les maîtres anciens et modernes illustrés par le pianiste-virtuose canadien Emiliano Renaud”. Ces mots se lisaient sur la première feuille du programme, et l’on y voyait son portrait avec, au bas : “Un Paderewski canadien.” Quelques amateurs de Québec, dont les noms m’échappent, figuraient dans ce concert. Emiliano Renaud était un montréalais et avait été l’élève de Dominique Ducharme.

Le Trio Beethoven. Deux soirées de musique de chambre (en novembre 1910 et en février 1911) : *Madame Marguerite Froehlich*, pianiste ; *M. Emile Taranto*, violoniste ; *M. Joseph Saucier*, baryton, accompagné par madame Joseph Saucier, de Montréal. (Madame Froehlich était une allemande). Un beau portrait de M. Saucier figurait sur la première page du programme. Il chanta : *Embarquez-vous!* de Godard, et *L’Improvisateur*. Il était très apprécié comme artiste et comme chanteur.

La seconde fois, ce fut *madame F. Parent* (*Alice Dion*), excellente pianiste, élève de Gustave Gagnon, qui vint au Loyola avec madame Froehlich et Emile Taranto. Madame Parent était aussi une chanteuse. Emile Taranto joua avec grand succès la *Danse des Lutins*, de Bazini. Le concert avait été organisé par les dames du *Morning Musical Club*.

Hélène LeBouthillier Lavoie, chanteuse canadienne.

Douée d'une voix puissante et d'un tempérament d'artiste, elle aurait eu de grands succès à Paris, où l'on voulait la retenir après ses études. Elle redoutait les dangers d'une carrière pour laquelle elle ressentait moins d'attrait que pour une vie pure et paisible au milieu des siens. Elle épousa le docteur Lavoie, de Sillery. Quelquefois, elle chantait dans les concerts; plus souvent à l'église et dans les salons. Je me souviens qu'un soir, chez nous, mon père l'avait accompagnée et lui avait fait chanter, entre autres fragments d'opéras, le grand air de la *Reine de Saba*, de Gounod: *Plus grand dans son obscurité*. L'abbé Louis-Honoré Pâquet, qui était là, pleurait, tant il était impressionné par cette voix extraordinaire; et rien ne se perdait des paroles qu'elle chantait si bien.

Ce fut elle, je crois, qui fit connaître, à Québec: *Viens avec nous, petit!* de Godard, qu'elle enlevait. Et je crois l'entendre encore, dans l'émouvante chanson de Charles René: *Des Ailes!*

... "Je rêve aux clartés éternelles
Je rêve aux amours immortelles:
Des ailes, des ailes!"

A la fin de chaque strophe, cinq fois ces derniers mots s'élèvent dans un *crescendo* que sa

grande voix faisait monter. *Des ailes!* Je n'ai entendu chanter cela que par elle et par une autre qui, elle aussi, a beaucoup chanté à l'église avant de monter "aux clartés éternelles", où ces deux voix chantent encore!

May Legaré, pianiste québécoise. (*Le Réveil des Oiseaux*, de Lysberg; *Rondo du Grand Concerto* de Henri Herz; *Marche nuptiale et Choeur de nains du Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn).

Mademoiselle May Legaré commença ses études de piano dès l'âge de six ans. Encore enfant, elle exécuta en public des pièces telles que la *Marche Militaire* de Schubert-Tauzig, une des *Rhapsodies* de Liszt, un *Concerto* de Henri Herz. A quatorze ans, elle remportait la palme dans une audition du "Ladies' Morning Musical Club", avec le *Concerto en fa*, de Mozart. A seize ans, elle décrochait le diplôme de Lauréat de l'Académie de Musique de Québec et recevait les félicitations des juges du concours. C'est à cette occasion qu'Ernest Gagnon lui avait dit ce mot qui, pour elle, devint un mot d'ordre pour toute sa vie: *Excelsior!* Montez toujours!

Elle donna, plus tard, un brillant récital à la salle Loyola, avec des oeuvres de Chopin, Liszt, Rachmaninoff, et autres mentionnées plus haut.

Mademoiselle Legaré termina ses cours de

piano avec monsieur E.-A. Bishop, organiste à la cathédrale anglaise, prit des leçons d'orgue d'Henri Gagnon et étudia l'harmonie avec Robert Talbot. Elle tient, à Québec, un studio des plus fréquentés.

En 1937, elle était l'artiste invitée de l'Alliance Française de Lowell, Mass., où elle exécuta un programme de choix, de même qu'au collège Rivier, à Hudson, N. H.

Entre 1915 et 1922, il y eut encore quelques concerts au Loyola. On y entendit *M. P.-A. Asselin*, de Montréal, qui chantait au Gésu lorsque le R. P. Lefebvre y était maître-de-chapelle. M. Asselin a une voix de ténor remarquable. Il ne s'est pas livré à des études musicales qui l'auraient conduit sans doute à l'opéra, préférant, avec raison, rester au pays et à sa famille.

Le Trio Larrieu vint plus d'une fois à la salle Loyola. L'on sait combien furent goûtés les concerts donnés par *Albert Larrieu, madame Lecomte et France Ariel*. On a dit que les chansons de Larrieu étaient des pastiches. C'est vraisemblable. En tout cas, ce sont des airs populaires, des mélodies faciles et prenantes qui restaient dans l'oreille, qu'on fredonnait au sortir de la salle, et que l'on emportait aussi, car elles se vendaient durant les intermèdes. Albert Larrieu

n'était ni pianiste, ni chanteur, quoiqu'il accompagnât les dames et mêlât parfois sa voix à leurs voix. France Ariel était plutôt une diseuse. Quant à madame Lecomte, elle avait dû être une étoile dans sa province, sinon à Paris, avant la guerre. Elle avait de l'école, une voix magnifique et expressive; elle assurait, à elle seule, le succès des concerts Larrieu.

Je ne puis me souvenir si *Emile Deniau*, un français, surnommé "l'apôtre de la bonne chanson", vint au Loyola, mais je le croirais. Je l'ai certainement entendu à Québec, où il donna plusieurs concerts durant son voyage. Il vint même chez nous passer une soirée, nous emprunta une chanson et nous la fit remettre avant son départ: chose rare qu'il vaut de noter, car le vol des honnêtes gens, c'est d'emprunter et . . . de garder! Fait-on son examen de conscience sur cette matière-là? Les restitutions seraient une si agréable surprise pour les musiciens! J'entends des bibliothécaires murmurer: Parlez donc aussi des livres! . . .

Madame Fafard-Drolet eut son Conservatoire au Loyola, pendant quelque temps; le département voisin de la bibliothèque vit passer bien des élèves de chant, mais je n'entendais pas à travers les murs . . . Je n'ai vu que les programmes intéressants, publiés par les journaux, des

récitals de fin d'année donnés par les élèves. Ce conservatoire existe encore. Son dernier concert (mai 1938), donné au couvent de Jésus-Marie, à Sillery, a été très goûté, car les oeuvres au programme étaient vraiment d'un choix heureux.

Si j'avais encore sous la main le programme d'un concert de *M. A. A. Farland*, qu'on a appelé *le roi du banjo*, je citerais les titres de pièces difficiles d'auteurs qui ont écrit pour le piano et pour le violon, et d'arrangements d'extraits d'opéras dont je n'aurais jamais cru l'adaptation possible à un instrument tel que le banjo. Ce M. Farland devait être merveilleux, si j'en puis juger par ce programme d'un concert qu'il donna à la salle Loyola, accompagné par *l'Orchestre de l'Union Dramatique de Québec*. Je vois aussi, dans mes notes, avec la date du 2 mars 1911, que *l'Association Mendelssohn* et le *Club de Banjo* avaient joué au Loyola; et, une autre fois, "les frères Liszt" (?) avec le concours du Club de banjo, de quelques membres de *l'Union Dramatique* (fondée par M. Omer Godbout), et de quelques collaborateurs distingués." Ceci a été transcrit de la première page d'un programme, évidemment.

Je me souviens, par exemple, d'avoir entendu le joli orchestre de l'Union Dramatique, dirigé par M. Jules Vézina, l'un des fils de feu

Joseph Vézina. Les fils d'Arthur Lavigne sont aussi des musiciens qui, par goût, et avec leur talent de famille, faisaient de la musique lorsqu'ils étaient étudiants. Dans le *Cercle Philharmonique Haydn*, dirigé par M. Ernest Lefebvre, il y avait trois Lavigne; Paul Robitaille, violoncelliste; Henri Talbot et son frère, Robert Talbot, — celui-ci directeur actuel de la Société Symphonique de Québec et secrétaire de l'Ecole de Musique de l'Université Laval; Georges Chouinard, organiste de l'église Saint-Coeur-de-Marie depuis la fondation de cette paroisse.

Lorsque le Rév. Père F. Laurendeau, S. J., était préfet des études au collège Sainte-Marie, il amena au Loyola un petit groupe de ses élèves pour y donner une séance pendant les vacances de Noël. *L'Anglais tel qu'on le parle*, de Tristan Bernard, et la *La Leçon de Chant*, d'Offenbach, étaient au programme, ainsi que des chansons qui furent délicieusement interprétées par M. Alfred Bernier, (un futur jésuite) (1) élève de M. Arthur Laurendeau, le maître-de-chapelle de la cathédrale de Montréal. Cette séance eut un beau succès.

(1) Aujourd'hui, le R. P. Alfred Bernier, S. J., qui vient de faire paraître un ouvrage intitulé: *Un Cardinal Humaniste. Saint Robert Bellarmin de la Compagnie de Jésus et la Musique liturgique*.

Il ne se jouait pas de pièces mixtes au Loyola. Les jeunes filles organisaient, comme les jeunes gens, des soirées récréatives au profit de leurs oeuvres, surtout au temps où le bon Père Tamisier dirigeait les associations féminines dont l'activité était toujours en branle.

Je ne saurais nommer, tant ils furent nombreux, tous ceux et celles qui vinrent jouer, chanter ou déclamer sur le théâtre du Loyola. Plusieurs des étudiants qui figuraient sur la scène à cette époque, font maintenant partie du monde professionnel, voire même, quelques-uns, du monde officiel. Tel enfant qui faisait ses débuts en récitant timidement et gentiment des vers appris à la maison, est devenu conférencier, et tel autre, écrivain.

J'entends à la radio une jeune fille (1) dont la voix exquise me rappelle celle de sa mère, lorsque celle-ci avait son âge et enchantait l'auditoire de la salle Loyola.

Mes réminiscences remontent surtout aux deux premiers lustres du Loyola, car, après 1915 je fus plutôt étrangère à ce qui se passait en dehors de la bibliothèque, où je me confinai presque exclusivement. Je ne fais donc pas un historique : ma plume laisse tout simplement

(1) Mademoiselle Marthe Létourneau, de Montréal, fille de Madame Antonio Létourneau, née Marie-Anne Godbout.

couler, avec l'encre de son réservoir, les souvenirs qui débordent de ma mémoire encore assez fidèle. J'ai tellement revécu le passé, en les écrivant, que ces années lointaines me paraissent plus proches que les dernières qui viennent de fuir si rapidement.

S'il est vrai, selon le mot de Rémy de Gourmont, que "le passé est un si grand trésor de nouveautés" peut-être se trouvera-t-il des jeunes qui s'intéresseront à celui que j'évoque. Qu'ils ne laissent rien perdre, eux-mêmes, de ce qu'ils ne retrouveraient ni facilement, ni entièrement, après le quart de siècle dépassé : la mémoire laisse échapper tant de choses ! Et d'autres aussi auront oublié . . .

Pour les débutants d'autrefois, qui, eux, sont encore des jeunes, ils revivront, par la pensée, ces soirées du Loyola qui furent charmantes.

Pour mes contemporains, ces pages seront une rencontre de souvenirs.

ARMAND LAVERGNE

Au Congrès de L'A. C. J. C. en 1908.—Deux lettres inédites d'Armand LaVergne à son filleul.—Association de souvenirs.

Armand LaVergne avait été invité à parler des *droits de la langue française* à l'une des séances d'étude du mémorable congrès de l'A. C. J. C. en 1908, mais une extinction de voix l'avait empêché de prononcer le discours si vivement attendu. Ce discours, — qui a la valeur d'un document, — fut imprimé par un journal; et l'on en retrouve le texte complet dans le volume sur le *Congrès de la jeunesse à Québec en 1908*, publié par la Direction du *Semeur*. Le sujet intéressait d'autant plus les jeunes qu'ils avaient lancé une pétition et recueilli plus de 160,000 signatures pour demander la législation qu'avait réclamée le député de Montmagny au gouvernement fédéral et qu'il allait réclamer également du Gouvernement de la Province, et obtenir enfin, en 1911, par une loi qui porte son nom.

Armand LaVergne fut tout de même contraint de dire quelques mots après M. Omer Héroux, qui l'avait remplacé et avait été bien applaudi. L'on criait, avec insistance: "La Vergne ! La Vergne !"

Si, ce soir-là, La Vergne avait dû requérir un suppléant, à la séance de clôture du congrès,

dans la salle de l'Université Laval, ce fut lui qui remplaça M. Henri Bourassa, empêché, à son tour, de venir prononcer le discours mis au programme sur *le citoyen catholique*. Comme compensation au désappointement de l'auditoire, le président annonça que le député de Montmagny allait parler. Ce fut en deux mots que celui-ci définit ce que devait être le jeune homme formé par l'Association Catholique de la jeunesse : *Catholique et français*.

Catholique et français! Ces deux mots, je les ai lus vingt-cinq ans après, écrits de la main d'Armand Lavergne sur la page de garde de la "Petite Histoire du Canada", par l'abbé Adélard Desrosiers, que le Vice-Président de la Chambre des Communes adressait, d'Ottawa, le 23 mai 1933, à un enfant de dix ans, avec cette dédicace :

A mon filleul, Armand Bouchard, pour qu'il soit toujours fier d'être français et catholique.

Ce filleul d'Armand LaVergne, qui a maintenant, quinze ans, je l'ai vu grandir, je suis même demeurée pendant six ans chez ses parents, Monsieur C.-Léo Bouchard et Madame Antoinette Marcotte Bouchard, qui avaient connu de près celui qui leur avait demandé d'être le parrain de leur premier enfant et parlaient toujours de lui non-seulement avec admiration, mais avec émotion. Je puis donc citer, après les

avoir transcrites de l'original, deux lettres qui sont religieusement conservées dans cette famille. La première est datée du 4 mars 1930. Le petit Armand avait à peine six ans. Son parrain, déjà presque immobilisé par la maladie survenue à la suite d'un accident, dont il ne put guérir, lui écrivait, de Québec :

Mon cher petit Armand,

Je reçois ta belle lettre dans laquelle tu m'annonces que tu vas faire ta première communion.

C'est un bien beau jour, le plus beau de toute la vie puisque le bon Dieu va venir dans ton petit coeur. Le bon Dieu, Lui qui a fait le monde si brillant, toutes les belles choses, ton papa et ta maman. Prie-le bien pour eux et pour ton vieux parrain.

Je t'envoie un chapelet; il n'est pas luxueux, mais il deviendra riche de grâces et de mérites, si tu le récites fidèlement, et il te constituera un trésor.

Je t'inclus aussi une piastre pour fêter ce grand jour avec ton petit frère.

Si je peux, j'irai assister à la messe avec toi. Demande au bon Dieu de me guérir; et s'il ne le veut pas, qu'il accepte mes souffrances que je lui offre bien humblement, et en t'aimant de tout coeur.

(Signé) ARMAND LAVERGNE.

Armand LaVergne avait fait sa Première Communion le 25 mai 1890. Par une heureuse coïncidence, Armand Bouchard faisait sa Première Communion, quarante ans après, au même quantième du mois de mai. Ce fut sans doute

ce rapprochement qui donna au parrain l'idée d'offrir à cet enfant un livre de prières choisi parmi ses souvenirs, et qu'il avait eu entre ses mains au jour béni de sa Première Communion. Sur la première feuille, on lit d'abord cette dédicace :

*A Armand, avec les bons souhaits de Cécile et
Lucien (Cécile et Lucien Pacaud),
25 mai 1890.*

Au-dessous, les lignes suivantes :

*A Armand Bouchard,
en souvenir de son parrain Armand La Vergne,
25 mai 1930.*

Ce livre est intitulé : "La Première Communion. Règlement de vie pour la persévérance", par la Comtesse de Flavigny.

A la page 161, à la suite d'un programme de Vie chrétienne, formulé en résolutions pratiques, se trouve un *engagement* avec des blancs à remplir : "J'ai pris ces résolutions le 25 de mai 1890, le jour de ma première communion, dans l'église du collège d'Arthabaskaville."

Les mots et chiffres soulignés sont à l'encre rouge, de la main d'Armand La Vergne, de cette écriture enfantine si émouvante à revoir, aujourd'hui, en songeant à la ferveur du premier communiant.

La dernière lettre est datée du 28 décembre 1934, et encore de Québec.

Mon bon et grand filleul,

Ta bonne lettre, tes souhaits m'ont fait grand plaisir.

Je t'envoie les miens et de bien petites étrennes. J'ai eu tant de dépenses depuis quelques années!..... Fais mes souhaits à tes chers parents. Continue à leur faire honneur et plaisir. Le bon Dieu se souvient de cela plus que tout le reste.

Ton parrain est fier aussi que tu portes son nom.

Armand LAVERGNE.

Le parrain était de plus en plus souffrant. L'automne précédent, il avait passé quelques semaines à l'Hôtel-Dieu, et madame Bouchard lui avait amené ses deux enfants: Armand et son petit frère Benoît, plus jeune que lui d'environ deux ans, à qui l'honorable monsieur LaVergne avait fait allusion dans sa première lettre. Armand et Benoît se suivaient toujours. Ensemble, avec leurs parents, en mars 1935, ils assistaient aux funérailles d'Armand LaVergne et priaient sur sa tombe au cimetière d'Arthabaskaville.

En mai 1934, à l'occasion d'une visite de monsieur l'inspecteur Fecteau à l'école Saint-Dominique, un des Frères de l'Instruction Chrétienne avait posé d'avance une question dont les élèves de sa classe devaient écrire la réponse

dans leur cahier de compositions. — “Nommez-moi trois des plus grands patriotes Canadiens-Français.”

Le petit Benoît avait écrit de sa plus belle main :

Monsieur Chapais.
Sir Wilfrid Laurier.
Armand La Vergne.

J'oublie, malheureusement, la réflexion dont il faisait suivre les noms.

Des fragments de discours de Sir Thomas Chapais sont cités dans des manuels de classe; et l'enfant avait entendu son nom et celui d'Armand La Vergne prononcés souvent à la maison. S'il était encore près de moi, je lui demanderais où il avait vu celui de Sir Wilfrid Laurier; et quels noms les autres enfants avaient mentionnés. C'est tellement intéressant de connaître les idées de ces petits!

Par association de souvenirs, une petite histoire me revient. Un soir, dans la salle paroissiale de Saint-Dominique, à Québec, la foule qui visitait une exposition d'objets d'art japonais, s'arrêta un instant pour écouter ce que racontait le R. P. Reid, qui arrivait de la Mission Canadienne des Dominicains au Japon. Comme d'autres, je fus surprise et intriguée de lui en-

tendre dire que l'un des Pères missionnaires de là-bas lui avait demandé de lui apporter, à son retour, un portrait de Sir Wilfrid Laurier. Il reprit en souriant : “On vient de faire une nouvelle émission de billets de banque ; il paraît que celui de mille piastres est à l’effigie de Sir Wilfrid Laurier : c’est ce portrait-là qu’il veut avoir !” . . .

L'ASSOCIATION CATHOLIQUE DE LA JEUNESSE CANADIENNE-FRANÇAISE.

Un sketch à la radio.—Le Chant de l'A. C. J. C.—Un air ancien et son auteur.—Mouvements spécialisés.— Le R. P.

Joseph Paré, S. J., aumônier-général de l'Association.

**—S. E. Monseigneur Bruchési, protecteur
de l'A. C. J. C.**

Depuis le temps où j'assistais aux conférences et aux concerts de la salle Loyola et, par occasion, à quelque séance dans la salle du Gèsu, à Montréal, je serais restée étrangère à des auditions fort intéressantes, si la radio ne m'avait permis d'en jouir à distance. C'est grâce à cette invention merveilleuse que je pus entendre un sketch irradié de Montréal et présenté par l'A. C. J. C.

Une demi-heure hebdomadaire, en faveur des associations canadiennes, était annoncée dans les programmes radiophoniques, pendant quelques mois, sous la rubrique: "Radio-Club, organisation de madame Athanase David." Celle du 20 mars 1935 avait été préparée par madame David avec le concours de quelques acéjistes, et surtout l'aide de M. François Desmarais, directeur des services de l'A. C. J. C. L'aumônier général avait composé les paroles de quelques-uns des chants qui s'entremêlaient à l'esquisse his-

torique, tracée dans ses grandes lignes par la plume de M. Pierre Ranger. Celui-ci est l'un des organisateurs responsables des Auberges de la jeunesse, — une initiative récente de l'A. C. J. C. Il a un joli talent littéraire et de l'originalité.

Le sketch n'avait pas la forme théâtrale : c'était un récit, alternant avec des couplets appropriés, et mis en valeur par la lecture qu'en faisait M. Marcel Paré, dont la diction est parfaite. Ancien élève du collège Jean-de-Brébeuf, il se classait premier dans un concours oratoire entre élèves du cours universitaire, alors qu'il était en Belles-Lettres et le plus jeune des concurrents. Maintenant, il fait ses études de Droit, et, comme d'autres vaillants parmi les jeunes, il s'y achemine par un travail supplémentaire en faisant partie du groupe des annonceurs à la radio de Montréal.

Je reviens à l'émission intéressante dont j'ai gardé le souvenir. C'est une revue qui se poursuit dans un regard d'ensemble sur les faits importants du monde extérieur, durant ce premier quart de siècle où se déroule parallèlement la marche conquérante de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-Française commencée dès ses premiers pas. Après un rappel de ses entreprises patriotiques, le chœur de la Palestre nationale chante avec ardeur : *O Canada, mon pays, mes amours!*

On arrive, en 1910, à la démonstration splendide de la jeunesse pendant le Congrès eucharistique de Montréal. Puis, vient la guerre de 1914; le départ des jeunes pour aller se joindre aux alliés sur les champs de bataille, tandis qu'ici, ceux qui sont restés se jettent dans la lutte pour la reconnaissance officielle des droits de la langue française, pour la sauvegarde des intérêts catholiques dans les provinces nouvelles de la Puissance du Canada, et recueillent des signatures et de l'argent pour venir au secours de la minorité ontarienne. Pour glorifier les combattants, un chant de guerre est entonné sur l'air de la *Madelon*.

Ensuite, c'est 1929 avec ses effondrements qui amènent la crise. Juste avant la tempête, l'A. C. J. C. a célébré avec éclat son jubilé d'argent. Pas de dépression pour elle, qui est "une merveille, puisqu'à vingt-cinq ans elle n'a pas fini de grandir!" La fondation des prix d'action intellectuelle, l'accroissement de ses groupes, le chiffre presque invraisemblable de ses réunions et des travaux présentés par les jeunes, tout cela se raconte lestement et s'achève par un couplet sur *Le Pain gagné*.

On a dépassé le quart de siècle; et voici la mémorable année 1932: l'année si sombre pour le monde, où, même le soleil voile ses rayons par un nuageux après-midi du mois d'août. C'est

l'éclipse ! Dans le ciel et sur la terre, c'est l'heure des bouleversements. Cependant l'A. C. J. C. se lance avec courage dans son entreprise la plus hardie : elle fait de la Palestre nationale le foyer de la jeunesse canadienne-française et le centre de son Association.

Pour la première fois, le *Chant de l'A. C. J. C.* sur un air ancien que l'on croirait fait exprès pour les accents de la jeunesse se fait entendre à la radio.

Et, pour achever ces esquisses rapides, se rangent les bataillons que représentent ces "mouvements spécialisés de l'A. C. J. C." qui forment le front catholique de la jeunesse canadienne.

Durant deux quarts d'heure à la radio, on aurait dit que les acéjistes défilaient au pas de course en jetant aux échos "la gaieté vibrante de leurs chants."

Madame David avait eu un geste sympathique à l'égard d'une association que l'honorable M. Athanase David, alors secrétaire de la Province, avait aidée par un octroi qui lui avait permis l'acquisition immédiate de la Palestre nationale, sur le point de passer entre des mains étrangères.

Les démarches incessantes de l'aumônier général, encouragé par l'autorité diocésaine, aidé

par le dévouement des jeunes et appuyé par les nombreux amis de l'association, permirent d'attendre l'heure providentielle où la Palestre fut définitivement sauvée par les édiles de la métropole, autorisés par le Gouvernement provincial, en 1936, à voter un octroi pour en assurer la possession à l'A. C. J. C. Cela fait grand honneur à la ville de Montréal; et c'est un bienfait inappréciable pour la jeunesse canadienne-française.

* * *

Les paroles du *Chant de l'A. C. J. C.*, composées par le R. P. Joseph Paré, S. J., aumônier général de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne, ont été adaptées à un chœur de Wilhelm Kücken, très en vogue autrefois, et qui aura un retour de popularité lorsque les jeunes le jetteront à tous les échos du pays.

Jadis, les écoliers du séminaire de Québec, les "universitaires" et les élèves de l'Ecole normale Laval chantaient cette "gasconnade", qui avait traversé les mers :

Fils de Brennus, chef des Gaules,
Nous ne craignons rien, sinon
Que le ciel, brisant ses pôles,
S'écroule sur notre front!
Souviens-toi de tes aïeux . . .

Les derniers vers m'échappent, mais l'air du refrain a toujours hanté ma mémoire. Quoi qu'il

soit d'inspiration allemande, il pétillait de gaieté française et d'un entrain de bravoure qui en a fait, en France, le "Chant du Bivouac," le "Chant du Conscrit"; et, sur d'autres paroles, même ici, au Canada, on en faisait encore des chansons au siècle dernier.

On aimera peut-être de savoir ce qu'était Frédéric-Wilhelm Kücken, né en Allemagne en 1810 et mort en 1882. Il y a cent ans (en 1839), son premier opéra: "La Fuite vers la Suisse", était représenté à Berlin. Quelques années plus tard, il composait, pour le théâtre de Stuttgart, un opéra en trois actes: "Le Prétendant", qui fut joué à Berlin et à Hambourg avec un grand succès.

Le talent de Kücken s'était d'abord révélé par des marches militaires qu'il avait composées lorsqu'il était tout jeune. Devenu premier maître-de-chapelle, puis chef d'orchestre au théâtre de la cour, à Stuttgart, il composa un grand nombre de pièces instrumentales et vocales de divers genres. "Ses *lieder*, a-t-on écrit, sont des mélodies gracieuses, naturelles et faciles à retenir: c'est particulièrement à ces qualités qu'elles ont dû leur succès."

Kücken avait séjourné quelque temps à Paris, où il avait reçu un accueil très cordial du

grand musicien français Halévy, qui trouvait peut-être en lui quelque lointaine affinité musicale. Si l'on peut en juger par une composition qui n'est qu'une étincelle de ses oeuvres, il semble bien que son talent avait quelque chose de la verve et de la clarté françaises.

* * *

L'A. C. J. C. est à un tournant de son histoire. Elle a récemment inauguré ses mouvements spécialisés, aux dénominations alphabétiques en usage dans les sociétés d'aujourd'hui. Les abréviations sont de mise en notre siècle de vitesse ! Toutes ces lettres : J. E. C., J. I. C. et les autres, je me les représente comme des initiales de prénoms, se joignant au nom de famille que j'entends vibrer dans le refrain entraînant du *Chant de l'A. C. J. C.*

Jeunes gens, aux coeurs vaillants,
Allons-y, allons gaïment,
Allons toujours de l'avant !
Soyons forts et soyons grands...
Tenons-nous en rangs pressés,
Marchons droit, jamais lassés,
On nous regarde, on nous regarde passer :
Car c'est nous, c'est nous l'A. C. J. C. !

Tous les groupes peuvent avoir leur chant particulier, comme la J. O. C., par exemple, a le sien. Le "Chant de l'A. C. J. C." tout comme

son *nom de famille*, unit dans un harmonieux accord tous ses “mouvements spécialisés”.

Pour adapter des méthodes modernes à une oeuvre ancienne et favoriser l'évolution de ce qui était déjà en germe dans l'A. C. J. C., les jeunes ont l'avantage d'avoir des chefs capables de les guider dans les chemins nouveaux sans perdre de vue le centre de ralliement de tous les effectifs de l'Association. Cela demande nécessairement de l'expérience et une sage diplomatie.

L'Aumônier général, depuis 1930, est le R. P. Joseph Paré, S. J. Il possède l'expérience d'un long stage dans les collèges, et ses années de préfecture lui ont créé de nombreuses relations. En 1937, il fit un séjour de quelques mois en Europe pour étudier de près les oeuvres de jeunesse. Il était déjà renseigné sur celles de notre pays, grâce à ses voyages dans tous les centres régionaux de l'A. C. J. C., et il est au courant de ce que chaque diocèse en attend pour l'action catholique intégrale en notre pays.

Pour ce qui est de la diplomatie, ceux qui travaillent en collaboration avec le Père Paré savent qu'il n'en connaît pas d'autre que la droiture, unie à la discrétion et à l'esprit de conciliation dans la plus cordiale charité. Il y joint

une bonne humeur inaltérable et un optimisme réconfortant. C'est un éveilleur d'énergies et un réalisateur. Il a le véritable esprit de l'aumônier d'une oeuvre post-scolaire, chez qui l'on ne s'attend pas de rencontrer une autorité de même nature que celle d'un préfet de collège, encore que le Père Paré ait jadis exercé la sienne de façon à mériter l'attachement respectueux et la confiance de ses élèves.

Aujourd'hui il est l'âme dirigeante de l'Association catholique de la jeunesse. De même que, par une action invisible et permanente, l'âme anime le corps dont elle gouverne les activités, c'est par une influence discrète, et souvent même inaperçue, que l'aumônier d'une oeuvre de jeunesse accomplit sa mission. Le R. P. Paré, si activement mêlé à des organisations d'oeuvres sociales catholiques, s'efface généreusement afin de ne pas gêner, dès qu'il la sait à l'écart des erreurs, la liberté de ses jeunes militants, laissant en évidence leur mérite personnel dans les initiatives qui honorent l'association. Il est, d'ailleurs, toujours prêt à leur donner son appui désintéressé, car il se dévoue sans limites à la jeunesse : il la connaît, il la comprend, et il aime de toute son âme d'apôtre l'oeuvre de l'A. C. J. C.

Ce fut S. E. Mgr Bruchési qui autorisa et bénit, en 1904, la fondation de l'A. C. J. C. par le

R. P. Samuel Bellavance, S. J., et un groupe de jeunes aux aspirations généreuses. Il lui obtint un Bref de S. S. Benoît XV et une "Bénédiction" autographiée du Pape Pie X.

Elle était là, l'A. C. J. C., à l'aréna Mont-Royal, en 1910, lorsqu'au cours d'une des plus belles manifestations du congrès eucharistique international, Mgr Bruchési présentait avec fierté au cardinal-légat la jeunesse de son pays. C'est elle qui, pour répondre à son désir, lança la première souscription pour l'érection d'un monument à Dollard des Ormeaux.

DOLLARD DES ORMEAUX LE "JOUR DE DOLLARD"

**Le monument Dollard.—Démonstrations du 24 mai.—Un buste
et une statue de Dollard, oeuvres d'artistes
Canadiens-Français**

La "rose de Dollard" fleurit aujourd'hui,
Et le "jour de Dollard", c'est la fête de la jeunesse!

En 1910, à la veille du deux-cent-cinquantième anniversaire du combat mémorable du Long-Sault, un collaborateur anonyme du *Semeur* écrivait ceci : "A l'exemple de l'Eglise, qui nous propose son calendrier de saints, la patrie nous offre son calendrier de héros;" et il émettait l'idée de cette célébration qui devait, plus tard, entrer dans les traditions de l'A. C. J. C. Vers le même temps, la première souscription pour l'érection d'un monument à Dollard des Ormeaux fut lancée par cette association sur la demande de Mgr Bruchési, archevêque de Montréal. Le projet ne put se réaliser qu'après la guerre. Enfin, en 1920, le monument, — oeuvre d'un artiste canadien-français et montréalais, Alfred Laliberté, fut érigé au Parc Lafontaine. La souscription générale laissa même un surplus qui permit d'élever un autre monument au Long-Sault de Carillon; et, pendant quelques

années, le comité régional de l'A. C. J. C. organisa un pèlerinage historique au lieu même où Dollard et ses valeureux compagnons sauvèrent la colonie en sacrifiant leur propre vie.

Le "Serment de Dollard" a fait le sujet d'un tableau du peintre canadien Joseph Saint-Charles. Cette toile fut placée dans la chapelle du Sacré-Coeur de l'église Notre-Dame. On sait que Dollard et les seize braves qui le suivirent reçurent le Pain des Forts dans cette église, avant le départ, et que cette communion fut leur viatique. Cette année, le thème des discours qui seront prononcés au monument Dollard sera l'Eucharistie, le comité diocésain de l'A. C. J. C. de Montréal voulant en faire une préparation au Congrès eucharistique national qui aura lieu à Québec. Une cérémonie splendide, à laquelle prendront part les corps de cadets de plusieurs écoles et autres groupes de jeunesse, est annoncée pour le "jour de Dollard", le 24 mai, et le maire de Montréal y sera présent. La J. I. C. (l'un des groupes spécialisés de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-Française) organise, pour la veille, une grande manifestation religieuse dans l'une des paroisses de la ville. C'est la "veillée d'armes", qui se fait dans quelques églises de la métropole, de même qu'à Québec et ailleurs, en souvenir de celle des anciens chevaliers avant les combats, et en mémoire de Dollard et ses braves compagnons et

SAINTE-SULPICE

de l'acte de foi qui précéda leur départ pour sauver la colonie. Cette veillée d'armes se fait, de nos jours, sous forme d'une heure d'adoration et de prédication. Il y a, de plus, une messe à laquelle sont conviés les acéjistes. Cette année, elle sera célébrée à l'oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal.

Tous les détails de la cérémonie qui ramène la jeunesse au Parc Lafontaine, le 24 mai, seront relatés dans les journaux; l'on entendra à la radio le corps de clairons de l'école supérieure Le Plateau, qui rendra un retentissant hommage aux héros du Long-Sault; et des discours seront captés par les ondes sonores.

Je retourne au passé pour rappeler ce que furent d'autres démonstrations dont les échos n'avaient pas les répercussions que la radio multiplie, aujourd'hui, et qui sont racontées dans des pages oubliées ou ignorées. J'ai d'abord fait appel aux souvenirs d'un ancien président du cercle Loyola de Québec, le lieutenant-colonel Ernest Legaré, qui est aujourd'hui Commandant de l'Ecole de Préparation Militaire de l'Université Laval. Je cite sa réponse :

...Il y eut autrefois divers genres de démonstrations. En général, on commençait par déposer des fleurs autour d'un buste de Dollard ou d'un cénotaphe, puis une allocution suivait; et l'on terminait par une cérémonie tout à fait militaire. A l'une de ces fêtes, l'A. C. J. C. présenta un buste de Dollard au Gouvernement de Québec.

1911-12-1913

Comme je reviendrai, plus loin, au récit de cette fête, je passe à la dernière partie de la lettre, qui décrit la démonstration militaire :

... "Les plus émouvantes cérémonies furent celles qui se déroulèrent à Saint-Roch, Saint-Sauveur, Saint-Malo, et dans d'autres paroisses.

"En voici le détail :

"Une troupe de jeunes militaires (gardes), dont plusieurs étaient d'anciens combattants, était alignée sur deux rangs.

Allocution.

Déposition de fleurs.

Le commandant ordonne *l'Appel*.

Un sous-officier crie : *Adam Dollard des Ormeaux !*

Un sergent répond : *Mort au champ d'honneur*.

Le sous-officier appelle ensuite les noms de tous les compagnons de Dollard.

Le sergent répond : *Tous morts au champ d'honneur*.

"Les troupes renversent l'arme, puis baissent la tête d'un geste de recueillement. Ensuite le bourdon de l'église tinte lentement dix-sept coups. (On se servait du bourdon de l'église pour remplacer le canon).

"Le dernier coup sonné, la musique militaire joue une marche funèbre, puis le chef ordonne le *Garde à Vous*.

"La troupe relève la tête et prend la position ordonnée.

"Quelquefois, on y ajoutait une sonnerie de clairon. D'autres fois on tirait des salves de mousqueterie. Le tout se terminait par des hourras en l'honneur des héros du Long-Sault et par l'hymne : *O Canada !*

"Cette fête se célèbre encore chaque année, mais la cérémonie a quelque peu varié."

A Montréal, en 1910, une démonstration militaire analogue avait lieu sur la Place d'Armes,

au monument Maisonneuve sculpté par Louis-Philippe Hébert, dont l'un des bas-reliefs représente le combat du Long-Sault. Maintenant, elle se fait au Parc Lafontaine où est le monument Dollard des Ormeaux, oeuvre du sculpteur Alfred Laliberté. La cérémonie doit avoir, sans doute, quelques variantes, comme à Québec, où je me souviens que la fête du 24 mai avait été célébrée, il y a quelques années, sur la place du monument Laval. Il y eut musique de fanfares et discours. Les scouts et autres groupements de jeunes, venant de divers points de la ville, se rangèrent autour de Son Eminence le cardinal Villeneuve, que l'on vit arriver à pied de son palais, revêtu de la *magna cappa* écarlate et semant les bénédictions sur son passage.

* * *

Le buste de Dollard, présenté au Gouvernement de Québec par l'A. C. J. C., est l'oeuvre de Laliberté, à qui l'on doit le beau monument érigé au Parc Lafontaine. Cette fête du 24 mai 1924 fut splendide. Toutes les sociétés nationales et des citoyens en grand nombre composaient le défilé qui traversa la ville à partir de Saint-Roch jusqu'à la Grande-Allée et groupa dix mille personnes sur la colline du Parlement. Son Eminence le cardinal-archevêque de Québec et l'honorable Premier Ministre s'étaient fait représenter. Ce fut l'honorable Joseph-

Edouard Caron, ministre de l'Agriculture, qui accepta le buste offert au Gouvernement par le Président général de l'A. C. J. C., M. Joseph Blain, de Montréal, qui prononça un discours éloquent, de même que M. Frédéric Dorion, le président régional de l'A. C. J. C. québécoise, chargée de la démonstration. Ce buste de Dollard placé d'abord au Palais législatif, se voit maintenant au musée provincial du Parc des Champs de Bataille.

Il existe une statue de Dollard, oeuvre de Louis-Philippe Hébert, qui est la propriété d'un citoyen de Saint-Lambert, près Montréal. Le 18 mai 1911, j'étais à l'atelier de l'artiste avec mon père. Il sculptait, ce jour-là, cette statue de Dollard des Ormeaux. Il mit sur sa palette un peu d'argile, et, après avoir modelé la langue, il me dit : *Vous voyez, ce n'est pas une bouche qui parle, c'est une bouche qui crie !*

Le nom de Dollard est gravé sur la pierre, au Parlement de Québec, à côté des noms de Beaujeu, Hertel et d'Iberville. Des rues de Montréal et de Québec portent le nom de Dollard. (1)

La fête de Dollard est commémorée en diffé-

(1) Voir : *Les rues de Québec*, par Pierre-Georges Roy, et le *Montreal Street Guide* de Lovell.

rentes villes et plusieurs villages de la Province de Québec et jusque dans les Plaines de l'Ouest. On a même écrit : . . . "le jour de Dollard devient fête nationale."

Evidemment, ce mot-là a un sens plus restreint que celui que l'on donne à la fête officielle des Canadiens-Français. L'une n'a pas absorbé l'autre. Elle y conduit, tout comme l'A. C. J. C. prépare les jeunes à rejoindre leurs aînés dans les rangs de la Saint-Jean-Baptiste : le 24 mai les amène au 24 juin.

La vente des roses, qui entre dans le programme de la fête montréalaise, est gracieusement organisée par les jeunes filles du cercle "Évangéline" de la Palestre nationale.

J'achève ma page le 24 mai 1938.

"La "rose de Dollard" fleurit aujourd'hui,
Et le "Jour de Dollard," c'est la fête de la jeunesse.

LE GESU ET LA SALLE ACADEMIQUE DU COLLEGE SAINTE-MARIE

I

L'Eglise du Gesù à Montréal. — "Harmonies d'antan." — Le 15 août. — L'Alma Mater. — Les "Amicales".

Le collège Sainte-Marie était fondé depuis quinze ans lorsque les jésuites firent construire le Gesù, pour répondre au vœu de l'archevêque de Montréal, Mgr Bourget, qui voulait voir s'élever, à côté, une grande église dédiée au Sacré-Cœur. Elle fut ouverte au culte le 3 décembre 1865.

Faute de pouvoir exécuter intégralement le plan de l'architecte Keely, de Brooklyn, on s'acrifia l'extérieur; et c'est uniquement par son architecture et ses décorations intérieures que l'église du Gesù est considérée comme étant l'une des plus belles de la métropole et peut-être même du Canada.

Les deux tours qui devaient se terminer par des clochers restèrent à mi-chemin: fort heureusement, car la façade, vue de trop près, sans aucun recul possible, eût été écrasante. Le site était, jadis, une oasis de verdure, presque la campagne, mais il ne tarda guère à devenir un centre commercial. Pas de clochers: donc, pas de

cloches ! Une statue du Sacré-Coeur dans une niche et une croix au sommet du fronton indiquent le temple catholique.

L'église présente la forme d'une croix latine. Les dimensions sont moyennes, sauf pour la voûte qui est très élevée. J'emprunte ici quelques lignes à la description faite par un étudiant en architecture pour l'*Album-Souvenir* du collège Sainte-Marie, en 1921 : M. Marcel Parizeau. Je dirai, en passant, qu'après avoir été un brillant élève de l'Ecole des Beaux-Arts, M. Parizeau alla compléter ses études à Paris et devint l'un des architectes en vue de Montréal. Voici ce qu'il écrivait :

... "La voûte du Gesù a 75 pieds du parquet. Les bas-côtés et les chapelles latérales, dont les ouvertures en arc surbaissé contrastent fortement avec la grande élévation des cinq arcades, haussent ces proportions et les amplifient. Cette disposition, qui change un peu le caractère de cette architecture, produit une grande impression de légèreté. Elle semble empruntée plutôt au gothique, quoique l'ordonnance générale se rattache à la Renaissance italienne, cette réjouissance des yeux" . . .

Et l'architecte ajoute, après une allusion au goût discutable de certains édifices même somptueux : "Ici, plus de tons criards, outranciers, plus d'or qui tire l'oeil, plus de fausse note,

mais une teinte gris-brun douce, atténuée, moyenne; un éclairage bien entendu et non pas abondant."

La lumière entre discrètement, au Gesù, et le demi-jour favorise le recueillement. C'est surtout aux heures matinales, lorsque plusieurs messes illuminent les autels, ou quand le soleil glisse ses premiers rayons à travers les vitraux qu'on peut le mieux admirer les fresques, dues au pinceau de M. Muller, qui décorent toute la voûte et les murs.

Il y a plusieurs statues d'anges; et des statues de saints en si grand nombre, qu'à les invoquer tous, on réciterait des litanies rien qu'en faisant le tour de l'église. Et cependant cette profusion n'a pas l'air d'une surcharge. La statue du Sacré-Coeur, placée dans la niche supérieure du maître-autel monumental, vient de Munich. En outre de cet autel du sanctuaire, il y en a quatorze autres, en comptant ceux des bas-côtés de l'église.

Dès que sainte Thérèse de Lisieux eut le droit de monter sur un autel, elle s'arrêta à l'entrée du Gesù, et l'Enfant-Jésus de Prague donna aussitôt sa place à la "petite Thérèse". Saint François-Xavier céda la sienne aux SS. Martyrs du Canada pour qu'ils puissent entrer tous ensemble au Gesù après leur canonisation. Les PP. de Brébeuf, Jogues et Lalemant occupent

les niches de son ancien autel, de beaux médaillons en relief ont fait surgir de chaque côté les figures de leurs compagnons de gloire, et S. François-Xavier reste près d'eux, appuyé sur une colonne!

Le petit autel dédié à Sainte Philomène fut le don de la chorale du Gesù, au temps où M. Adélard Boucher était maître-de-chapelle. (1)

Le profit de deux concerts fut consacré à l'achat de l'autel et des statues de sainte Philomène (patronne de madame A.-J. Boucher) et de sainte Cécile, invoquée par les musiciens. On voit aussi le curé d'Ars à côté de la sainte martyre de qui il obtenait tant de miracles; puis une statue de Notre-Dame de Lourdes y fut ajoutée, sans doute en reconnaissance de la guérison miraculeuse de l'une des demoiselles Boucher. Jusqu'au cinquantenaire de l'érection de ce petit autel, une fête spéciale était organisée chaque année pour le 11 août, fête de sainte Philomène. Ce sont des dévotions particulières qui ont fait placer ainsi presque toutes ces belles statues que l'on voit au Gesù.

Il n'y a que quatre grands tableaux à l'huile.

(1) Monsieur Boucher fut maître-de-chapelle au Gesù durant vingt ans. Voir la très intéressante brochure publiée dans la troisième série des Mémoires de la Société Royale du Canada, en 1938: *Adélard Boucher (1835-1912)* par Mgr Olivier Maurault.

Ils sont l'oeuvre des frères Gagliardi, de Rome, et ont été magnifiquement encadrés à Montréal. Ils ont conservé toute la fraîcheur de leur coloris et ce sont des peintures remarquables.

Je ne donne qu'une idée incomplète de ce qu'est le Gesù. Plus je le vois, plus j'y découvre de l'inaperçu, tant il y a de détails à regarder de près dans cet "ensemble vaste et harmonieux". C'est une église intéressante à visiter, à condition de ne pas y jeter un coup d'oeil trop rapide, entre deux génuflexions.

L'acoustique du Gesù prête une résonnance merveilleuse à la musique. Les sons de l'orgue peuvent se répandre librement. Leur vibration est amplifiée par l'écho; et l'on dirait, par moments, qu'un torrent d'ondes sonores se déchaîne, lorsque l'organiste (1) prolonge un brillant morceau de sortie et que le vide se fait, peu à peu, dans l'église après la messe dominicale. Alors se révèle, dans sa plénitude, la puissance du magistral instrument.

A l'époque où les frères Casavant commençaient la fabrication de nouvelles orgues, perfectionnées d'après les découvertes modernes et les inventions de leur propre génie, l'église du Gesù, grâce à une souscription, fut l'une des

(1) M. Hervé Cloutier, un ancien élève de l'Institut Nazareth de Montréal.

premières à faire l'acquisition d'un de leurs instruments. Il y avait là, un orgue de Mitchell, facteur canadien de mérite, qui n'avait d'anglais que le nom, mais qui importait d'Angleterre des jeux qui ne pouvaient être fabriqués au pays. J'ai entendu dire qu'il y avait de ces jeux qu'on ne retrouverait plus, aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, l'orgue résonnait fort bien sous les doigts des Ducharme et des Letondal, mais il était tellement dur à jouer que l'organiste mettait sa force à l'épreuve lorsqu'il accouplait les claviers. On désirait un instrument plus complet, sans songer qu'en assouplissant le mécanisme de l'ancien, on aurait pu conserver un orgue qui n'était pas à dédaigner. Lorsque le nouveau fut installé et mis au point, l'un des frères Casavant descendit dans la nef pour juger de son effet. Tout surpris, il dit à quelqu'un qui se trouvait là : "Mais je ne vois pas de différence avec l'ancien !" L'acoustique donnait cette illusion ; mais il savait, mieux que tout autre, la supériorité du nouvel instrument.

On a cependant conservé, au Gesù, un petit orgue qui a une lointaine parenté avec les grands orgues d'autrefois et auquel l'écho ne fait pas tort non plus. L'organiste de la basilique de Québec, Henri Gagnon, m'a appris que l'ancien orgue détruit par l'incendie de 1922, possédait primitivement deux buffets : l'un, au fond de la tribune, et l'autre, plus petit, placé en

avant. Ce dernier, qui contenait les jeux du “positif”, fut supprimé afin de créer plus d’espace dans le jubé. Mitchell, le célèbre facteur montréalais, chargé (en 1866) de la réfection de l’orgue, fit entrer dans le grand buffet un troisième sommier pour le clavier du “positif” et se porta acquéreur du buffet de façade, qu’il utilisa au Gesù de Montréal lorsqu’il construisit le petit orgue d’accompagnement que l’on voit encore dans le transept. Le buffet, en bois d’acajou avec tuyaux bronzés, est une miniature de celui qui se trouvait dans la grande tribune de la basilique avant 1922; c’est la même ordonnance, avec de semblables motifs de décoration. Il renferme quelques jeux de l’ancien “positif” de la basilique-cathédrale de Québec, et fut augmenté de deux jeux et d’un bourdon de seize pieds au pédalier, lequel, ainsi que la console, d’un clavier, sont de Mitchell. On l’appelle le petit orgue des élèves, parce qu’il est dans le transept où se trouve l’autel de Notre-Dame de Liesse; ils y ont des offices particuliers et s’y réunissent tous les samedis pour chanter les Litanies de la Très Sainte Vierge.

Dans un article délicieux de l’“Album Sainte-Marie”, signé du nom connu et très estimé d’Arthur Letondal et intitulé: *Harmonies d’Antan*, l’ex-organiste du Gesù rapporte ce que lui disait un ancien élève des jésuites:

“Vous ne pouvez vous faire une idée de l’émotion profonde laissée en nous par la musique que nous avons faite ou que nous avons entendue pendant nos années de collège : il y a là tout un monde confus et mystérieux, prêt à surgir en nos âmes au moindre rappel de ces chants ou de ces harmonies. Ces séances de classe, où chacun y va de son petit talent musical, ces chœurs, — comme ceux d’*“Athalie”*, de Mendelssohn, que nous avons chantés avec une si belle et si confiante témérité, — nos offices du Gesù, nos messes en musique, et nos cantiques donc ! Cela nous poursuit toute la vie.”

Et, plus loin, il parle de ses propres souvenirs.

La musique fut toujours en honneur au collège Sainte-Marie, et l’église du Gesù voyait ses cérémonies rehaussées d’une musique brillante, que nous trouverions, aujourd’hui, peut-être un peu théâtrale, mais qui convenait admirablement au goût de l’époque. Moins austère que celle d’aujourd’hui, elle alimentait à sa manière la piété des fidèles... Le talent des maîtres-de-chapelle, de l’organiste et des exécutants ne faisait pas défaut : l’enthousiasme et la conviction artistique étaient là, joints à une grande pureté d’intention.

Il faisait allusion au temps où son prédécesseur, Dominique Ducharme, était organiste, et le Père Louis Garceau, maître-de-chapelle. Ducharme était un musicien véritable et un accompagnateur exquis. Le Père Garceau n’avait pas une culture technique bien profonde, mais il possédait une intuition musicale extraordinaire et un don, pour diriger et entraîner un chœur et un orchestre, que n’ont pas tous à un degré aussi intense les artistes professionnels. Aujourd’hui, le répertoire n’est plus le même, et les chanteurs sont dispersés, car les paroisses

sont plus nombreuses. Je me souviens du temps où il n'y avait pas d'église paroissiale à Outremont. J'allais quelquefois y passer le dimanche chez des amis qui m'amenaient à la basse messe à l'église du Mile End ou à la grand'messe au Gesù.

Durant les vacances, le collège Sainte-Marie est désert; mais il est un jour où il reprend sa vie. Tous les ans, selon une coutume traditionnelle, la fête de l'Assomption voit arriver au Gesù ceux de ses élèves, — anciens et actuels, — qui peuvent venir y entendre la messe et recevoir la sainte communion. Les fidèles sont édifiés de leur piété. On les entend chanter leurs vieux cantiques d'autrefois et ce refrain des congréganistes :

Tous heureux, dans ton sanctuaire
Nous revenons célébrer tes bienfaits.
Crois en nos cœurs, auguste et tendre Mère,
Nous ne t'oublierons jamais!

On les voit ensuite défiler, nombreux, jusqu'au corridor du collège. Ils s'en vont déjeuner au réfectoire. Le Père Préfet préside leurs agapes. Le R. P. Recteur vient les saluer; les professeurs d'hier, et les nouveaux depuis la Saint-Ignace, viennent à leur tour rencontrer la grande famille collégiale. Les "anciens" redevennent jeunes à la table de l'*Alma Mater*. Pour

les écoliers, c'est une joie que d'être à la fois au collège et . . . en vacances; ils vont jouer dans les cours, sans crainte d'être interrompus par la cloche impitoyable!

Jusqu'à la fondation, assez récente, des "amicales" de couvents, avons-nous longtemps envié, — nous surtout, les "anciennes" d'un monastère cloîtré, ces hommes et ces jeunes gens qui ont leurs entrées libres à leur *Alma Mater*! La première fois que les Ursulines purent recevoir leurs "anciennes" pour toute une journée, la maison fut envahie par quinze cents élèves représentant trois générations. Depuis, il en revient quelques centaines chaque année; et l'on s'attend à une réunion plus nombreuse en 1939, pour célébrer le troisième centenaire de l'arrivée de Marie de l'Incarnation et des premières Ursulines au Canada. L'été dernier, je rencontrais une dame qui, pour la première fois depuis cinquante ans, avait franchi le seuil de la porte conventuelle, laquelle porte s'ouvrait jadis avec deux énormes clefs que l'on reverra, peut-être, au musée de la rue du Parloir.

Il fut difficile de retracer les "anciennes" lors de la première convocation. Les hommes, eux, gardent leurs noms, fussent-ils suivis plus tard de trois ou quatre lettres et d'autant de titres honorifiques; mais les jeunes filles deve-

nues des religieuses, on ne trouve pas leur adresse dans le calendrier des saints qui a servi pour les rebaptiser ! Et celles qui ont changé de nom en convolant même deux fois en justes noces ?

Maintenant, à l'instar des collèges, les couvents ont organisé un secrétariat spécial.

En faisant la visite du collège Sainte-Marie, j'ai pu voir, dans deux jolies salles, constamment à la disposition des "anciens", une série de fiches qui équivalent à la carte d'identité, mais ne servent pas, tout de même, aux élections qu'ils font annuellement à l'occasion de leur fête régulière de la fin de mai ! Leur "amicale" est l'une des plus anciennes, ayant été fondée en 1882 par le révérend Père Cazeau, jésuite canadien, qui était alors recteur du collège de la rue Bleury. (1) L'on voit, au Gesù, une tablette commémorative qui nous dit toute l'affection de ses "anciens". Elle est ainsi rédigée : "Hommage à la mémoire du R. P. François de Sales Cazeau, promoteur de la dévotion à Notre-Dame de Liesse, par les petits enfants de ses meilleurs amis."

Ce marbre est à côté des nombreux ex-votos qui entourent la statue miraculeuse de Notre-

(1) Le R. P. F. Cazeau était parent éloigné de Mgr Charles-Félix Cazeau, V. G., et oncle du docteur Stanislas Gaudreau et de feu Madame Dr Edmond Casgrain, de Québec.

Dame de Liesse, apportée de France par ce Père en 1877. Je résumerai, aux pages suivantes, cette histoire de Liesse, lue dans un opuscule du R. P. Edouard Lecompte, voulant la faire connaître par un sentiment de dévotion reconnaissante envers Notre-Dame.

II

Notre-Dame de Liesse, en France et au Canada.—

Le R. P. François de Sales Cazeau, S. J.

Au temps des Croisades, trois chevaliers français, prisonniers en Egypte, convertirent la fille du sultan, que celui-ci avait envoyée vers eux pour essayer de les gagner à la religion de Mahomet, après avoir tenté vainement, par les menaces et les mauvais traitements, de les faire apostasier. Ce fut en les entendant parler de Notre-Seigneur et surtout de sa sainte Mère que le coeur de la jeune fille se sentit touché, au point de leur promettre de se faire chrétienne s'ils voulaient lui donner une image de la sainte Vierge. Sur la demande de l'aîné des trois frères, elle apporta à la prison du bois et des outils ; mais aucun d'eux n'étant capable de sculpter la statue demandée, ils se mirent en oraison. Le lendemain matin, lorsqu'elle arriva, la princesse Ismérie entendit les harmonies et respira les parfums célestes qui remplissaient la chambre des prisonniers, où une petite statue ravissante de la Vierge avec son Enfant Jésus avait été apportée par des anges durant le sommeil qui avait surpris les trois captifs en prière. Le bois et les outils n'avaient pas été touchés.

La princesse leur demanda de lui donner la

céleste image et déclara vouloir être baptisée et servir à jamais Jésus et Marie. Les chevaliers reconnaissants donnèrent à cette Madone le beau nom de *Notre-Dame de Liesse*, c'est-à-dire : Notre-Dame de joie.

La nuit suivante, Ismérie vit en songe la Mère de Dieu qui lui dit : “Aie confiance”, . . . tu délivreras mes trois dévôts chevaliers, tu seras baptisée et honorée de mon nom. Par toi, la France sera enrichie d'un trésor inestimable. . . Par toi, mon nom sera célébré par toute la terre ; et enfin je t'admettrai près de moi, pour toujours, au paradis.”

Les miracles de délivrance se succèdent : les portes de la prison s'ouvrent et, peu après, celles de la ville. La princesse Ismérie, portant la statue et précédant les chevaliers, les amène jusqu'aux bords du Nil. Une barque se détache de la rive opposée, un mystérieux jeune homme vient les traverser et disparaît. Après une longue marche, ils tombent dans un sommeil dont ils se réveillent sur la terre de France, conduits par la toute-puissance du Très Haut dans le pays originaire des trois chevaliers, au diocèse de Laon, proche du château de Marchais où demeurait leur mère. Les anges les avaient transportés dans leur patrie, comme ils devaient, au siècle suivant, transporter miraculeusement la *santa casa* de Lorette.

En traversant un jardin pour se rendre au château, la statue devint si pesante qu'Ismérie dut la déposer par terre. On comprit que la sainte Vierge avait choisi cet endroit pour y être honorée, car, après qu'ils eurent promis d'y faire bâtir une chapelle, la statue redevint légère. La mère des chevaliers recueillit Ismérie, qui fut baptisée par l'évêque de Laon sous le nom de Marie; elle mourut peu de temps après et fut inhumée dans l'église élevée sous le vocable de Notre-Dame de Liesse, autour de laquelle se forma bientôt un bourg nommé Liesse, qui devint la ville où les foules accoururent pour honorer la sainte Vierge, et où se multiplièrent les miracles. Le pèlerinage de Liesse fut célèbre. Charles VII s'y rendit, accompagné par Jeanne d'Arc, après avoir été sacré à Reims. On y vit plusieurs fois des rois de France et la reine Anne d'Autriche. L'église fut toujours fréquentée par nombre de pèlerins, excepté durant le temps où la persécution des révolutionnaires la ferma au culte.

J'abrège ici l'histoire des trois statues de Notre-Dame de Liesse. La première fut celle apportée du ciel par les anges et transportée miraculeusement en France. Jetée dans un brasier, à l'époque de la Révolution, et en partie calcinée, elle fut sauvée des flammes par des personnes pieuses de Liesse. Quand l'église fut rou-

verte, un prêtre en refit une seconde qui rappelait l'ancienne aux yeux des fidèles et y introduisit les débris de la première. C'était en 1802. En 1857, la sainte Vierge ayant multiplié les prodiges, Pie IX accorda à l'évêque de Laon la permission de couronner Notre-Dame de Liesse sous le titre de *Mère de Grâce*. Mais, lorsqu'on examina la statue, on eut la surprise de voir que, sous son revêtement, elle avait été fabriquée trop grossièrement et que c'étaient les cendres de l'ancienne qui en faisaient le prix en lui communiquant sa vertu miraculeuse. On inséra donc une partie des cendres et des charbons dans une statue nouvelle, et cette troisième fut donnée aux jésuites qui venaient de fonder une maison dans le but d'offrir des secours spirituels aux pèlerins qui affluaient encore à Liesse.

Or, la deuxième statue fut transférée de Liesse à Saint-Vincent de Laon, où la Compagnie de Jésus avait une de ses maisons de probation religieuse. C'est là que nous allons retrouver le Père François de Sales Cazeau; car les jésuites canadiens faisaient autrefois leur "troisième an", — noviciat renouvelé après la prêtrise, — dans une maison française. Le gouvernement ayant réclamé la cession de celle de Laon, pour la défense nécessaire de la ville, le "troisième an" fut transféré à Paray-le-Monial. Comme il y avait là de fréquents pèlerinages au Sacré-Coeur et que Liesse avait sa statue nouvelle, on

décida que celle qui avait d'abord remplacé la statue primitive, serait donnée à l'une des missions lointaines de la Compagnie de Jésus.

Le Père Cazeau se rendit à Liesse pour faire ses adieux à la Madone chérie, priant pour qu'elle fût envoyée où ce serait la volonté de Dieu, avec un secret désir de l'avoir pour notre pays. Après la messe, dite à l'autel de Notre-Dame de Liesse, le Père Dorr, qui était le Père instructeur du "troisième an", et que l'on regardait comme un saint, appela le Père Cazeau et lui dit : "La statue de Notre-Dame de Liesse, Mère de Grâce, ira au Canada; vous l'emporterez."

Le Père Cazeau et un autre Père canadien emportèrent donc ce trésor à Montréal. Dans les premiers jours de septembre, elle fut placée sur un piédestal et l'on raconta en chaire cette merveilleuse histoire de Notre-Dame de Liesse. Mais l'on avait hésité entre le Gesù et le noviciat du Sault-au-Récollet, et la sainte Vierge manifesta elle-même sa préférence pour le Gesù en accordant des grâces et des miracles : on le voit par les nombreux ex-votos qui entourent le bel autel qu'on lui donna dans cette chapelle qu'un "ancien", au cours d'un article signé du pseudonyme *Filius*, appelle "la petite église dans la grande, la chapelle privée, l'oratoire intime où la prière est plus facile et plus douce."

L'inauguration de la statue eut lieu le 6 janvier 1878. "Monseigneur Conroy, délégué apostolique, avait réuni à Montréal tout l'épiscopat de la Province, — écrit le R. P. Lecompte, — pour l'ouverture des différentes facultés de l'université Laval à Montréal. (1) Après la réception officielle et le dîner, le Père Recteur du collège Sainte-Marie (c'était justement le Père Cazeau, nommé le mois précédent) leur raconta l'histoire de la statue et sa récente et providentielle arrivée parmi nous. Les prélats prirent grand intérêt à ce récit et tout de suite se rendirent pieusement aux pieds de la Madone, qu'ils vénérèrent avec le clergé présent et la communauté du collège."

Au mois de mai suivant, Mgr Fabre voulut introniser plus solennellement la statue. Selon la coutume de ce temps-là, il avait ouvert le Mois de Marie à la petite église de Notre-Dame de Bon Secours; il se rendit au Gesù pour la clôture, le 31 mai. Il y eut sermon et procession; la statue fut portée triomphalement; on lut un acte de consécration à Notre-Dame avant la Bénédiction du Très-Saint-Sacrement.

Des pèlerinages de scolastiques jésuites, quelques autres de la ville eurent lieu pendant un

(1) Pendant un certain nombre d'années l'Université de Montréal fut une filiale de celle de Québec. Elle en devint indépendante en 1924.

certain temps; puis ce furent uniquement des pèlerinages privés, mais incessants, aux pieds de Notre-Dame de Liesse. On y voit toujours quelqu'un, et bien souvent la prière se continue par la flamme du lampion que l'on allume en son honneur. On a fêté, en 1927, le cinquantenaire de son arrivée au Canada; et, en 1934, le huitième centenaire de la venue du ciel, dans la prison des chevaliers, de cette première statue dont elle renferme les cendres. Tous les ans l'on célèbre un triduum en son honneur. Le deuxième samedi de chaque mois, l'on donne maintenant la sainte communion à toutes les messes qui sont dites à son autel; et le deuxième dimanche, il y a des chants et des prières en son honneur, le soir, avant la Bénédiction du T.-S.-Sacrement. Sa fête est célébrée le 1er juin.

Avant l'arrivée de la statue au collège, le nom de Notre-Dame de Liesse n'était pas tout à fait ignoré au Canada. Dès les premiers temps de la colonie, le Père Ragueneau écrivait, dans la *Relation des jésuites* de 1650: "Ce pays n'a pu subsister que par miracle. Les habitants attribuent leur conservation au recours extraordinaire qu'ils ont eu à la sainte Vierge, dont il y avait un oratoire dans chaque maison. L'un était dédié à Notre-Dame de Lorette, l'autre à Notre-Dame de Liesse", etc.

L'honorable Thomas Chapais, dans son discours au congrès marial de Sainte-Anne de la Pocatière, rappelait qu'“en 1671, l'intendant Talon se rendait en pèlerinage à Notre-Dame de Liesse avant de revenir mettre la dernière main à son oeuvre si féconde pour l'avenir de la Nouvelle-France.” En 1765, la première chapelle érigée à la Rivière-Ouelle, sur la rive sud du Saint-Laurent, fut placée sous le vocable de Notre-Dame de Liesse, en souvenir du pèlerinage si populaire en France.

Et ce lieu de pèlerinage, en France, a toujours été fréquenté. Au siècle dernier, le vicomte Armand de Melun écrivait à madame Swetchine que sa mère était allée à Liesse pour accomplir une promesse après la guérison d'un de ses fils. Durant la grande guerre, la protection de Notre-Dame de Liesse s'affirma d'une manière toute spéciale.

Aujourd'hui, le 9 juillet 1938, l'on joue un drame nouveau d'Henri Ghéon: *Les Grandes Heures de Reims*, sur le parvis de la cathédrale qui vient d'être splendidement restaurée. Beaucoup des nôtres vont en Europe, et plusieurs iront voir Reims. Or, Reims est à peu de distance de Liesse. Ils pourraient faire une visite au sanctuaire rempli des précieux souvenirs de la piété reconnaissante des pèlerins; ils veraient, aux alentours, des endroits intéres-

sants, et ce château de Marchais, jadis habité par les trois chevaliers de Marie, et reconstruit avec une grande magnificence par le cardinal de Lorraine, — héritier de ce vieux manoir, — pour recevoir les personnages royaux qui allaient en pèlerinage à Liesse. Au retour, les canadiens retrouveraient Notre-Dame de Liesse au Gesù de Montréal, et prieraient aux pieds de cette autre statue renfermant, elle aussi, la “poussière miraculeuse” de la statue venue du ciel.

Montréal, le 9 juillet 1938.

III

**Inauguration de la salle académique du collège Sainte-Marie.
—Trois jours de fêtes littéraires.—Extrait d'un discours
de l'honorable P.-J.-O. Chauveau.— Départ du
premier contingent des zouaves canadiens.**

La salle académique du collège Sainte-Marie, que l'on appelle aussi bien la salle de Gesù, parce qu'elle se trouve dans le soubassement de l'église de la rue Bleury, fut inaugurée en juillet 1865, quelques années après la fondation de l'Union Catholique, qui tint ses réunions dans le même local et qui disparut après bien des années fructueuses et brillantes, laissant aux Pères jésuites un bibliothèque publique, réorganisée en ces dernières années.

Il n'y avait pas, autrefois, un grand nombre d'associations et de cercles qui séparaient, comme aujourd'hui, les jeunes de leurs aînés; et l'on voyait des pères amener leurs fils aux assemblées de l'Union Catholique, où ils avaient l'avantage de passer d'une façon intéressante et agréable leur après-midi du dimanche. Un octogénaire me disait, dans les dernières années de sa vie, qu'il attribuait en partie sa formation et la protection de sa jeunesse à ses relations avec les jeunes gens distingués et les hommes instruits rencontrés à l'Union Catholique où l'a-

menait son professeur, M. Paul Letondal, musicien français venu au pays sur la demande des Pères jésuites, l'un des membres les plus assidus de leur association.

La salle académique du Gesù a toujours attiré un public nombreux. Ses plus beaux jours ont été racontés dans le superbe *Album-Souvenir* qui parut pendant douze ans, et qui est presque une histoire illustrée du collège Sainte-Marie.

* * *

Le 25 septembre 1865, quelques semaines après l'inauguration de la salle, le R. P. Vignon, S. J., revenait, après trois ans d'absence, reprendre le poste de recteur qu'il avait déjà occupé pendant six ans; et, à l'occasion d'un banquet de famille organisé en son honneur par les "anciens" de la maison, M. Charles de Lorimier lui présentait une brochure intitulée: *Trois jours de fêtes littéraires. Thèses oratoires développées par les élèves du collège Sainte-Marie à l'inauguration de leur nouvelle salle académique.*

Ce même soir, il y eut une séance littéraire et musicale. La lecture inscrite au programme: "Essai sur l'autorité, sous le rapport religieux, social et moral", fut donnée par Honoré Mercier, avocat de Saint-Hyacinthe, ancien élève du collège, (celui qui devint, plus tard, le pre-

mier ministre de la Province et fut l'ami de toujours des RR. PP. jésuites).

Cette ancienne brochure, devenue rare, m'est tombée sous la main il y a plusieurs années; c'est ainsi que j'appris certains détails qui sont intéressants au point de vue de la petite histoire. Autrement, je ne pourrais en parler comme j'ai parlé de celle du Loyola de Québec, d'après mes souvenirs: celle-ci avait, au mois d'octobre 1938, trente-trois ans d'existence, et celle du collège Sainte-Marie arrive à ses trois quarts de siècle. Elle fut quelque peu transformée par des améliorations successives depuis une quinzaine d'années; mais, dans l'ensemble, elle n'a pas tellement perdu son aspect d'autrefois que ceux qui la fréquentaient, il y a vingt ou trente ans, n'y puissent retrouver leurs souvenirs, enveloppés de toute la poésie qui les idéalise. L'avenir donnera-t-il aux choses d'à présent ce même charme lointain? . . .

Les "exercices littéraires" offerts au public, lors de l'inauguration de la salle académique du collège, donnèrent aux rhétoriciens de Sainte-Marie l'occasion de se distinguer. La première séance avait été sous le patronage de la Société Saint-Jean-Baptiste, dont l'honorable P.-J.-O. Chauveau, "surintendant de l'éducation"

(on dirait, aujourd'hui, de l'Instruction Publique) était, cette année-là, le Président.

Le sujet de la première joute littéraire était en harmonie avec les aspirations de la Société: "Le Patriotisme aux divers âges de la vie". Un jeune élève ouvrit le débat par l'exposé de la question; ensuite vinrent les discours de trois rhétoriciens sur le patriotisme de l'enfant, le patriotisme du jeune homme et le patriotisme du vieillard; puis le discours d'un autre jeune orateur du collège: "Conclusion et jugement". La "palme du patriotisme" fut donnée à la Société Saint-Jean-Baptiste, composée en majeure partie de pères de famille dans la force de l'âge".

L'honorable M. Chauveau, le plus éloquent des orateurs laïques de son temps, répondit par un discours qui comporte les plus nobles leçons. J'en citerai un extrait, car il reprend son actualité au lendemain du deuxième congrès de la langue française au Canada.

... "Qu'est-ce que le patriotisme? Le patriotisme, ce n'est pas ce fleuve, ces montagnes, ces forêts, cette verdure. Une patrie, c'est une nationalité, une religion, une langue, une histoire et la conservation de toutes ces choses. Comment serons-nous patriotes? C'est en défendant tout cela; non pas toujours sur le champ de bataille, ni dans les grandes circonstances; mais l'édifice se fait pierre par pierre et la mer se gonfle goutte par goutte. Ainsi, il ne faut pas qu'il y ait une seule petite chose dans l'exécution de laquelle on ne soit pas patriote. Ils ne sont pas Canadiens ces hommes qui, ayant

appris dans leur enfance à parler notre langue, préférèrent néanmoins se servir de l'idiome étranger. Ils ne sont pas patriotes les hommes qui, à leur porte, affichent leur nom et leur éat dans une langue qui n'est pas la leur. Certes il est bon de se servir des autres langues; mais il faut porter la langue française comme un drapeau"....

Le deuxième jour, les élèves de l'“Académie anglaise” du collège jouèrent le drame du cardinal Wiseman: *The Hidden Gem*.

La distribution des prix avait lieu le troisième jour. Il y eut, cette fois, une discussion oratoire par les élèves de Philosophie, partant de cette question: “Lesquelles, de l'architecture, de la liturgie, de la musique ou de l'éloquence sacrée contribuent davantage au culte divin?” Les discours alternèrent en français et en anglais, et aucune conclusion ne fut prononcée en forme de jugement. On admira la manière dont chacun avait soutenu sa thèse et tous furent chaudement félicités.

* * *

La salle académique du collège Sainte-Marie fut le théâtre d'une démonstration qui entra dans les annales religieuses du pays. Le premier contingent de ceux que l'on a appelés “nos Croisés”, — les zouaves pontificaux du Canada, — arriva de toutes les parties du pays à Montréal, le 16 février 1868. Les Pères jésuites avaient bien voulu faire coïncider les exercices d'un tri-

duum avec la présence des zouaves dans la métropole. A la messe de clôture, tous, en costume, s'approchèrent de la sainte Table. Ce fut Mgr Bourget qui leur donna la communion. Ils déjeûnèrent au collège. On leur présenta des *adresses*; puis un élève de Philosophie offrit à l'archevêque de Montréal une première souscription prélevée par les élèves en faveur du comité de recrutement des zouaves.

Quelques grands élèves des collèges avaient voulu devenir, eux aussi, des soldats du Pape et faire partie du premier détachement des zouaves. Au collège Sainte-Marie, Edwin Hurtubise fit publiquement ses adieux à sa famille, à ses professeurs et à ses condisciples. Un élève de la division des Grands lut une poésie intitulée : "*Les zouaves canadiens*. Les plus jeunes voulaient aussi s'exprimer en vers, et un élève de "Versification" remit l'offrande de sa classe à Monseigneur l'archevêque, accompagnée de ce quatrain :

"Trop jeunes pour compter dans les rangs des zouaves,
Agréez, Monseigneur, qu'en faveur de ces braves,
Un léger sacrifice en nos menus plaisirs,
De votre noble cœur exauce les désirs."

Les zouaves se dispersèrent pour se retrouver, à l'heure indiquée, en divers endroits assignés pour des cérémonies qui furent des plus impressionnantes : à Notre-Dame tout particu-

lièrement, où les démonstrations soulevèrent un religieux enthousiasme.

La salle du Gesù fut le point de ralliement où les zouaves vinrent recevoir leurs dernières instructions, au matin du 19 février 1868, et d'où s'effectua leur émouvant départ dans l'après-midi de ce même jour.

IV

Deux représentations à la salle académique du collège Sainte-Marie: "Le Fils de Ganelon".—"Athalie".—Joseph-Edouard Badeaux (Joas).

Mes propres souvenirs qui se rattachent à la salle du Gesù ne sont ni très lointains dans le passé, ni très nombreux, car je venais rarement à Montréal durant la saison des conférences et des soirées dramatiques. Je recevais des invitations et de beaux programmes, puis . . . je lisais les comptes rendus des journaux au lendemain des représentations! Mais je puis rappeler, ici, deux des séances données à l'occasion de la fête traditionnelle du Recteur et des Anciens du collège Sainte-Marie, alors que le R. P. Joseph Paré était Préfet et régisseur du théâtre de la salle académique.

Vers la fin de mai 1922, il fit jouer le chef-d'oeuvre du vicomte Henri de Bornier: "La Fille de Roland", ayant pour titre, dans son adaptation au théâtre de collège: *Le Fils de Ganelon*.

Ce drame fut interprété avec une maîtrise qui révélait la formation remarquable des élèves de Sainte-Marie. Chose essentielle au succès d'une pièce, la distribution des rôles était très heureu-

se; tous les acteurs avaient une intelligente, — je dirais presque une sensible compréhension du drame qui faisait vivre sur la scène, comme dans une émouvante réalité, la légende historique qui nous transporte au siècle de Charlemagne.

La substitution du rôle féminin ne change qu'un aspect de la trame originale de l'oeuvre, sans lui enlever son caractère de grandeur morale et sa puissante beauté littéraire. Si difficile d'interprétation que soit cette pièce, elle fut jouée, ce soir-là, avec un extraordinaire succès. Le souci des moindres détails concourait à la perfection de l'ensemble; les décors étaient aussi rapprochés de la vraisemblance qu'ils pouvaient l'être dans le cadre factice et conventionnel d'un théâtre. Les chevaliers et les pages de la cour impériale, entourant les personnages de premier plan, et la troupe des esclaves et des prisonniers saxons composaient, par la variété des costumes et des attitudes, une "figuration" exceptionnellement brillante. Et quel charme que d'entendre des vers admirables déclamés sans emphase, avec une diction presque irréprochable et des gestes sans affectation.

Selon la coutume, les jeunes acteurs étaient secondés par des "anciens" du collège. M. Fernand Dufresne, (qui est aujourd'hui le chef de la sûreté municipale) personnifiait, avec une dignité soutenue dans les paroles et la démarche,

l'empereur Charlemagne. M. Hector Charland, greffier de la Cour de justice, dont l'on a fêté, dernièrement, les vingt-cinq ans de participation aux séances dramatiques du Gesù, figurait le comte Amaury (Ganelon); M. Henri Fortier, ingénieur civil, représentait le vieux duc Nayme et jouait son rôle d'une manière parfaite. D'ailleurs, tous les acteurs, sans exception, étaient si bien entraînés que tous contribuèrent au succès complet de la pièce.

Celui à qui était confié le rôle de Gérard, qu'il interprétait avec une sincérité frémissante, était un jeune élève : Jean Laramée. Lorsque le comte Amaury lui révèle son vrai nom et la trahison de son passé, et que ce père repentant s'humilie jusqu'à se résigner au mépris de son fils, Gérard lui répond :

Vous mépriser... jamais! je ne veux rien savoir,
Sinon qu'enfant, par vous j'ai compris le devoir,
L'honneur, le dévouement, la fierté, le courage.
Quel que soit le démon qui vous pût égarer,
Je reste votre fils... Mais laissez-moi pleurer!

Ces mots, Gérard les pleurait, la tête inclinée, la main sur les yeux, et d'une voix si douloureusement brisée, qu'on n'entend pas d'accents plus vrais ni plus pénétrants.

Jean Laramée était, cette année-là, (1922) élève en Belles-Lettres. L'année suivante, après

la Rhétorique, il allait rejoindre au noviciat des jésuites son frère aîné, Guy, qui avait figuré, lui aussi, dans la pièce. Tous deux sont prêtres, aujourd'hui. Le Père Guy Laramée revient d'un séjour en France et en Belgique, où il s'est initié aux oeuvres de jeunesse; et il se retrouve avec son ancien Préfet, le Père Joseph Paré, aumônier général de l'A. C. J. C. Georges Mercure, qui restait dans l'ombre de la coulisse et jouait, sur son violon, le thème d'un cantique de pardon, alors que le comte Amaury exhalait les plaintes de sa douleur et de son repentir, est devenu Dom Mercure, à l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac. Il fut le premier novice canadien de l'ordre des Bénédictins.

En revoyant une collection de programmes anciens, j'ai rafraîchi mes souvenirs et appris, en même temps, des choses fort intéressantes.

“Le Fils de Ganelon” avait été joué, en 1898, par un groupe d'anciens élèves de Sainte-Marie, à l'occasion des fêtes du cinquantenaire de leur collège; mais, cette fois, au *Queen's Hall*. Cette dernière salle, où l'on entendait aussi des concerts magnifiques, se trouvait rue Ste-Catherine, à l'endroit où est maintenant l'immeuble Eaton.

* * *

Du 27 mai au 19 juin 1925, *Athalie* fut jouée

trois fois en matinée et trois fois en soirée dans la salle du Gesù. J'arrivai à temps pour la sixième et dernière représentation.

Le R. P. Louis Lalande, recteur du collège, avait prié S. E. Mgr Deschamps, évêque auxiliaire de Montréal, ancien élève de Sainte-Marie, de vouloir bien présider la première séance. La seconde le fut par un évêque français, Mgr Ginisty, — lui aussi un "ancien" des jésuites, — qui était de passage à Montréal et venait demander aux collégiens "une petite pierre" pour le monument de Verdun à la mémoire des héros de la grande guerre. Je ne saurais dire qui présidait la troisième séance du soir, à laquelle j'assistai. J'étais loin de la première rangée; puis mon attention était retenue par deux personnages que je voyais en avant de moi et qui s'étaient placés au milieu de la foule pour jouir librement du spectacle: S. E. Mgr Georges Gauthier et le R. P. Louis Lalande.

Athalie avait déjà été jouée une fois au collège Sainte-Marie. On en parlait encore, surtout par ouï-dire, car cela remontait à près de quarante ans en arrière. Depuis la reprise, on ne parle que de la représentation de 1925. Un des élèves finissants écrivait au lendemain: "Cette *Athalie* restera comme un événement dans notre vie d'écoliers." Le public, insatiable, voulait

l'entendre encore ; mais la sortie des élèves était trop proche, on ne pouvait plus céder aux demandes réitérées.

Les décors de la scène avaient été faits par M. J.-A. Rho, artiste et fils d'artiste. Le parvis du temple de Jérusalem, avec sa riche colonnade, les gradins qui montaient jusqu'au rideau du vestibule sacré précédant la grande porte d'entrée, que l'on apercevait à la suite d'une autre enfilade de colonnes : tout cela accusait un relief qui donnait à la scène une apparence grandiose.

Le jour suivant, j'eus la curiosité d'aller regarder de près les décors. Ce fut là que je compris ce qu'était la magie de la perspective. La porte au fond de la scène, qui paraissait immense et si lointaine, c'était tout simplement un dessin qui n'avait que l'étroite dimension d'une porte de tabernacle.

Les quelque cent-cinquante figurants, dans leurs costumes variés : personnages de la tragédie, prêtres, lévites, soldats et choristes, composaient un spectacle magnifique. On les revit tous, après l'acte final, groupés dans un tableau vivant d'une splendeur inoubliable.

Par une innovation des plus heureuses, que Racine lui-même n'aurait pas désavouée, les

choristes, revêtus de tuniques aux couleurs orientales et couronnés de roses, prenaient part à l'action générale, et rendaient plus animées les scènes qui se déroulent sans entr'actes jusqu'à la fin de la tragédie. Je les revois encore avec les personnages du temple.

Les uns ont des palmes à la main. Les autres, genou en terre, lèvent les bras vers le ciel en geste d'imploration. Tous harmonisent leurs attitudes avec les paroles des cantiques sacrés.

Des jeux de lumière accentuent l'interprétation scénique par des rayons d'un effet saisissant, alors que les chants ont cessé et que Joad vient d'apparaître.

Cieux, écoutez ma voix ! Terre, prête l'oreille ! . . .

Le prophète regarde l'avenir . . . Et des reflets changeants éclairent sa vision.

.....

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Une lueur assombrie accompagne sa plainte. Tous courbent la tête, anéantis sous le poids des malheurs d'Israël.

Lorsque Joad a pressenti la clémence divine et s'écrie, dans un transport d'allégresse :

Jérusalem renaît, plus brillante et plus belle,

son espoir est illuminé par un resplendissement d'aurore.

.....
*Cieux, répandez votre rosée
Et que la terre enfante son Sauveur!*

C'est dans le rayonnement d'une clarté éblouissante que s'achèvent les derniers mots inspirés du prophète, annonçant le jour du Messie rédempteur.

* * *

Dans les acteurs principaux de la tragédie, l'on retrouvait ceux du drame d'Henri de Bornier. "Charlemagne" était, cette fois, le grand-prêtre Joad. Il y avait, en plus, M. Arthur Laramée, le père des jeunes jésuites dont j'ai parlé, qui personnifiait Joram l'usurpateur; et M. Jean Melançon, le professeur de diction bien connu à Montréal, qui jouait le rôle de Mathan. Les élèves en grand nombre figuraient dans la pièce et parmi les choristes.

Et le petit Joas! On lui aurait donné huit ans, dix ans peut-être, et il en avait quinze! C'est dire qu'il avait l'intelligence de son rôle et des accents de fermeté dans ses répliques, quoiqu'il eût encore la voix d'un enfant et cet air de candeur qui lui donnait tant de charme. Dans ses riches vêtements blancs, la couronne royale sur ses cheveux bouclés, le sceptre dans sa petite main, il était un Joas idéal sur qui s'attachaient tous les regards.

Les acteurs de la tragédie avaient tous été photographiés. On lisait, au bas du portrait de chacun, l'un des textes du rôle qu'il avait interprété. Sur une de ces photographies, Joas était représenté au pied du trône royal, dans la pose qu'il avait lorsqu'en parlant du Dieu d'Israël, il disait avec tout l'élan de son âme :

Je suis prêt s'il le veut, à lui donner ma vie.

On sut, plus tard, que cet enfant avait promis de se faire prêtre et jésuite. Pouvait-il présumer qu'un sacrifice plus entier de sa vie lui serait bientôt demandé? . . .

Moins d'un an après ce soir-là, le petit Joas était mourant. Il endurait héroïquement ses souffrances et murmurait, avant d'expirer : "Je monte, je monte! . . . au ciel avec les Bienheureux Martyrs". C'était l'année de la béatification des martyrs jésuites du Canada. Comme sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, dont il avait étudié la vie, il aimait les missionnaires. La "petite voie" d'amour et de simplicité de la sainte de Lisieux l'avait séduit.

Le Père Paul Desjardins, jésuite, écrivit une ravissante biographie de son ancien élève et l'intitula : *Quasi lilium*. Le sympathique petit acteur, de roi éphémère qu'il avait été sur un théâtre de collège, était devenu un type immortalisé d'écolier vertueux, proposé comme modè-

le à la jeunesse. Même, pour plusieurs de ceux qui l'avaient aimé, son souvenir fut plus encore qu'un exemple: il devint une protection.

Joseph-Edouard Badeaux (Joas), n'était pas retourné à Sainte-Marie après ses vacances. Son père, médecin à Chandler, était venu s'établir à Saint-Laurent, et l'enfant entra, en septembre, chez les Pères de Sainte-Croix.

Il n'y vécut que peu de temps; au mois de mars suivant, il mourait à l'hôpital des Soeurs de l'Espérance. On dut avoir de lui un souvenir ému lorsque, plus tard, *Athalie* fut jouée au collège de Saint-Laurent.

Le premier hôpital des Soeurs de l'Espérance a été remplacé par un nouveau, plus vaste et plus moderne, qui fut béni le 11 février 1938. Les religieuses gardent pour leur communauté la vieille maison où un enfant privilégié et un vieillard, — un humble frère convers qui avait attiré les foules à l'oratoire Saint-Joseph du Mont Royal, — ont sanctifié les derniers jours de leur vie et commencé leur ciel.

De tous les acteurs de la tragédie de Racine, Joas est le seul disparu. Le directeur de la chorale et de l'orchestre, le Père Maurice Lamarque, qui faisait alors sa régence au collège Sain-

te-Marie, est revenu depuis à la salle du Gesù pour y donner aux gens du monde des conférences apologétiques très appréciées. Le R. P. Joseph Paré a remplacé, en 1930, comme Aumônier général de l'A. C. J. C., le Père Edgar Colclough qui avait été à ce poste durant vingt-deux ans.

Je n'ai consigné dans ces pages que mes souvenirs et impressions. D'autres que moi ont écrit sur *Athalie* après les représentations de 1925. L'"*Album-Souvenir*" du collège, le "Petit Sainte-Marie", les grands journaux de la métropole, furent *pleins de sa magnificence*.

ENCORE DES SOUVENIRS

Pendant les entr'actes.—Les enfants.—Les mamans.—Un billet de concert et un valentin improvisé.—Le R. P. C.-H.

Lefebvre, S. J. — Chanson-Réclame.

Durant les pièces de théâtre, les changements de décors et de costumes rendent souvent les entr'actes un peu longs. Il se fait pourtant de la musique; mais vous savez comme moi que les conversations la dominent. Même dans les salons est-ce qu'on l'écoute? Dans une soirée où l'entrain languissait, une dame vint demander à l'une de mes amies si elle voudrait bien *jouer du piano pour faire parler le monde!*

Si l'on ne peut entendre la musique, il reste le plaisir de saisir les propos qui s'échangent autour de soi, et à voix si peu modérée que, sans être indiscret, on peut les recueillir. Non moins intéressante est l'observation de la foule au sortir de la salle: les impressions sont si variées, et parfois si amusantes! S'il y a des rencontres de goûts, les divergences sont plus communes; et la mode se glisse même en cela, pour mettre en vogue, un jour, ce qu'on aurait répudié la veille et ce qui ne sera plus "du genre" le lendemain. Pendant un récital de musique absolument incohérente, que le snobisme faisait applaudir, j'entendais un de mes amis dire à son

voisin: “Serais-tu capable, toi, de siffler cet air-là?”

“Des goûts et des couleurs, il ne faut pas discuter”. Il y en a qui disent: il ne faut pas “disputer”. Peut-être ce dernier mot serait-il le plus vrai: on se dispute si souvent à propos de musique! Si cela peut consoler les gens qui ne goûtent pas les oeuvres de Debussy, par exemple, je leur répéterai que feu Arthur Lavigne, très renseigné sur tout ce qui touchait aux artistes, me disait que Debussy lui-même avait déclaré à quelqu’un qu’il avait deux manières d’écrire: “une pour les artistes, et l’autre pour les badauds.”

Au lendemain d’une représentation ou d’un concert, les opinions courent les chemins . . . en sens inverse. La première personne que je rencontre, à une heure matinale, me ferait croire qu’elle a vu la foule en rêve, car elle me dit que la soirée a eu un succès tel, que *tout le monde* en parle. Un peu après, une autre m’affirme que la salle était à moitié vide, que les auditeurs ont tous été désappointés et regrettent leur dépense. Deux versions exagérées, qui se colportent d’une bouche à l’autre. Chaque personne généralise son opinion personnelle, ou celle de sa voisine qu’elle prend à son compte. Pour avoir une idée si l’impression réelle de l’auditoire ressemble à la mienne, — quand j’ai assis-

té moi-même à la soirée, — j'ouvre les journaux et j'y vois deux ou trois inexactitudes : car les comptes rendus sont écrits de . . . l'avant-veille. Je me hâte de dire que le service de la presse devient plus immédiat et que la rubrique des concerts est maintenant confiée à des critiques plus compétents. Voyez-vous, je parle, ici, de vieux souvenirs, qui sont peut-être du jour précédant l'avant-veille !

Je reviens à date pour dire combien il est intéressant d'être à côté d'un groupe d'enfants, dans une salle, quand ce ne sont pas des gamins mal élevés. Leurs impressions sont neuves, formulées dans un langage à eux, avec des mots qu'ils forgent au besoin, et qu'ils ne sauront plus quand ils auront appris les mots de tout le monde. On voit même se dessiner quelque trait du caractère d'un enfant par le sens de ses remarques.

J'étais allée, un soir, à une séance au collège Sainte-Marie, en compagnie d'une dame et de sa toute petite fille. On y jouait une comédie. Le personnage principal allait au-devant de la popularité en invitant tous ceux qui, à tour de rôle, figuraient dans la pièce, à venir, le soir même, dîner à sa table. Or, la petite, qui ne voyait dans le décor de la scène qu'une maisonnette avec une seule fenêtre à côté de la porte, était visiblement en peine à mesure que se mul-

tipliaient les invitations. A la fin, n'y tenant plus, elle dit à sa maman: "Mais, est-ce qu'il va y avoir de la place pour tout ce monde-là?"...

Les mamans aussi sont intéressantes.

Dans la cour du collège, — encore à Sainte-Marie, — j'avais assisté à une joute de crosse. C'était un jour d'automne, un peu froid. Je ne comprenais rien au jeu et trouvais le spectacle un peu long, lorsque ma voisine inconnue, qui avait son garçon parmi les joueurs, se mit à causer et à diriger sur lui mon attention. — "Si vous voulez le voir, c'est le troisième, au fond, près du mur. — Il change de place: le voyez-vous? — C'est lui qui joue, à droite. Regardez-le passer: c'est le petit qui est brun; il a un chandail bleu". Mais il y en avait tant d'autres qui passaient, qui étaient bruns, et qui avaient un chandail bleu! Si je le perdais de vue, elle s'empressait de me le faire retrouver. La séance se terminait par des évolutions et des prouesses de gymnastes. Elle avait beau me signaler son petit brun au chandail bleu, à chaque déplacement des groupes, je la laissais dire, mais, à travers tant d'autres, je ne le distinguais plus. Et ceci me rappelle ce que racontait l'original Père Lacasse, cet Oblat qui attirait tant de monde à ses conférences désopilantes. Dans sa jeunesse, il était venu à Montréal pour voir le prince de Galles (le futur Edouard VII) qui était,

à cette époque, un tout jeune homme et voyageait avec son précepteur. Il croyait qu'un prince ne pouvait ressembler au commun des mortels. Quand il l'aperçut, il le trouva tellement pareil aux autres que, disait-il, s'il avait été au milieu des élèves du collège de Montréal dans la cour de récréation, il n'y aurait eu que sa mère pour le reconnaître! . . .

Si chaque individu a son type particulier, il faut dire que, dans leur ensemble, tous les collégiens ont la même allure. C'est la jeunesse! Un vieillard qui restait depuis longtemps sur le chemin d'une école où les élèves se rendaient chaque jour en longeant ses fenêtres, disait: "Mais c'est curieux, voilà plus de vingt ans que je demeure ici, et ce sont toujours *les mêmes* que je vois passer! . . .

* * *

C'était le Père Lefebvre, S. J., qui m'invitait jadis aux séances du collège Sainte-Marie lorsque j'étais de passage à Montréal. Quand il arriva à Québec, — où il devait rester pendant quatorze ans, et retourner en 1937 après huit ans d'absence, — il ne connaissait à peu près personne. Ses premières visites furent pour la famille Ernest Gagnon dont il était l'ami depuis longtemps. Peu après, il était nommé supérieur de la résidence et il devenait le directeur de la bibliothèque du Loyola dont je m'occupais de-

puis sa fondation. Nous collaborions tous deux à une revue fondée par MM. Omer Létourneau et Hector Faber, et qui s'intitulait : *La Musique*. Le Père Lefebvre y écrivait, sous son nom, des articles sérieux, — j'allais dire sévères, — sur le chant sacré; et, sous divers pseudonymes, des chroniques très spirituelles et très amusantes. La revue cessa de paraître après deux ou trois ans. Le Père Lefebvre continua d'écrire dans un journal. Cela lui attirait quelquefois des billets complimentaires pour des concerts de choix.

Or, durant l'hiver de 1922, les journaux faisaient grande réclame à un jeune violoncelliste de quatorze ans qui allait venir jouer à Québec, accompagné par sa grande soeur. Le Père Lefebvre devait avoir le plaisir de les entendre: mais voilà qu'à la veille du concert il se fracture un pied et s'en va à l'hôpital, sans pouvoir profiter de l'envoi d'un billet rose qui lui promettait une belle place dans la rangée J, pour jouir de la musique de Marcel et d'Yvonne Hubert.

C'était le 14 février. Le Père Lefebvre eut l'aimable pensée de m'adresser, en guise de valentin gracieux, son billet de concert accompagné d'un autre billet tracé au crayon: une improvisation en vers de la plus charmante originalité.

14 février, fête de S. Valentin.

J'écris de ma meilleure mine
Et vous adresse sans surseoir
Le billet de musique fine
Qui vous devra servir ce soir.

J'aurais entendu ces merveilles,
Mais un *contretemps* a surgi !
Prêtez-moi vite vos oreilles,
Et veuillez vous asseoir sur J.

Voyez peu les faux cous d'albâtre,
Goûtez plutôt Bach et Chopin ;
Oubliez que je suis "en plâtre"
Et que je vais *clopant-clopin*.

Puis me direz, ma toute bonne,
En y mettant tout votre sel,
Lequel vous charma plus : d'Yvonne
Ou du prestigieux Marcel.

Je ne pouvais répondre en vers. Je le remerciai en prose, lui communiquant mes impressions et les appréciations du concert que j'avais pu entendre le soir même et le lendemain.

Le "prestigieux Marcel" avait-il plus que les quatorze ans que lui donnait le journal ? Il avait certainement l'air jeune ; et il portait des bas de garçonne qui n'allaient pas au-dessus du genou sur lequel s'appuyait son violoncelle. Le jeu de Marcel Hubert annonçait un talent qui de-

vait grandir avec lui. Il était un élève d'André Hekking, le frère du violoniste célèbre de ce nom que nous avons entendu autrefois à Québec. Marcel Hubert fait maintenant des tournées de concert aux Etats-Unis. J'eus l'agréable surprise de l'entendre dernièrement à la radio, comme artiste invité à un concert irradié par le poste de Radio-Canada, à Montréal.

Yvonne Hubert, trop effacée dans la réclame, avait brillé au concert : et, de fait, elle est une étoile de première grandeur. Elle accompagnait son frère avec cette maîtrise qui révèle une nature d'artiste et une formation supérieure. Premier prix de piano du conservatoire de Paris, élève d'Alfred Cortot, elle demeure maintenant à Montréal, où elle a ouvert un studio.

Je reviens au Père Lefebvre. Comme je connaissais son goût pour les bons mots, j'en avais un à lui servir en rapport avec sa déveine ; et j'achevai ma lettre par l'histoire suivante, trouvée dans un journal. Un individu, guéri des suites d'un accident, avait reçu la note de son médecin. Il alla le trouver et lui dit : "Docteur, vous avez si bien réduit la fracture, voulez-vous, maintenant, réduire la facture?"

Le Père Lefebvre, qui dirigeait la chorale de Notre-Dame-du-Chemin, put monter au jubé de

l'orgue dès le dimanche des Rameaux. Il quitta la résidence, l'été suivant, pour être vicaire à la paroisse qui appartenait encore aux jésuites. Lorsqu'arriva le terme d'office du R. P. Léonidas Hudon, je lui demandai s'il allait devenir curé. Il me répondit, en riant : "Vous savez bien que je suis *incurable*!"

Avant de clore mon chapitre, j'y inclus une petite pièce de vers, — celle-ci, composée par le R. P. Joseph Paré, lorsqu'il était Préfet au collège Sainte-Marie.

Il arrive, parfois, qu'en ne trouvant pas ce qu'on cherche, on trouve ce qu'on ne cherchait pas; c'est ainsi que, par une vraie chance, en feuilletant un cahier, j'ai mis la main sur une curiosité poétique dont les exemples ne sont pas communs : une de ces pièces où tous les vers roulent sur une seule rime, ordinairement masculine, à laquelle on donne le nom de *monorime*.

C'était l'annonce d'un concert de la chorale des Petits Chantres du collège. Vous pouvez croire si les élèves la chantèrent allègrement!

Pour imiter l'annonceur du poste CKAC, quand il dit : "En avant les rimes!" je dirai ici : "En avant les monorimes! Et voici la chanson".

CHOEUR-RECLAME
CONCERT RELIGIEUX DES PETITS CHANTRES

Nous demandons, un seul moment,
Votre attention poliment
Pour parler d'un événement,
Où vous aurez de l'agrément :
C'est un concert qui gentiment
Nous donnerons gratuitement !

C'est au Gesù, décidément,
Que nous chantons prochainement :
Ce sera beau, — apparemment, —
Le tout soit dit modestement !
Monté(1) tiendra le mouvement
Et Cloutier(2) l'accompagnement.

Tous les journaux obligeamment
Vous diront l'heure exactement.
Venez avec empressement
Donner votre encouragement ;
Et de nous tous sincèrement
Recevez le remerciement ! . . .

(1) Monsieur Zéphirin Monté, alors maître-de-chapelle
au Gesù.

(2) Monsieur Hervé Cloutier, organiste au Gesù.

DEUX REVUES COLLEGIALES

"L'Oiseau-Mouche."—L'Abbé V.-A. Huard.—"Le Petit Sainte-Marie."—Le R. P. Joseph Paré, S. J.

Les revues collégiales, — périodiques qui sont comme le journal collectif des élèves, habituent les jeunes à raconter agréablement les menus incidents et à fixer les meilleurs souvenirs de leur vie écolière, en même temps qu'elles exercent leur plume. Un écrivain du terroir (on peut le dire doublement, puisqu'il a fondé *Le Terroir*), (1) M. Damase Potvin, auteur d'intéressantes monographies et de romans sociaux bien écrits, — journaliste connu aussi sous le pseudonyme de Jean Sainte-Foy, — a fait ses débuts littéraires à *L'Oiseau-Mouche* du séminaire de Chicoutimi. Ce petit journal parut de 1892 à 1902, et, durant son dernier lustre, il fut le seul écolier admis au nombre de ses collaborateurs. C'était un groupe de prêtres du séminaire qui le rédigeaient. Cette petite feuille prenait parfois le ton d'un grand journal; le petit *Oiseau-Mouche* eut même des prises de bec avec un gros oiseau! Il était bien gentil, tout de même, et il fut regretté après sa mort . . . accidentelle.

(1) "*Le Terroir*" a maintenant pour Directeur le lieutenant-colonel G.-E. Marquis.

Ses rédacteurs habituels avaient du plaisir à se voiler d'un pseudonyme; mais le style de chacun était trop personnel pour n'être pas reconnu au séminaire et chez les amis. Les pages délicieuses de l'abbé V.-A. Huard, savant en histoire naturelle, étaient signées: *Ornis*.

L'abbé Elzéar Delamarre (fondateur du "Messager de Saint-Antoine" et organisateur du pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes du lac Bouchette), avait pris le nom de *Livius*. L'abbé N. Desgagné, écrivain délicat et critique littéraire (le futur Principal de l'Ecole normale de Chicoutimi), avait choisi celui d'un personnage de la grande tragédie de Racine: *Abner*; et l'abbé Alfred Tremblay retournait les lettres de son prénom en écrivant: *Derfla* au bas de ses poésies. Un beau petit oiseau-mouche ornait la page frontispice du journal, bien imprimé, qui avait des lecteurs même en dehors de la région du Saguenay. Il nous arrivait régulièrement et il faisait nos délices. Mais je le lisais trop rapidement; et je ne sais où il s'envolait après s'être posé chez nous.

Le chanoine Huard passa les dernières années de sa vie à Québec, qui était, je crois, sa ville natale. Il avait été supérieur au séminaire de Chicoutimi. Il était très méthodique dans son

travail et s'arrangeait pour ne pas mêler ses papiers. Il y avait quatre pupitres dans sa chambre! (Il paraît que l'on doit appeler "secrétaire" le meuble sur lequel on écrit, mais je trouve qu'il pourrait y avoir équivoque; et l'abbé Huard qui n'avait pas, que je sache, l'habitude de dicter ses écrits, ne se serait pas embarrassé de quatre secrétaires! Je continue donc à parler de ses quatre *pupitres*). Il s'installait au premier pour répondre aux lettres personnelles conservées dans ses tiroirs. Le deuxième lui servait pour sa correspondance en qualité de supérieur du séminaire. Le troisième pupitre était pour les articles et les épreuves à corriger du *Naturaliste Canadien*, et le quatrième était destiné aux manuscrits de l'*Oiseau-Mouche*. Le chanoine Huard a publié beaucoup d'ouvrages. S'il n'a pas écrit le "Voyage autour de ma Chambre", du moins a-t-il fait le voyage autour de sa chambre en écrivant!

De retour à Québec, il fut pendant quelques années le Directeur de la *Semaine Religieuse* du diocèse; et, comme tel, il recevait beaucoup de volumes d'éditeurs parisiens et les envoyait au Père Tamisier pour la Bibliothèque du Loyola. Après l'incendie qui détruisit une partie de la ville de Chicoutimi, les livres du chanoine Huard prirent le chemin de son ancien séminaire.

Dans les revues étrangères qui lui étaient

adressées se trouvaient des réclames, et il croyait candidement aux “effets merveilleux” des remèdes annoncés. Je lui demandais, un jour, s’il continuait d’essayer des drogues françaises? — “Bien sûr, me dit-il, avec son fin sourire; j’en prends encore parce que . . . je voudrais bien me guérir avant de mourir!”

* * *

Je n’ai reçu, après l’*Oiseau-Mouche*, qu’un petit journal de collègue qui avait l’air de faire l’école buissonnière et qui parut peu de temps, en laissant des articles “à suivre” dont on n’eût jamais la fin.

Il n’y a vraiment qu’une seule revue collégiale que j’aie connue, pour l’avoir lue, et même relue: *Le Petit Sainte-Marie* du collège des jésuites de Montréal. Je l’ai eu longtemps en ma possession, bien relié; j’en avais même fait une table alphabétique détaillée: Matières diverses: 1200 fiches; illustrations: 600. C’est riche pour un petit journal de deux ans! Il y avait eu, d’abord, un premier “Petit Sainte-Marie”, tiré sur gélatine, lorsque le Père Joseph Paré était scolastique et faisait sa régence au collège Sainte-Marie de la rue Bleury. Il poussait ses élèves au travail, retouchait les compositions, écrivait lui-même sous des pseudonymes et recopiait les manuscrits en belle écriture mou-

lée. Des collégiens l'illustraient à la plume. Le petit, de violet habillé, qui avait été présenté très gentiment, comme étant "né entre la plume et l'encrier", faisait le ravissement des élèves, qui s'en disputaient les copies, tirées en nombre limité.

Des externes que je rencontrai me parlèrent de leur petit journal, dont ils étaient très fiers, et me prêtèrent tous les numéros parus. Je les repassai le soir même. Je fus conquise et je restai ensuite fidèle au *Petit Sainte-Marie*; mais ce ne fut bientôt qu'un souvenir, car il quitta le collège avec le Père Paré, et n'y reparut que plusieurs années après, quand ce Père fut Préfet des études. Il vécut alors deux années: de novembre 1924 à novembre 1926 inclusivement. Cette fois, il était bel et bien imprimé. Il fut très populaire, il devint presque célèbre et fut connu même au loin. Le Préfet d'un grand collège de France, qui le recevait, le passait à ses élèves; et il écrivait à un ami du Canada: "Le *Petit Sainte-Marie* fait fureur dans la division des Grands."

Un numéro spécial, plus volumineux que les précédents, avait paru à l'occasion de la canonisation des Martyrs jésuites du Canada. Quoique son tirage habituel eût été augmenté, il fut insuffisant.

Il avait sa Page des Anciens, son Coin des

Petits. Quelques collaborateurs d'occasion, — des invités de marque! — des Pères du collège, et surtout des élèves signaient les articles spirituels qu'accompagnaient des illustrations ingénieusement trouvées, des scènes vécues, photographiées, prises sur le vif, des portraits: enfin, toute la vie du collège y passait. Et comme son Directeur était un éducateur, il y glissait des pages qui, sous une forme discrète, originale et humoristique, contribuaient à la formation du petit peuple écolier: si bien, qu'en les détachant des chroniques purement locales et des articles qui n'eurent qu'une actualité passagère, on pourrait former le plus attrayant recueil à donner en prix dans les maisons d'éducation, avec des extraits choisis du *Petit Sainte-Marie*. Il aurait sa place à côté de ces livres, écrits pour les jeunes par des jésuites français et belges, que je plaçais autrefois sur les rayons de la bibliothèque du Loyola; et il serait, en outre, plus copieusement illustré. Cela nous rendrait quelques-unes des meilleures pages du petit journal, et sous un format plus commode que celui d'un grand in-quarto (encore la bibliothécaire qui parle!) N'a-t-on pas dit que le *Petit Sainte-Marie* était un chef-d'oeuvre du genre?

Le *Petit Sainte-Marie* mourut en beauté, après que le jeune pèlerin de sa page frontispice, montant vers les cîmes en portant son drapeau avec sa fière devise: *Excelsior!* fût arrivé glorieuse-

ment au Mont-Royal. Il n'entra pas au collège Jean-de-Brébeuf avec les pensionnaires. Mais, avant de les quitter, il avait fait sa tournée dans tous les collèges de la Province, les petits séminaires, les académies, voire même dans quelques noviciats et juvénats, pour recueillir les portraits et les biographies de jeunes d'autrefois qui avaient vécu son idéal, à lui, et qu'il voulait présenter à l'imitation des jeunes d'aujourd'hui. Le *Petit Sainte-Marie* avait eu l'ambition, à l'aube de l'année aloysienne, d'offrir, avant de disparaître, un numéro intercollégial; et toutes ces maisons qui l'avaient si bien reçu, lui donnèrent aussi leur photographie. Il y eut, dans ces institutions, des âmes d'élite qui marchèrent sur les traces de S. Louis de Gonzague, et le *Petit Sainte-Marie* en revint, "semant des lis à pleines mains."

Il y aurait, là encore, un beau livre à rééditer, car près de deux générations d'élèves ont passé depuis, qui n'ont pas connu le "Petit Sainte-Marie" et ses amis de tous les collèges.

LA PRISE DES RUBANS

Au Séminaire de Québec.—A Sainte-Anne de la Pocatière.—

Au collège Saint-Charles-Garnier.—Au collège Sainte-

Marie.—Le Symbolisme des couleurs.

“Savez-vous ce que X. va faire après ses vacances?” On entend cette question lorsque les classes sont à la veille de finir dans nos collèges. La réponse est souvent celle-ci: “X. n’en parle pas, mais on va le savoir à la “Prise des Rubans!” Et l’on a hâte de connaître la couleur significative du ruban que choisira tel écolier, qui s’amuse, en attendant, à mystifier ses amis.

Mais il y en a qui s’émeuvent à la pensée de la révélation attendue, espérée même parfois, dans un silence qui respecte le secret des âmes. Celles-ci, ce sont les mamans. C’est en songeant à la sienne qu’un religieux écrivait ces lignes touchantes: “O mères chrétiennes que de rêves vous faites sur le berceau de vos enfants! Qu’il en soit un plus ambitieux, plus beau, plus caressé que les autres: celui de voir, un jour, l’un de vos fils monter à l’autel. Faites mieux; et ce rêve, travaillez à le réaliser. Si Dieu est toujours le maître des vocations, la mère en est souvent l’inspiratrice. C’est elle surtout qui préserve et qui cultive ces fleurs privilégiées que Dieu destine à ses autels”. — Si le fils n’y est pas appe-

lé, l'éducation chrétienne le prépare à sanctifier sa vie dans le monde; car, ainsi que le dit l'auteur charmant des *Paillettes d'Or*: "Où Dieu nous a semés il faut savoir fleurir."

Il arrive souvent que des parents soient eux-mêmes surpris du choix d'un ruban blanc fait par leur fils, qui n'avait rien laissé deviner de son attrait pour la vocation sacerdotale, tandis qu'un de ses confrères, que tous voyaient d'avance en soutane, déroute les conjectures en prenant un ruban d'une autre couleur.

Evidemment, un noeud de ruban n'engage pas l'avenir irrévocablement. C'est simplement une façon intéressante de faire connaître son choix du moment, qui est, d'ailleurs, presque toujours définitif.

Cette cérémonie de la "Prise des Rubans", en usage dans plusieurs de nos collèges classiques, sinon dans tous, varie quelque peu dans chaque maison. Au séminaire de Québec, après avoir été inaugurée au dîner de la Saint-Jean-Baptiste, qui précédait la sortie autrefois plus tardive des élèves, elle est devenue, après quelques années, une cérémonie publique dans la salle des promotions de l'Université Laval, où se fait la distribution des prix. Monsieur le Supérieur apporte sur un plateau les rubans préparés d'avance. Chacun vient prendre le sien et va le remettre au Président de la classe. Deux des

élèves de dernière année font alternativement la lecture du palmarès; puis, le Président des “Finissants” fait l’appel des noms pour la “Prise des Rubans”, et après que chacun a mis sur sa poitrine celui de son choix, au nom de tous il fait les adieux à l’*Alma Mater*.

Au collège de Lévis, on procède d’une manière à peu près semblable. Au collège Saint-Charles-Garnier des jésuites de Québec, où la cérémonie fut inaugurée en juin 1938, la “Prise des Rubans” s’est faite également en présence des parents à la distribution publique des récompenses. Le Père Préfet fit la proclamation des noms et le révérend Père Recteur décora chacun du ruban qui lui était destiné.

A Sainte-Anne de la Pocatière, la cérémonie se déroule dans un décor splendide. L’aumônier général de l’A. C. J. C., le révérend Père J. Paré, S. J., qui est un “ancien” de ce collège, où il fit une partie de son cours classique, a bien voulu me décrire la cérémonie; et je cite la page que je viens de recevoir :

“Un autel rustique existe, dressé au flanc de la montagne et consacré à la Madone. C’est là qu’aux beaux jours du mois de mai, selon une tradition qui leur est chère, les élèves du collège viennent réciter la prière du soir.

“Les Finissants s’y rendent, une dernière fois, pour la prière du Départ et le chant des Adieux. Le coeur débor-

dant d'une émotion bien compréhensible, ils vont ensuite aux pieds même de la Madone, pour recueillir le ruban qui leur est destiné et que la main discrète des religieuses a préparé d'après la liste des carrières choisies.

"A la suite des Rhétoriciens, leurs compagnons de Baccalauréat, qui ouvrent la marche, les Finissans redescendent, comme en procession, le long escalier, où les branches entrecroisées d'une double et magnifique haie d'arbres verts leur font au-dessus de la tête une sorte d'arc de triomphe!

"Au bas de la montagne, ils retrouvent dans la cour tout le personnel du collège qui les applaudit et les attend anxieux, pour découvrir, comme à travers le ruban qui orne leur poitrine, l'avenir auquel est destiné chacun de ceux qui vont bientôt tenter la grande aventure. La cérémonie se poursuit avec les chants coutumiers du collège et se termine par le discours traditionnel et toujours si impressionnant des adieux."

Ce collège de Ste-Anne de la Pocatière, que j'ai eu l'avantage de visiter, est l'un des plus beaux de la Province. Situé à la campagne, à proximité de la montagne qui lui appartient, entouré de parterres et de vastes terrains de jeux, avec la vue du grand fleuve, il offre tous les avantages à ses élèves actuels; et, à ses "anciens", une hospitalité toujours prête et largement accueillante. Après un incendie qui détruisit la vieille partie du collège, quand l'aile neuve venait à peine d'être inaugurée, on réussit à prélever rapidement une souscription qui permit de rebâtir sur des plans modernes et même de couronner la chapelle d'un dôme magnifique. On demandait, un jour, à M. l'abbé Alphonse Tétu, prêtre retiré à Sainte-Anne: "Comment

se fait-il que les “anciens” de votre collège soient attachés d’une manière si extraordinaire, à leur *Alma Mater*?” Il répondit en souriant: “C’est qu’ils y ont donné beaucoup de leur argent; et, d’après la parole de *l’Imitation*: “Là où est votre trésor, là aussi est votre cœur” . . . C’est à cet abbé Tétu, dont la mémoire déborde de souvenirs, que je me suis adressée pour savoir l’origine de la “Prise des Rubans”. Il m’écrivit, le 21 mars 1938:

“J’ai le grand plaisir de pouvoir vous donner le renseignement que vous cherchez. C’est en juin 1898 que les Finissants du collège de Sainte-Anne ont inventé la *Prise des Rubans*. Les élèves du Séminaire ont imité leur exemple quelques années plus tard.”

La coutume s’introduisit également dans d’autres collèges. Au collège Sainte-Marie de Montréal, le Père Joseph Paré l’établit lorsqu’il devint Préfet des élèves, en souvenir de ce qu’il avait vu à Sainte-Anne; mais, là, comme dans les autres institutions où cette coutume a été adoptée, le cérémonial a des variantes.

Les couleurs diffèrent également. A Sainte-Marie, le Père Paré inventa la couleur *mauve* pour celui qui hésiterait dans son choix ou aurait quelque motif de ne point le divulguer prématurément.

J’ai eu entre les mains la liste de la classe de Philosophie II au collège de la rue Bleury en

1927. C'était, je crois, la dernière année de rectorat du R. P. Louis Lalande. Jean-Paul Sauvé (aujourd'hui, l'honorable J.-P. Sauvé, Orateur de l'Assemblée législative) était l'interprète des Finissants pensionnaires pour répondre à l'adresse des Petits; la classe était assez nombreuse et, par la variété des rubans, on pouvait voir que les carrières étaient diversifiées en l'an de grâce 1927.

Voici, — d'après ce qu'on m'a raconté cette année-là, — ce qui se passe dans l'intimité du collège à la veille de la sortie des "Philosophes."

Vers la fin de mai, des enveloppes mystérieuses remplissent la boîte aux lettres du Père Préfet sans avoir passé par le bureau de poste officiel. Donc pas d'étampe indiscreète pour en dénoncer la provenance. On finit, tout de même, par découvrir qu'elles sont parties de la classe des Philosophes et qu'une réponse sera donnée par lettre ouverte.

Quelques jours après, les Finissants, réunis dans la chapelle des Grands, reçoivent la sainte communion; et, après avoir donné ses derniers conseils avant la sortie, le Père Recteur remet à chacun son diplôme de Congréganiste. Puis tous descendent au réfectoire, où la décoration, le menu spécial du déjeuner et l'empressement souriant des plus jeunes leur dit qu'ils

sont conviés à une fête. Il y a une adresse des Petits aux Finissants, la réponse à l'adresse, d'autres discours, le chant des refrains familiers au collège, des couplets de circonstance et le cantique si touchant des adieux à la Madone.

Les plus jeunes attendent la surprise. Devant la statue de la sainte Vierge, placée sous un baldaquin, ils voient une petite table fleurie de rubans multicolores. Le Père Sous-Préfet en fait la distribution après que le Père Préfet a proclamé les noms en donnant la signification des couleurs choisies.

Pour les Petits, ce spectacle est une intéressante nouveauté. Eux qui voient encore la vie comme à travers un prisme aux couleurs séduisantes, s'amuse à la pensée d'une *Prise de Rubans* qui dévoilera, plus tard, leurs projets d'avenir. La couleur de leur choix ne se dessine guère à leur âge, excepté toutefois pour quelques-uns des enfants de chœur qui, depuis le jour où ils portèrent le brassard de la Première Communion, ont songé à la vie du sanctuaire. Ceux-ci choisiront, à leur tour, le blanc, couleur du lis virginal et de l'hostie du tabernacle, ou bien le ruban crème, ou violet, attribué aux futurs novices ou à ceux qui rêvent l'apostolat missionnaire.

Le ruban du "finissant", quelle que soit sa couleur, a pour chacun un sens profond. On por-

te toute sa vie sa médaille de congréganiste, l'insigne d'une société ou une décoration d'honneur; ce ruban, le jeune homme ne le porte qu'un jour: et ce jour laisse entrevoir tout un avenir! C'est comme un signet qui marquera ensuite les pages du livre de sa vie, dans le monde ou dans le sacerdoce, après avoir marqué la dernière page de sa vie d'écolier.

LE LIEUTENANT JACQUES D'ARNOUX

L'Aviateur de la guerre de 1914.—Un "prodige de volonté."

—Paroles d'un Revenant.—Lettre à des collégiens
du Canada.—Le mystique.

Le lieutenant Jacques d'Arnoux, aviateur de la guerre de 1914, est connu au Canada par son journal intime, intitulé : *Paroles d'un revenant*, écrit après un séjour de cinq ans dans les hôpitaux.

Ce héros de l'aviation tombait du ciel entre les lignes ennemies, en septembre 1917. Son pilote avait cessé de vivre ; sous la menace des obus, l'appareil pouvait, à chaque instant, devenir un brasier : et lui restait là, terrassé par le choc, paralysé des membres inférieurs, sortant d'un long évanouissement pour constater cette mort partielle et se voir seul et impuissant.

Délivré par une patrouille de zouaves, puis transporté d'hôpital en hôpital, ce jeune homme, dans toute la fougue de ses vingt ans, fut en proie, durant cinq ans, aux plus angoissantes épreuves. Cependant, par l'effet d'une volonté quasi surhumaine aiguillonnée par le désir de vivre et de se ressaisir, il s'opéra en lui une sorte de résurrection. Et tandis que, dans ce corps torturé et presque inerte, la vie reprenait lentement son emprise, l'âme, par une per-

sévérante ascension, s'acheminait rapidement vers les plus hauts sommets.

Un autre jeune (1) écrivait, durant la guerre, et à la veille d'une envolée périlleuse: "Je ne veux pas demeurer étranger à la couronne de gloire, tressée par nos aviateurs au-dessus de la tête de ma chère France avec les fleurs du martyre qu'ils sont allés cueillir dans les nuages." Le lieutenant d'Arnoux descendit des nuages avec les épines du martyre. Une mort instantanée l'eût emporté dans un rayon de gloire; sa vie brisée le condamnait à une lutte effroyable et obscure. Mais cette lutte allait aboutir à la conquête de lui-même et à la mission d'initier les jeunes aux secrets de sa merveilleuse endurance, soutenue par les moyens surnaturels qui, seuls, raniment efficacement les énergies de la nature. Dans sa vie qui, au dire des médecins, est encore "une sorte de miracle qui se prolonge", se réalise la parole du divin Créateur: "Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous referai" . . . *et reficiam vos.*

Quelques acéjistes du collège Jean-de-Brébeuf, à Montréal, avaient exprimé par lettre, des sentiments de respectueuse et sympathique admiration à l'auteur des "Paroles d'un Reve-

(1) Pierre Henry, pilote-aviateur, fils de M. Gabriel Henry, mort à Québec en 1920.

nant". Celui-ci écrivait à l'aumônier de leur cercle, le 17 février 1930 :

... "Je ne suis pas digne de ces dithyrambes que vos jeunes gens ont rédigés avec tant de coeur.

"Dites-leur que c'est le Christ Jésus qui fut le vrai vainqueur dans cette longue bataille que j'ai livrée contre le mal et contre la mort. C'est dans la communion fréquente que j'ai puisé et puisé encore force et courage. Tout est dans Jésus-Hostie : Lumière, Pureté, Force, Joie, Victoire. Que vos jeunes gens deviennent des forts. Qu'ils se taillent une âme de diamant, pure, forte et lumineuse comme lui. Rien ne manque plus à ce temps que la *Force*. L'avenir est aux forts et il faut que les catholiques soient les maîtres de l'avenir, car eux seuls possèdent la lumière du monde et les vertus qui sauvent les nations.

"Prêchez la communion fréquente. Seul Jésus-Hostie pourra renouveler les générations qui montent et leur infuser l'héroïsme que l'heure exige. Voyez ce que le Père Lenoir (jésuite aumônier tué à la guerre) a fait de ses coloniaux par l'Eucharistie. Il en a fait des héros, des hommes qui ne pouvaient plus partir à l'assaut sans dire un "souvenez-vous." Et qui étaient ces hommes ? Parfois des repris de justice, d'anciens brigands, des hommes qui ne s'étaient pas confessés depuis vingt ans. Il a travaillé sur la terre la plus ingrate qui fut jamais et il en a fait lever des moissons d'héroïsme. Et c'est l'Hostie innombrable qui a fait éclore ces héros..."

Pendant que des expériences personnelles et quotidiennes aidaient Jacques d'Arnoux à provoquer d'étonnantes réactions dans son être physique, son tempérament moral subissait une graduelle évolution. C'est ainsi qu'il put don-

ner un démenti sans réplique aux fausses théories de ceux qui croient à la fatalité de l'atavisme et à l'inévitable entraînement des dispositions naturelles. Voici ce qu'il écrivait au sujet de lui-même :

“D’après la classification d’un philosophe contemporain, je suis né sensitif - apathique et me voici exactement sensitif-actif. J’attaquerai cette hérésie déterministe qui nie l’âme, l’effort, le sacrifice, l’éducation, la grâce, tout ce qui contribue à transformer notre nature. Non, tout ne dépend pas de notre constitution héréditaire, tout n’est pas résultante physiologique de nos inclinations, puisque je viens, en quelques années, de déraciner complètement mes tendances les plus profondes : nonchalance et sensibilité.”

Ces lignes sont tirées des *Paroles d'un Revenant*, ce livre dans lequel Gérard Raymond trouvait de si extraordinaires leçons d'énergie. Un livre comme celui-là ne se résume pas : il faut le lire. Et on le relit . . . à mesure ; car, malgré l'attrait qui nous pousse à voir plus loin, souvent la page que l'on tourne nous ramène à celle que l'on vient d'achever.

Le docteur Roland Desmeules, surintendant de l'hôpital Laval et professeur à l'université de Québec, donna une conférence sur le lieutenant Jacques d'Arnoux au Cercle Laënnec des

étudiants en médecine. Les médecins d'outremer qui ont soigné le célèbre aviateur l'ont appelé "un prodige de volonté". Son cas très exceptionnel intéresse et les moralistes et les savants.

La lettre que j'ai citée est datée de la Villa Lockabair, à Cannes (Alpes Maritimes). Depuis plusieurs années, le lieutenant d'Arnoux y passait ses hivers et se rendait, l'été, à la Villa St-Clair, La Baule (Seine-Inférieure). Actuellement, il est à Biarritz avec sa famille, l'air de l'océan convenant mieux à sa santé. Sa mère vit encore.

Deux de mes amies canadiennes, qui passèrent une saison à Cannes, eurent le privilège de le voir. Bien peu de personnes étaient admises auprès de lui, et, l'année suivante, il ne recevait plus aucune visite étrangère. Il ne quittait guère sa chaise longue. Sa vue était affaiblie et il dictait avec fatigue ce qu'il ne pouvait toujours écrire de sa propre main. Sa conversation ne portait que sur des sujets pieux et il distribuait des images du Christ couronné d'épines; c'est le souvenir que mes amies ont emporté de leur inoubliable visite.

A l'occasion du jubilé de l'Année Sainte, Jacques d'Arnoux parvint à se rendre jusqu'à Rome. Il se retira chez une canadienne: madame

L.-J. Rivet, née Helmina Berthiaume, une ex-montréalaise qui demeure depuis plusieurs années à Rome, où son mari fut l'un des camériers du Souverain-Pontife. Feu M. Rivet avait organisé autrefois les grands pèlerinages canadiens d'outre-mer.

Le lieutenant d'Arnoux dut avoir une audience privée du Pape, car l'on apprenait, peu de temps après son voyage à Rome, qu'il aspirait au sacerdoce et qu'il avait eu la permission anticipée de célébrer le Saint-Sacrifice d'une manière qui pourrait s'accommoder à sa glorieuse infirmité. Sera-t-il, un jour, capable d'en profiter? En attendant, il est prêtre de désir; et, tandis qu'il demeure, pour ainsi-dire, immobilisé, son âme est soutenue par la grâce dans de constantes envolées vers les plus hautes régions de la spiritualité.

LA VENERABLE MERE MARIE DE L'INCARNATION

I

Souvenances lointaines.—Une séance dans le cloître des Ursulines.—Le double adieu.

Transportons-nous, par la pensée, dans la salle de réception du couvent des Ursulines. Au tableau des souvenirs réapparaît une scène intime du cloître vers la fin du siècle dernier. La Mère Saint-Joseph (les "anciennes" s'en souviennent encore) exerce un groupe d'élèves pour la représentation du plus émouvant épisode de la vie de Marie de l'Incarnation, fondatrice du monastère de Québec.

Au premier acte, la jeune veuve apprend à son fils que, par obéissance à la volonté divine, elle doit le quitter bientôt pour entrer au monastère des Ursulines de Tours: ce qu'elle aurait accompli depuis longtemps, lui dit-elle, si elle n'avait tenu à lui enseigner elle-même à aimer le bon Dieu, et ne l'avait trouvé trop jeune, jusqu'à ce jour, pour lui communiquer son dessein et le prier d'y consentir. Elle lui fait les plus touchantes recommandations, le bénit tendrement, le confie à la maternelle protection de la sainte Vierge et lui assure que la divine Providence ne l'abandonnera jamais.

L'élève qui figure cette mère héroïque se distingue par un air imposant, tout à fait convenable à la gravité de son rôle. Le petit Claude est représenté par une enfant de onze à douze ans, que remplace, dans la scène finale, une grande élève qui lui ressemble et personnifie le jeune Claude à vingt ans, alors qu'il rencontre sa mère se dirigeant vers la ville où elle doit s'embarquer pour les rives lointaines de la Nouvelle-France. Il tente de lui faire abandonner son projet; mais, à la suite d'un entretien intime, où la voix maternelle réveille dans le cœur du fils une indéfectible confiance en Dieu, leurs deux âmes s'unissent dans la plus généreuse immolation.

Dans ces deux rencontres, le dialogue est conforme au récit que l'on peut lire dans la biographie de la Vénérable Mère, écrite d'après ses lettres et les souvenirs de son fils. Pour donner à la scène une expression encore plus pathétique, les adieux se prolongent par un chant emprunté à la musique de Verdi. C'est le duo d'Azukena et de Manrique dans le "Trovatore". Malgré la dissemblance des rôles, un parfum de tendresse filiale et d'amour maternel s'exhale de ces couplets: ces accents-là sont purs. Sur un théâtre différent, avec des paroles exprimant les plus nobles sentiments de l'âme, le chant d'adieu s'élève comme une prière.

L'enfant qui tenait le rôle du petit Claude s'est retirée de la scène; et, blottie près d'une colonne, elle écoute le dernier acte et sanglote éperdûment. Pour la calmer, la Mère Directrice lui dit en souriant: "Ma petite fille, console-toi, il y a plus de deux cents ans que cela s'est passé!" ...

La petite fille de jadis est maintenant une très ancienne élève des Ursulines. En rappelant ces lointains souvenirs, elle croit entendre encore cette mère, qui chante en regardant le ciel:

O mon Dieu, ce fils que j'aime
Est à Toi plus qu'à moi-même...

.....

Et la réplique enflammée du fils:

Va, sainte mère, où le Seigneur t'appelle...

La musique, sans doute, intensifie l'émotion, mais la scène parlée suffit à faire jaillir des larmes par son impressionnante et sublime réalité.

II

L'Ursuline missionnaire et la Nouvelle-France.—Premier rayonnement de la dévotion au Sacré-Coeur.—Le coeur maternel.—Correspondance.—La "Thérèse du Nouveau-Monde" et son fils Bénédictin.

Entre les deux tableaux que je viens d'esquisser se placent maints événements que nous retracent les biographes de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation. Ensuite, c'est la vie de l'Ursuline missionnaire, liée à l'histoire des "temps héroïques du Canada;" et l'on trouve dans ses lettres de ces détails particuliers qui éclairent davantage la physionomie de ses contemporains ainsi que la situation intérieure de la colonie. Et la mission du Canada était celle d'un pays tout à fait nouveau, d'un intérêt exceptionnel.

Quant à la grande figure de celle qui réunissait, en elle seule, une somme de talents, de qualités et de vertus qui eussent pu être l'apanage de dix autres, elle avait, — si l'on peut s'exprimer ainsi, — une âme multiple; et tout ce qui rayonnait de sa personne émanait du foyer de l'amour infini, le Coeur embrasé de Jésus-Christ. Les élèves des Ursulines, et bien d'autres, connaissent l'admirable prière composée par cette initiatrice de la dévotion au Sacré-Coeur, qui écrivait à son fils bien-aimé: "Le

Coeur sacré de mon Jésus tient le milieu entre le vôtre et le mien.” Cette prière: *C’est par le Coeur de mon Jésus*, a été récitée publiquement tous les soirs du mois de juin 1938, dans plusieurs églises de Québec.

Comme j’ai surtout recherché, dans la correspondance de la Vénérable Ursuline, ce qui se rapporte à son fils, je retourne à la première étape de la vie religieuse de cette mère héroïque.

La désolation du petit Claude, lorsqu’il se vit privé de la présence continuelle de sa mère, donna lieu aux scènes déchirantes racontées dans la vie de Marie de l’Incarnation. Les regrets de la famille, les remarques provoquées par une vocation aussi extraordinaire, et les propos de ses camarades qui l’incitaient à la révolte eurent pour effet d’aigrir la sensibilité de l’enfant. Mais, à son âge, les impressions sont presque aussi fugitives qu’elles sont violentes; et lui-même écrira dans ses Mémoires, en rappelant sa dernière entrevue avec elle: “Ce fut à ce moment que je fis le sacrifice de cette chère mère, car j’avais si peu de connaissance lorsqu’elle me quitta la première fois, que je ne pensais même pas si c’était un bien ou un malheur de la perdre.”

Plus profonde était la douleur de cette mère,

qui consommait l'holocauste pressenti depuis dix ans et souffrait à la fois pour son unique enfant et pour elle-même. Elle y revient souvent dans sa correspondance. Après bien des années, elle lui écrivait : "Sachez encore une fois qu'au jour où je me séparerai *actuellement* de vous, je me suis fait mourir toute vive". Ce mot : *actuellement*, que je souligne à dessein, ne laisse-t-il pas entendre que l'acte de la séparation n'éloignait pas son coeur et que, malgré son abandon apparent, la mère n'avait jamais été absente de la vie de son fils. Elle s'était, d'ailleurs, offerte à Dieu pour lui et pour une nièce qu'elle aimait comme sa fille et qui la remplaça au monastère des Ursulines de Tours. Sa correspondance prouve que la vocation religieuse n'avait pas anéanti la fibre maternelle. Plus les épanchements d'une âme à l'autre devenaient intimes, après l'entrée de son fils dans l'ordre de Saint-Benoît, plus elle vibrait sous la plume de cette mère qui écrivait, avec la plus humble simplicité, les choses les plus tendres et les plus sublimes. Et le fils, voulant vivre de la vie de sa mère, réclamait d'elle, comme une compensation à leur mutuel sacrifice, la confiance des grâces dont elle avait été favorisée, de la conduite de Dieu à l'intérieur de son âme, de ses pratiques de dévotion. Par obéissance à son directeur spirituel, elle dut se rendre aux instances motivées de son fils.

“Je ne puis rien vous refuser, lui écrit-elle. Je suis simplement cette pente, entrant dans vos désirs pour l’amour de Dieu qui m’unit à vous, outre ce qu’il y a mis du côté de la nature d’une façon que je ne puis dire” . . . Et plus loin, après quelques confidences nécessairement incomplètes, elle ajoute : “Si j’avais votre oreille, il n’y a point de secret que je ne voulusse vous confier ; je vous ferais volontiers mes confessions générales et particulières, Dieu vous ayant marqué de son caractère saint. Vous voyez par là, mon cher et bien-aimé fils, que je n’ai point de réserve à votre égard, et que la distance des lieux empêche seule nos communications spirituelles.” Et elle insiste sur les recommandations très précises qu’elle lui fait pour s’assurer que son manuscrit, destiné à lui seul, soit détruit avant sa mort. L’on conçoit que Dom Claude Martin ne fit pas disparaître ce témoignage des grâces divines en faveur d’une âme appelée à fonder une oeuvre impérissable.

De son côté, la vénérable fondatrice demandait à son fils religieux : “Faites-moi part de vos biens, qui, comme vous pouvez juger, m’apporteront une consolation très grande. Je crois que le révérend Père supérieur vous le permettra. Je me donne l’honneur de lui écrire et de le remercier de son affection et de ses soins pour vous . . . A Dieu mon très cher fils, je ne me lasserai pas de vous écrire” . . .

Et j'avoue qu'on ne se lasserait pas de la citer, tant il y a de choses admirables dans ces lettres, où l'on goûte en même temps, selon le mot de Mgr Baunard, "le style savoureux du dix-septième siècle".

Dom Claude Martin ayant envoyé à sa mère le panégyrique qu'il avait prononcé le jour de la fête de saint Benoît, elle lui écrivait : "Si notre cher Père Poncet (un jésuite missionnaire qui avait été le professeur de Claude, en France) n'était pas tombé entre les mains des iroquois, je lui en donnerais communication afin de le consoler dans l'oeuvre de son ancien écuyer" . . .

. . . "Si j'étais comme ces saints qui entendaient prêcher de loin, je prendrais plaisir à vous entendre, mais je ne suis pas digne de cette grâce". Dom Claude lui ayant donné l'horaire de ses journées, elle le suivait par la pensée. "Lorsque le soir je suis à Matines, je pense que vous y êtes aussi ; car nous sommes au chœur jusqu'à huit heures et demie, et comme vous avez le jour cinq heures plus tôt que nous, nous nous trouvons à chanter ensemble les louanges de Dieu."

Le jeune religieux recourait aux lumières de la fondatrice, lui soumettait ses difficultés et lui ouvrait son âme. C'est avec une respectueuse délicatesse qu'elle lui répondait, n'ayant pas

la présomption de se substituer à son directeur spirituel. Néanmoins ses conseils, dictés par l'expérience et par l'intuition maternelle d'une âme très élevée qui pénètre l'âme d'un fils, peuvent servir de guide pour les personnes consacrées à Dieu.

La vocation religieuse avait fixé ce fils confié à la divine Providence, laquelle l'avait conduit, à travers beaucoup d'épreuves, dans la voie où il devait rejoindre sa sainte mère sur les cîmes de la plus haute spiritualité. Ses lettres n'existent plus. L'on croit qu'elles ont disparu dans l'un des incendies du monastère des Ursulines de Québec. Il fut l'une des gloires de l'ordre de saint Benoît. Sa vie fut écrite par Dom Martène, l'un de ses fervents disciples; et lui-même fut le premier historien de sa mère.

Bossuet, dans son "Instruction sur les états d'oraison", a surnommé Marie de l'Incarnation "la Thérèse du Nouveau-Monde"; et il a dit que "Dom Claude Martin fut plus encore son fils selon l'esprit que selon la chair." Comme corollaire de cette parole, je rappellerai le mot d'un écrivain de nos jours: "Il y a des mères qui ont une âme de prêtre et qui l'ont transmise à leur fils".

(Ecrit pour la série d'articles publiés dans nos journaux en l'année préparatoire au troi-

*sième centenaire de l'arrivée des Ursulines au
Canada.)*

AUX URSULINES

I

La dévotion à l'Enfant-Jésus.—La messe de minuit.—
Coutumes et souvenirs.

Il y a plus de deux siècles et demi (le 25 novembre 1671, quelques mois avant la mort de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation), le Père Jérôme Lalemant, jésuite, directeur de la communauté des Ursulines de Québec, bénissait une chapelle dédiée à l'Enfant-Jésus qui se trouvait dans une tribune à l'entrée du chœur des religieuses, et prédisait à celles-ci que "tant que le monastère existerait, le Verbe Incarné y serait honoré dans l'humble état de sa divine enfance." En effet, le culte de l'Enfant-Dieu a toujours été en honneur aux Ursulines. Dans le chœur magnifiquement reconstruit en 1902, l'autel de l'Enfant-Jésus se retrouve à l'endroit où il était dans la chapelle qu'ont connue les anciennes élèves, entre les deux rangées de stalles occupées par les religieuses. Le 25 de chaque mois, fidèles aux pieuses traditions de leurs devancières, les filles de Marie de l'Incarnation chantent, comme autrefois, ce qu'elles appellent "le petit salut de l'Enfant-Jésus"

Qu'il est lointain, ce passé, où, avant nous, avant nos mères et nos aïeules, c'étaient des enfants de la forêt vierge qui remplissaient les classes du monastère ! — où chaque année, à l'époque de Noël, les Ursulines faisaient venir de Lorette ou de Sillery un petit sauvage qu'elles habillaient de neuf pour honorer l'Enfant-Jésus et invitaient les habitants des *wigwams* à venir contempler la belle crèche qu'elles entouraient de sapins.

La Sainte Famille, les anges, les bergers et les troupeaux étaient représentés. Les sauvages, après avoir épanché leurs sentiments de dévotion et chanté des noëls, prenaient part au festin préparé tout exprès pour eux par celles qu'ils appelaient *les Filles de la Prière*. Les régals donnés aux enfants des bois ne ressemblaient en rien aux réveillons qui nous attendent après la messe de minuit. "Pour en traiter splendidement soixante ou quatre-vingt, on y emploie, disait la Mère Marie de l'Incarnation, environ un boisseau de pruneaux noirs, quatre pains de six livres pièce, quatre mesures de farine de pois ou de blé d'Inde, une douzaine de chandelles de suif fondues, deux ou trois livres de gros lard, afin que tout soit bien gras, car c'est ce qu'ils aiment. Ce festin, qui leur sert tout ensemble de boire et de manger, est un de leurs plus magnifiques repas."

La fête du 25 décembre au “vieux monastère” est celle qui garde la première place dans le souvenir de ses anciennes élèves.

C'est Noël! — Vers minuit, un groupe de chanteuses traverse les dortoirs, faisant entendre avec accompagnement de guitares et de mandolines, le cantique: *Cà, bergers, assemblons-nous!* Il a déjà disparu quand les plus petites élèves ouvrent de grands yeux étonnés et croient avoir rêvé aux anges du paradis. Pour suivre leurs couplets, les “grandes” s'acheminent vers la chapelle où elles arrivent en chantant:

Nous tombons à tes genoux,
Nous les baignons de larmes.

Les benjamines viennent les rejoindre, l'une d'entre elles portant avec respect et ravissement un Enfant-Jésus qu'elle va coucher sur la paille.

Les voix pures de ces chères petites s'élèvent dans une prière chantée, composée tout exprès pour elles. Couronnées de fleurs blanches, elles viennent s'agenouiller en demi-cercle et s'inclinent en déposant leurs guirlandes sur le tapis pour former une chaîne de couronnes autour du petit Roi de la crèche. Celle qui porte l'Enfant-Jésus est une privilégiée qui doit avoir mérité

cet honneur par une conduite sans reproche. Les joies d'ici-bas viennent rarement sans inquiétude . . . L'une de ces petites, à qui l'on avait fait maintes recommandations à la veille de Noël, répondait à celles qui lui demandaient en la caressant : "Que diras-tu à l'Enfant-Jésus quand il sera dans tes bras ? — "Mon Dieu faites que je ne vous casse pas !" . . .

A la messe de minuit, les beaux vieux Noël's d'autrefois se font entendre, avec l'accompagnement de l'orgue et de la harpe. Puis, durant la sainte communion, le recueillement devient si profond que les chants se taisent. L'âme adore, en vérité, dans le silence de la nuit . . . Puis les voix murmurent ce ravissant couplet :

Jésus sommeille,
Doux à ravir,
Mais son Coeur veille
Pour nous bénir.

Et les cantiques reprennent leur rythme d'allégresse : *Gloria in excelsis Deo!*

II

Notre-Dame du Grand Pouvoir.—Au Congrès Marial de 1929.

**—La "Chapelle des Saints."— La lampe votive
de Madeleine de Repentigny.**

Notre-Dame du Grand Pouvoir n'est guère connue au Canada que par les élèves des Ursulines de Québec; mais nombreuses sont les générations d'élèves qui ont grandi entre les murs du vieux monastère depuis plus de deux cents ans: c'est-à-dire depuis l'époque à laquelle remonte l'arrivée de sa statue, envoyée de France à une date qu'on ne saurait préciser, mais que l'on peut placer vraisemblablement aux premières années du dix-huitième siècle, sinon aux dernières du siècle précédent.

Elle sortit du cloître à l'occasion du congrès marial de 1929, alors que furent portées triomphalement dans les rues de la ville les plus antiques statues de la sainte Vierge appartenant aux anciens monastères et aux vieilles paroisses du diocèse de Québec. Toutes ces madones furent déposées, à la fin de la procession, sur les hauteurs de l'Esplanade, près de la porte Kent; et la bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement acheva cette inoubliable cérémonie. Une multitude entourait l'autel, érigé à l'extrémité de l'Esplanade. L'ostensoir avait été ap-

porté de la chapelle des jésuites de la rue Dauphine.

Depuis 1929, selon le vœu du cardinal Rouleau, dominicain, la basilique de Québec est ornée tous les ans, aux fêtes de l'Immaculée-Conception et de l'Assomption, de la splendide parure bleu-ciel inaugurée au congrès marial. L'on se souvient qu'alors la ville avait été décorée aux couleurs de Marie. Au-dessus de la porte d'entrée du monastère de Marie de l'Incarnation, une toile représentait le vaisseau qui avait amené au pays le premier groupe des Ursulines et des Hospitalières, avec ces mots : *Premier office de la sainte Vierge récité sur l'océan en 1639.*

* * *

La dévotion à Notre-Dame du Grand Pouvoir avait eu son origine en France, vers 1673. Il n'est fait nulle mention de la statue de Notre-Dame sous ce vocable, dans l'histoire des Ursulines de Québec, avant le second incendie qui détruisit le monastère; et les annales n'en parlent ensuite qu'à l'occasion d'une faveur signalée, obtenue en 1724. Il est à présumer qu'elle y était venue entre les deux dates que je viens de mentionner. Elle représente la sainte Vierge avec l'Enfant Jésus qui tient dans sa main le globe du monde surmonté d'une croix, tandis

que le sceptre est dans celle de sa divine Mère,
“souveraine de l’univers.”

Une vénérable religieuse du monastère des Ursulines d’Issoudun, en France, Madeleine Bonnet, dite Soeur Saint-Pierre, avait été inspirée, pendant son oraison, d’invoquer la sainte Vierge sous le nom de Notre-Dame du Grand Pouvoir. La communauté ayant adopté sa pieuse suggestion, une statue fut sculptée, puis une chapelle érigée sous ce vocable. Elle fut inaugurée le 25 février 1673, — un samedi. Voici ce que nous lisons dans la chronique de ce monastère de France :

... “Après la grand’messe, deux ecclésiastiques revêtus des habits sacerdotaux et suivis d’une grande foule, portèrent la statue à l’entrée, où toute la communauté se trouva pour la recevoir. On la mit sur un trône portatif richement orné et on la transporta, en chantant des psaumes, dans la chapelle qui lui avait été dédiée. Quand on l’eut déposée sur son piédestal, la supérieure mit à ses pieds les clefs, les sceaux, les règles et constitutions de la maison”.

Les religieuses vinrent tour à tour, après une consécration solennelle, offrir leur obéissance à Celle qu’elles avaient reconnue comme leur “supérieure perpétuelle”. Et cette cérémonie se

renouvella tous les ans au 25 février. De plus, à l'occasion de chaque fête de la sainte Vierge, la chronique nous raconte par quelles touchantes cérémonies elle était honorée.

... "On portait processionnellement son image et on l'introduisait au réfectoire en chantant ses litanies. On la servait à genoux; sa portion était ensuite donnée à un pauvre." On l'honorait par d'autres aumônes et des pratiques de piété. La dévotion s'étendit rapidement en France dans les maisons d'Ursulines.

* * *

Revenons maintenant au vieux monastère de Québec où le culte de Notre-Dame du Grand Pouvoir a toujours été fervent. La lampe votive qui brûle devant son autel, dans la chapelle intérieure du cloître, nous rappelle l'histoire de Madeleine de Repentigny, cette jeune novice dont la famille était arrivée au pays en même temps que M. de Montmagny, le second gouverneur de la Nouvelle-France. Elevée au pensionnat des Ursulines, elle était retournée à Montréal, où habitaient ses parents. A la suite d'épreuves qui l'arrachèrent au tourbillon d'une vie mondaine, elle fit une retraite et sollicita son entrée aux Ursulines.

Des tourments intérieurs d'une violence ex-

trême mirent sa vocation en péril. Elle alla se jeter aux pieds de Notre-Dame du Grand Pouvoir et la supplia de vouloir bien l'en délivrer, “si c'était la volonté de son Fils et la sienne qu'elle se fit religieuse.” A l'instant, ses tentations disparurent et son cœur se dilata dans la plénitude d'un bonheur inexprimable. Elle prit aussitôt la résolution de faire brûler à perpétuité une lampe qui serait un témoignage permanent de sa reconnaissance. Son frère, M. de Repentigny, donna généreusement à la communauté des Ursulines une somme de trois cents livres pour l'entretien de cette lampe votive. Madeleine prit en religion le nom de Soeur Sainte-Agathe; et, jusqu'à sa mort (en 1759), elle prit soin elle-même de la lampe de la “chapelle des saints” où se trouvait alors la statue vénérée.

On se souvient que la Soeur Saint-Pierre du monastère d'Issoudun, en France, l'inspiratrice de la dévotion à Notre-Dame du Grand Pouvoir, s'appelait Madeleine. Une autre coïncidence plus frappante, c'est que Madeleine de Repentigny mourut le 25 février. Or, le 25 février était le jour anniversaire de l'intronisation de la première statue de Notre-Dame du Grand Pouvoir et de l'inauguration de son culte, qui devait, en se propageant, venir doucement rayonner jusqu'au monastère lointain de la Nouvelle-France.

La chapelle des saints où Notre-Dame du Grand Pouvoir avait son autel, était ainsi appelée à cause des reliques nombreuses qui s'y trouvaient, richement enchâssées dans quatre pilastres creux et vitrés de chaque côté de cet autel. Depuis la dernière reconstruction de l'église, ces trésors sont dispersés en différents endroits du cloître. La "chapelle des saints" fut remplacée par un vaste jubé, nécessaire à l'installation d'un grand orgue. Ce n'est pas sans regret qu'on la vit disparaître. Elle ressemblait, dit-on, à une première "chapelle des saints" qu'avait fait construire madame de la Peltrie et qui répondait à la description d'une chapelle érigée par Madame de Sainte-Beuve au couvent des Ursulines de Paris. La seconde chapelle des saints était presque deux fois séculaire lorsqu'elle fut démolie en 1901; et, quoique la statue de Notre-Dame du Grand Pouvoir ait été placée sur un autel près de la porte d'entrée de l'église du cloître, où les "anciennes" la retrouvent, elles regrettent encore de ne plus revoir l'antique chapelle où elles avaient prié et chanté durant les années de leur jeunesse heureuse, pendant les beaux saluts du Mois de Marie, quand l'air embaumé du grand jardin des religieuses mêlait aux arômes de l'encens le parfum des lilas blancs et des muguets.

Qu'est devenue la lampe de Madeleine de Re-

pentigny? On ne put la retrouver lorsqu'on réunit un nombre considérable de souvenirs antiques et précieux pour en composer un musée historique. C'est qu'il y avait déjà longtemps qu'elle avait été remplacée par un autre luminaire. Et la lampe que l'on voit, aujourd'hui, et qui date des premières années du siècle présent, est un bijou artistique offert aux Ursulines par Mademoiselle Madeleine Anthon de New York, descendante de la famille Le Gardeur de Repentigny.

III

**L'église extérieure des Ursulines.—L'autel du Sacré-Coeur et
Mgr Bruchési.—A propos de nationalités.—Une petite mon-
tagne au pensionnat.—Translation des restes mortels
de trois missionnaires jésuites, du cimetière Belmont
aux Ursulines.—Emouvantes cérémonies.**

L'église extérieure des Ursulines est particulièrement intéressante à visiter. Selon la tradition elle aurait été construite d'après le plan de l'intérieur de la chapelle de Versailles qui fut bénite en 1711; et des gravures de cette chapelle de Louis XIV, parues dans *La Maison*, il y a quelques années, semblent donner raison à cette opinion traditionnelle. Le choeur des religieuses, reconstruit en 1902, avec ses stalles, son orgue, ses petits autels, est plus beau que n'était l'ancien; mais il n'a pas le même cachet que la chapelle attenante dont il est séparé par une large grille. C'est en démolissant l'église intérieure que l'on s'aperçut que la pierre s'effritait et qu'il valait mieux rebâtir également la partie contigüe qui est l'église extérieure, — celle-ci non cloîtrée; mais elle le fut sur les mêmes fondations et dans les mêmes dimensions qu'auparavant, et on lui garda son ornementation architecturale primitive, soigneusement restaurée.

On y retrouve encore l'autel dédié au Sacré-

Coeur, vis-à-vis la grille de la chapelle des religieuses. L'on sait que la dévotion au Sacré-Coeur de Jésus est en honneur aux Ursulines.

Avant les apparitions de Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie, qui eut mission de la faire connaître au monde, la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, priant le Père Eternel pour le salut des âmes, avait entendu une voix qui lui disait : "Demande-moi par le Coeur de mon Fils."

Son Excellence Mgr Bruchési écrivait aux Ursulines, en 1937, qu'étant de passage à Québec, quarante ans auparavant, il avait dit la messe à l'autel du Sacré-Coeur dans leur église, et que c'était à la sacristie qu'on lui avait remis la lettre lui annonçant l'arrivée des bulles pontificales qui l'élevaient au siège archiepiscopal de la métropole. Dans le blason de Mgr Bruchési se voit l'image du Sacré-Coeur surmonté de la croix et entouré d'une couronne d'épines.

L'église extérieure des Ursulines a donc conservé son aspect d'autrefois : son riche maître-autel, sa vieille chaire et ses portes sculptées, ses dorures antiques et ses têtes d'anges ; et l'on y retrouve aussi les tablettes commémoratives et les monuments funèbres qui ornent ses murs, au-dessous des tableaux magnifiques provenant des spoliations de la Révolution française, qui

furent achetés pour les Ursulines par leur ancien chapelain et ami, M. l'abbé Louis-Philippe Desjardins, grand-vicaire de monseigneur l'archevêque de Paris, qui était retourné en France pour cause de santé. Son frère, l'abbé Louis-Joseph Desjardins, aumônier de l'Hôtel-Dieu, demeura dans notre pays. Tous deux furent de fidèles et obligeants amis des Hospitalières et des Ursulines.

La Mère Saint-Henri, née McCloughlin, — une ancienne supérieure dont l'on voit le portrait dans la salle de communauté des Ursulines, — avait été convertie par l'abbé Desjardins. Le monastère, fondé par des Ursulines françaises, avait eu pour la première fois une supérieure anglaise, — la Mère Esther Wheelwright de l'Enfant-Jésus, — après la cession du Canada à l'Angleterre : et cela par pure coïncidence. Depuis ce temps, des supérieures de langue anglaise et des supérieures canadiennes-françaises se sont succédé. Des rapports de cordiale civilité, et même d'amitié respectueuse, régnèrent entre la communauté et les gouverneurs et gouvernantes du régime anglais, tout comme avec ceux de la domination française. Une ancienne élève me disait qu'elle avait réfuté les préventions d'une étrangère, en lui affirmant qu'elle avait été élevée dans un couvent où les préjugés de nationalité n'existaient point. De fait, les irlandaises, écossaises ou autres étaient

en famille avec les élèves canadiennes-françaises de notre pensionnat, et des juives l'eussent été également. C'est d'ailleurs le même esprit dans d'autres couvents. On se souvient de l'histoire de Blanche Alkan : *Un lis fleurit . . . entre les épines*, écrite par une Soeur de la Congrégation Notre-Dame.

Un jour, les Ursulines de Roberval nous amenèrent une nouvelle compagne : une petite montagnaise de la Pointe-Bleue du lac Saint-Jean. Les élèves l'entouraient avec une sympathique curiosité et ne se lassaient pas de l'entendre chanter, de sa voix très douce, l'*Ave Maria* en langue sauvage. Elle parlait un peu le français. Son teint était cuivré, ses cheveux très noirs, le bord de ses oreilles était plat, mais elle avait une jolie figure. Cette petite Marie (j'oublie son autre nom) était sujette aux accès de mélancolie des enfants de sa race, qui se sentent captifs entré des murs de pierre. Un jour, on la trouva assise par terre, à l'ombre d'un parapluie qu'elle avait ouvert en guise de tente ; et elle dévorait à belles dents une chandelle de suif. Elle ne demeura pas longtemps au pensionnat.

Vous me croyez loin de l'église des Ursulines, avec cette histoire-là ? C'est pourtant ce souvenir qui m'y ramène, à côté du monument funèbre où se lit le nom du Père de Quen, le premier

blanc qui ait pénétré jusqu'au lac Saint-Jean. Il avait été le premier missionnaire des Montagnais, — les ancêtres de la petite Marie.

* * *

Les restes mortels de trois missionnaires jésuites, les Pères de Quen et du Péron et le frère Liégeois, avaient été retrouvés lors de la démolition de l'ancien collège des jésuites, à Québec, qui avait été abandonné après avoir servi de casernes durant un grand nombre d'années. Il était situé où est aujourd'hui l'hôtel-de-ville. Après avoir procédé à des fouilles et autres recherches, l'on parvint à reconnaître l'authenticité de ces ossements; et le R. P. Louis Saché, supérieur de la résidence des jésuites, adressa une requête, signée par lui-même et par deux procureurs, et accompagnée de la déclaration assermentée d'un médecin, à Mgr Taschereau, l'archevêque de Québec, ainsi qu'aux honorables juges de la cour supérieure pour la Province, afin d'avoir la double autorisation requise pour les exhumer et leur donner une sépulture convenable.

Douze ans plus tard, le R. P. J.-E. Désy, supérieur de la résidence des jésuites, intéressait la cité et le gouvernement à la translation de la dépouille mortelle de ces missionnaires au monastère des Ursulines, les jésuites n'ayant pas encore d'église à eux dans la ville.

Après la découverte des trois corps, à l'époque de la démolition des casernes, leur première translation avait été faite au cimetière Belmont, et sans bruit, pour des raisons qui sont ignorées. En 1879, après des retards involontaires, lorsqu'on voulut ravoïr les boîtes avec les précieux ossements qui avaient été identifiés, on ne les trouva plus. Après un long silence de dix ans, on découvrit enfin (en juin 1889) les corps de ces missionnaires dans un charnier du cimetière Belmont. Puis deux années s'écoulèrent encore avant la dernière, et, cette fois, solennelle translation aux Ursulines, le 12 mai 1891.

Je cite maintenant une page des "Annales de la Société Saint-Jean-Baptiste" auxquelles j'emprunte plusieurs détails des faits que je résume.

"Le Gouvernement de Québec prit toutes les mesures et encourut toutes les dépenses nécessaires pour assurer des funérailles publiques à ces illustres enfants de la Compagnie de Jésus; et, par une coïncidence extraordinaire, cette cérémonie eut lieu le 12 mai 1891, au moment où tous nos évêques étaient réunis ici, (à Québec) pour recevoir solennellement, le lendemain, le décret de Rome conférant le titre de Vénérable à Mgr de Laval, le premier évêque de la Nouvelle-France, le contemporain et l'ami puissant et

fidèle des anciens Pères de la Compagnie de Jésus.”

Le programme et les grandes lignes de l'organisation de la cérémonie furent adoptés dans une séance du comité de régie de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, sous la présidence de M. Jules Tessier.

Ce qui n'est pas raconté dans ces pages, c'est qu'une nouvelle identification des corps avait été faite par le docteur Auguste Hamel. Je croirais que ce devait être pour s'assurer que c'étaient bien les ossements vérifiés en 1878 par le docteur Hubert LaRue. Je m'en souviens parce qu'au retour du cimetière Belmont, la voiture du médecin s'arrêta au numéro 164, Grande-Allée. Le Père Désy, S. J., était avec lui. Celui-ci venait sans doute faire un rapport à mon père, qui servait d'intermédiaire entre le supérieur des jésuites et l'honorable Premier ministre, le Gouvernement provincial s'étant chargé des frais d'érection d'un monument, en plus de la translation des corps aux Ursulines. Ernest Gagnon rencontra, le lendemain, une personne qui lui dit : “Vous avez de la maladie, chez vous? Nous avons vu y entrer le Père Désy avec le docteur Hamel.” — “Oui, — répondit mon père, — il y a même eu de la mortalité . . . mais pas dans la maison. C'est le Père de Quen, un ancien recteur du vieux “collège de

Québec'', et deux autres jésuites qui sont morts
... il y a plus de deux cents ans!''

* * *

Dans l'après-midi du 12 mai 1891, une partie de la procession organisée par la société nationale attendait à la barrière qu'il y avait alors sur le chemin Sainte-Foy, près de l'Avenue des Erables, l'arrivée des deux cercueils contenant les ossements des trois missionnaires et portés par des hurons de Lorette en grand costume. Le cortège se rendit, en premier lieu, à la chapelle de la Congrégation de la Haute-Ville, où les cercueils furent déposés sur un catafalque entouré de zouaves comme gardes d'honneur. Monseigneur Fabre, archevêque de Montréal, fit l'absoute, assisté du R. P. F.-X. Hamel, provincial des jésuites, et du R. P. Désy, supérieur de la résidence de Québec. Le cardinal Tasche-reau, en raison d'une indisposition, ne put présider aucune des cérémonies qui eurent lieu avant l'inhumation.

Le premier cortège se joignit ensuite à la procession générale, qui partit de l'Esplanade pour se rendre à la basilique en faisant un détour par la rue Saint-Jean. Il y avait une foule immense et les rues étaient pavoisées. La grande église était drapée de tentures violettes et des banderolles partant de la voûte recouvraient

le catafalque, où les hurons avaient placé les deux lourds cercueils que dix-sept d'entre eux avaient portés successivement. Tous leurs noms sont mentionnés dans le récit des "Annales de la Société Saint-Jean-Baptiste." Il y avait aussi deux montagnais qu'avait amenés à Québec M. Ménard, marchand de Roberval. Les archevêques et évêques de la Province de Québec, les Pères jésuites et de nombreux membres du clergé remplissaient le sanctuaire. L'honorable A.-R. Angers, lieutenant-gouverneur, assistait à la cérémonie à sa place habituelle (le premier banc dans la grande nef, à la basilique, est réservé au châtelain de Spencer Wood). Dans le bas-choeur, les honorables MM. J.-J. Ross et P. Garneau occupaient des fauteuils; les corps publics étaient placés dans la nef, et les autres parties de l'église étaient remplies par une foule de citoyens.

Mgr Benjamin Pâquet, recteur de l'Université Laval, prononça une admirable oraison funèbre. Après le *Libera*, la procession se reforma pour se rendre aux Ursulines. La fanfare jouait la *Marche funèbre* de Haendel. Il était impressionnant de voir encore les porteurs hurons déposer leur précieux fardeau sur le catafalque avant de le descendre au dernier lieu de repos, au-dessous du choeur de la chapelle des Ursulines. Monseigneur Duhamel, archevêque d'Ottawa,

wa, donna l'absoute et les religieuses chantèrent le *Libera*.

Dès que les corps furent descendus dans le caveau, sous le choeur, Son Honneur le lieutenant gouverneur dévoila le monument érigé par le Gouvernement de la Province. C'est une tablette en marbre avec des ornementations en relief. Une description complète, en termes héraldiques, ainsi qu'une traduction française de l'inscription latine composée par le R. P. Angelini, S. J., professeur à l'université grégorienne de Rome, se trouvent dans le Volume III des *Annales de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec*, par H.-J.-J.-B. Chouinard. Dans ce même volume (pp. 228-252) est cité un article des plus émouvants de Faucher de Saint-Maurice sur le vieux collègue de Québec et les missionnaires et martyrs de la Compagnie de Jésus, la reproduction des documents relatifs à l'identification des dépouilles mortelles réclamées par les jésuites, le récit détaillé des cérémonies grandioses qui accompagnèrent leur translation et le texte de la remarquable oraison funèbre de Mgr Benjamin Pâquet. L'orateur était le frère de l'abbé Louis-Honoré Pâquet et l'oncle de Mgr Louis-Adolphe Pâquet, en renom à Rome comme à Québec.

Le blason et la devise de la Compagnie de Jésus : *Ad maiorem Dei Gloriam* ornent le haut du

monument et les armoiries de la Province de Québec sont sculptées au bas avec l'éloquente devise : *Je me souviens.*

Dans la crypte de l'église des Ursulines. — Un ami du vieux monastère, M. Lucien Lemieux.—A propos de patriotisme.—
 La maison Fargues.—Souvenir de quelques disparus.—
 L'oratoire du Sacré-Coeur.—Le tombeau des Fondatrices.—Le Coeur de madame de la Peltrie.—Le chef-d'oeuvre de Philippe de Champaigne.

D'après les plans de la crypte et les notes que j'ai recueillies, j'ai pu faire une liste des personnes inhumées aux Ursulines. Il y en a une centaine, parmi lesquelles se trouvent quelques prêtres, dont quatre aumôniers de la communauté, des bienfaiteurs et amis, des parents de religieuses, même de très jeunes enfants, et plusieurs élèves de l'institution, surtout des "anciennes." Il y a, dans cette crypte, des disparus de conditions diverses, à partir du premier lieutenant-gouverneur de la Province de Québec, Sir Narcisse Belleau, jusqu'à d'humbles serviteurs du couvent. Seize tablettes commémoratives, placées au-dessous des tableaux de maîtres dont les murs sont ornés, rappellent les noms d'un certain nombre de ces défunts; les autres ne sont gravés que dans le coeur de ceux qui les ont aimés. Il reste peu de leurs contemporains. A part la sépulture de deux aumôniers décédés depuis le commencement du siècle pré-

sent, les inhumations remontent à des dates éloignées, — entre 1762 et 1894, — et plusieurs sont antérieures à la dernière moitié du dix-neuvième siècle.

A côté des tablettes commémoratives, il y a des marbres sculptés en haut relief qui sont de vrais monuments. Le plus beau est dû au ciseau de Marshall et représente la Foi, l'Espérance et la Charité. Il fut érigé à la mémoire de trois des filles de l'honorable M. P.-J.-O. Chauveau.

On parle actuellement des résidences du vieux Québec qui sont à conserver, entre autres d'une très ancienne maison de la Basse-Ville, rue Saint-Pierre, où l'on a aménagé récemment un musée. Elle était autrefois la propriété de madame Fargues, née Henriette Guichaud (ou Guichaux) qui l'avait fait construire en 1781.

Madame Fargues était la mère du docteur Fargues, qui avait été médecin de la communauté des Ursulines. Devenue veuve, elle avait épousé l'honorable Thomas Dunn, qui fut Président du Conseil, juge de la Cour des Plaidoyers Communs et, à deux reprises, administrateur de la Province du Bas-Canada. Elle mourut à l'âge de quatre-vingt neuf ans et fut inhumée aux Ursulines.

Si vous désirez entendre parler des familles amies du vieux monastère de Québec, et de bien d'autres encore, vous n'avez qu'à frapper à la porte de l'assistant-bibliothécaire de la législature provinciale, M. Lucien Lemieux. Celui-ci peut vous dire non seulement les noms des gens du monde qui reposent à l'ombre du cloître, mais il sait aussi les noms des religieuses décédées depuis un demi-siècle, lors même qu'il n'a pu les connaître toutes personnellement. Un jour que je le consultais, je remarquai, sur son bureau, des fiches de classement. Il me dit : "J'ai là tous les noms des Mères Ursulines décédées depuis 1872." Comme j'en ai connu un grand nombre, je lui en nommai plusieurs. De mémoire, il répondait au nom de religion par le nom de famille et la date du décès de chacune.

Sa mère, Lady Lemieux, fille aînée du juge Marc-Aurèle Plamondon, avait été l'une des élèves les plus distinguées des Ursulines; ses soeurs y ont fait leurs études; et Lucien Lemieux a toujours entendu parler du couvent. Il y allait faire des messages lorsqu'il était enfant et les gardiennes du parloir le faisaient causer et s'amusaient de ses reparties originales. Comme la famille du juge Lemieux demeurait alors rue Desjardins, il fréquentait l'église extérieure; et lorsque la cloche du monastère sonnait des glas, il savait quelle religieuse était

partie pour le ciel. Après avoir feuilleté l'histoire ancienne des Ursulines, il se tient au courant de son histoire contemporaine. Si vous voulez savoir si tel personnage est entré dans le cloître, il vous l'apprendra avec la date précise de sa visite.

“L'Oncle Gaspard” (M. Jean-Marie Turgeon), citait, dans l'une de ses chroniques, le joli mot de M. Lucien Lemieux en parlant du cimetière Belmont: “C'est le Québec endormi.” Quand ces deux-là se rencontrent, ils réveillent les morts!

M. Lucien Lemieux possède une collection de près de cinq mille photographies qu'il a annotées au verso. Entouré, à la bibliothèque du Parlement, de vieux livres canadiens, et de livres nouveaux qui ressuscitent le passé, il sait diriger les recherches des amateurs de la “petite histoire.”

Certains livres d'autrefois révéleraient à plusieurs que les oeuvres qui fleurissent aujourd'hui sous leurs yeux, étaient en germe dans le passé, ou ne font que refleurir sous un printemps nouveau.

Et si les portraits de la collection Lemieux devenaient tout à coup une galerie vivante, si l'on pouvait interroger ces canadiens et canadiennes d'autrefois et d'à présent, l'on verrait

qu'à côté de ceux qui furent d'éloquents interprètes de l'âme canadienne-française, il y eut, et il existe encore de braves gens qui n'ont jamais parlé en public, mais qui ont néanmoins vécu un patriotisme agissant par des oeuvres ignorées et d'obscurs dévouements.

Je sors d'une digression un peu déclamatoire, comme d'une rêveuse distraction à l'église, et vous me retrouverez dans la chapelle des Ursulines, près du monument érigé à la mémoire d'un canadien éminent par ses hautes fonctions officielles, ses écrits, son oeuvre d'éducation, son éloquence qui l'a placé au rang de nos plus grands orateurs nationaux : l'honorable Pierre-Joseph-Olivier Chauveau. Le fondateur des Ecoles normales du Bas-Canada parlait l'anglais comme le français, sans que la langue accessoire (je devrais dire nécessaire) ne lui fît oublier ou rejeter la langue maternelle. Celui qui repose non loin de lui dans la crypte des Ursulines, le docteur Jean-Zéphirin Nault, natif de Deschambault, avait fait ses études au séminaire de Québec, puis au collège de Brunswick, dans les Etats-Unis, où il avait eu pour condisciple et ami le poète américain Longfellow, qui lui écrivait *en français*.

Le docteur Nault fut professeur de médecine dans les premières années de l'Université La-

val, au temps où son frère de mère, le juge Ulric Tessier, y enseignait le droit. Il avait été pendant plusieurs années le médecin de la communauté des Ursulines et il y repose ainsi que toute sa famille, à l'exception de l'une de ses filles, mariée au docteur Jules Taschereau de la Beauce. Ma mère, qui était sa fille aînée, y fut inhumée; mais, comme beaucoup d'autres familles qui auraient voulu réserver leur place pour rejoindre les tombes de leurs disparus, la nôtre dut y renoncer: car, depuis 1894, il n'y eut plus d'inhumations aux Ursulines, faute d'espace. On parvint, en décembre 1921, à y placer le cercueil de l'abbé Luc LaRue, qui était l'aumônier de la communauté lorsqu'il mourut. Un autre aumônier en charge, l'abbé Arthur Moreau, décédé en 1934, fut enterré au seul endroit demeuré libre sous le choeur des religieuses, vers l'entrée de l'église extérieure. Les Ursulines elles-mêmes n'ont plus de sépultures sous leur chapelle cloîtrée. Depuis plusieurs années un cimetière a été ouvert dans un enclos de leur jardin.

* * *

On se demande sans doute où sont les corps des fondatrices du monastère: la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, la Mère Saint-Joseph et Madame de la Peltrie.

La Mère Saint-Joseph, qui mourut la premiè-

re, fut enterrée dans le jardin, en 1652. Dix ans plus tard, le caveau de la nouvelle église étant achevé, on y transporta ses restes. C'est alors que la Mère M. de l'Incarnation recueillit une partie de sa chair, transformée en poudre blanche. Elle est conservée précieusement dans une fiole sur laquelle est son nom et la date : 1662.

Madame de la Peltrie, qui mourut en 1671, avait une grande considération pour les jésuites et leur avait légué son coeur. Donc, après les cérémonies de l'enterrement aux Ursulines, le clergé, précédé de M. l'abbé de Bernières, curé de Québec, accompagna le Coeur, porté sous un crêpe noir par un des notables du pays, jusqu'à l'église des jésuites. Le dit abbé de Bernières le remit au révérend Père Supérieur. Il fut placé sous les marches du grand autel, surmonté d'un tableau qui était un don de l'illustre défunte. Elle avait donné aussi la lampe d'argent du sanctuaire avec un fonds pour l'entretenir. Je cite à peu près textuellement ce qu'écrivait l'annaliste des Ursulines, qui relata, plus tard, en quelles circonstances le coeur de Madame de la Peltrie fut rapporté au monastère. "Ayant été informées, dit-elle, que l'on démolissait l'église des Pères jésuites, dont le Gouvernement s'était emparé, nous envoyâmes chercher le coeur de Madame notre très honorée Fondatrice." L'ayant recouvré, le procès-verbal fut dressé (le 14 mai 1807). Il n'y avait plus de jésui-

tes à Québec depuis 1800. La petite caisse qui le contenait fut d'abord déposée dans le tombeau des Fondatrices. Elle en fut retirée, en 1834, lorsqu'on rouvrit ce tombeau et qu'on y trouva une eau claire que l'on a conservée précieusement. Il serait trop long de raconter les exhumations faites à différentes époques, à la suite des incendies, reconstructions de l'église, etc. Les ossements, d'abord séparés, puis réunis dans un même cercueil, n'ont pu être identifiés avec certitude; les trois fondatrices reposent donc ensemble dans le sarcophage où l'on a mis aussi le coeur de madame de la Peltrie et qui fut placé dans un oratoire restauré au commencement du siècle présent. Cet oratoire se trouve à l'endroit même où la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation avait élevé un petit sanctuaire qui servit au culte pendant cinquante ans, et qui avait été choisi en 1716, pour être le centre de la Confrérie du Sacré-Coeur de Jésus. Les SS. Martyrs jésuites du Canada et le Vénérable Mgr de Laval y ont célébré le Saint-Sacrifice. Madame d'Youville, la fondatrice des Soeurs Grises, avait eu le bonheur d'y faire sa Première Communion. A l'occasion de la réunion annuelle de leur "amicale", les anciennes élèves des Ursulines ont le privilège d'y entrer.

Je retourne maintenant à l'église extérieure.

On y admire des peintures magnifiques et anciennes, achetées à un prix très modique aux enchères qui suivirent la Révolution française, par l'abbé Desjardins dont j'ai parlé au chapitre précédent. Je dirai seulement un mot du grand tableau de Philippe de Champaigne: le *Repas chez Simon le Pharisien*, placé au-dessus de la porte et mesurant à peu près toute la largeur du mur. Il avait été coupé en deux par un coup de sabre durant la Révolution. On n'en voit pas de trace sur la peinture; cependant, une religieuse de nos jours, qui a nettoyé deux fois ce tableau, a vu, en arrière de la toile, la longue couture (semblable à une cicatrice) qui a réuni les deux parties, retrouvées, paraît-il, l'une au sud et l'autre au nord de la France.

L'inhumation de Montcalm. — Le Crâne de Montcalm.

— Cent ans après. — M. G.-F. Faribault. —

Le Révérend Père Félix Martin, S. J.

C'était vers les neuf heures du soir, le 14 septembre 1759. Un lugubre cortège, partant de la demeure du chirurgien Arnoux, rue St-Louis, s'acheminait vers la chapelle des Ursulines. Une sorte de boîte, fabriquée durant la journée par le vieux contremaître du monastère, était le cercueil où l'on avait déposé le général marquis de Montcalm, pour l'inhumer hâtivement "à la lueur des flambeaux", à cause du bombardement de la ville. Blessé mortellement au combat de la veille, il était mort le matin, en chrétien et en héros. Il avait quarante-sept ans. (1)

Des membres du clergé, des officiers militaires et civils accompagnaient la dépouille mortelle, et quelques femmes et enfants se joignaient au convoi en pleurant. Aucune pompe autour du cercueil qui emportait, avec le défenseur de la patrie, les espoirs de la Nouvelle-France. Des sanglots seuls brisaient ce silence, lourd d'angoisses et de regrets. Ainsi que le rapporte la chronique des Ursulines, "les cloches restèrent

(1) Voir appendices A et B.

muettes, le canon ne résonna point, et les clai-rons furent sans adieu pour le plus vaillant des soldats.”

Une petite fille de huit ans et demi, qui se nommait Amable Dubé, avait suivi ceux qui entraient dans l'église; et jamais elle n'oublia le triste soir. Devenue plus tard Ursuline, sous le nom de Mère Saint-Ignace, elle en racontait la désolation à celles qui n'avaient pas vécu cette époque tragique. Elle ne mourut qu'en 1839. La Mère Sainte-Croix, née Holmes, était la seule religieuse, de mon temps de pensionnat, qui eût connu un témoin de la sépulture de Montcalm. Il faut dire que cette Mère Sainte-Croix atteignit près de quatre-vingt-quatorze ans, et qu'elle vit passer maintes générations d'élèves, dont plusieurs vivent encore. L'âge de deux vénérables religieuses, en se rejoignant, avait transmis après un siècle et demi, et même au-delà, la tradition orale, concordant avec la relation écrite des événements du 14 septembre 1759. (1)

(1) Mère Sainte-Croix, née Joséphine Holmes, était la soeur du savant abbé Jean Holmes, mort au séminaire de Québec, — un converti. Les soeurs de l'abbé Holmes se convertirent tour à tour dans l'espace de quinze ans; l'aînée, devenue plus tard Mme Montferrand, au couvent des Soeurs de la Congrégation de Berthier; les quatre autres, aux Ursulines. L'une mourut à l'âge de vingt-et-un an; les autres furent. Madame Baldwin, Mme De Celles, mère de feu M. A.-D. De Celles, d'Ottawa, Mme Lefaiivre, grand'mère de Mademoiselle Georgianna Lefaiivre (Ginevra), de Québec, et de Madame

En 1761, un monument funèbre à la mémoire du glorieux vaincu des Plaines fut commandé par Bougainville et envoyé à William Pitt (le futur lord Chatam) avec demande d'en autoriser l'envoi à Québec. L'épithaphe avait été composée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de France. Il fut expédié et perdu. Près de trois quarts de siècle s'écoulèrent avant que le nom de Montcalm ne parût, gravé sur une tablette commémorative que lord Aylmer fit enclaver dans le mur de l'église des Ursulines en 1821.

Grâce à la patriotique initiative de M. G.-B. Faribault, un nouveau monument, portant l'inscription latine composée autrefois par l'Académie des Inscriptions fut érigé aux Ursulines à l'occasion du centenaire de la mort de Montcalm. Monsieur Faribault fut l'un des organisateurs de la souscription et contribua lui-même largement aux frais de la commémoration, qui eut lieu le 14 septembre 1859.

Le matin de ce jour, une messe fut célébrée par l'abbé Georges LeMoine, aumônier des Ursulines. Le crâne de Montcalm était exposé sur

Georges Morel, de Montréal; et la Mère Sainte-Croix, qui reçut le don de la foi, comme un coup subit de la grâce, au moment de l'Élévation de la Sainte Hostie pendant la messe de minuit à Noël. Elle était douée de talents remarquables. Elle écrivit l'histoire des Ursulines en anglais sous le titre de: *Glimpses of the Monastery*.

le catafalque. Dans l'après-midi, Mgr C.-F. Bailargeon, administrateur de l'archidiocèse de Québec, fit les prières de l'absoute. La partie musicale fut exécutée par une chorale de la ville, sous la direction d'Ernest Gagnon. Le R. P. Félix Martin, jésuite, prononça une magnifique oraison funèbre.

On sait que Wolfe avait été inhumé en Angleterre. On voulut néanmoins rappeler sa mémoire, et, la veille au soir, à l'église anglicane on avait sonné les glas de Wolfe. Dans le jardin du Fort, le monument que lord Dalhousie avait fait élever, en 1827, à la gloire commune des deux héros, était orné de couronnes d'immortelles et de guirlandes de feuilles d'érable.

On se demande comment il se fait que l'on exposa le crâne de Montcalm qui avait été inhumé le soir de sa mort dans l'église des Ursulines. Voici en quelles circonstances il fut enlevé du cercueil. Un nommé Louis Jalbert, qui avait été contremaître aux Ursulines pendant quarante-cinq ans, avait demandé la faveur d'aller finir ses jours dans la maison des domestiques et d'être enterré sous l'église extérieure à l'endroit qu'il désigna lui-même : au pied de la balustrade, près du choeur des religieuses. Il mourut à la fin d'avril 1833. En faisant les excavations, l'on touchait à la fosse de Montcalm, et l'on en profita pour retracer ses ossements. Les

annales du monastère disent que tout était dans un état de décomposition complète, à l'exception du crâne, que l'on recueillit avec respect et qui fut conservé dans le cloître. Pendant longtemps, ce crâne était chez l'aumônier du couvent; plus tard, les religieuses durent le garder près des parloirs, à cause de l'affluence des visiteurs, si nombreux en été. Des américains, surtout, tiennent à visiter l'église, puis ils veulent tous voir le *Montcalm's skull*. Maintenant, les Ursulines ont un musée accessible au public, ouvert de la fin de juin au mois de septembre; et c'est au grand parloir, à deux pas de l'église du monastère, que l'on peut voir le crâne du héros de Chouagen et de Carillon.

* * *

Ce monsieur G.-B. Faribault, qui prit une part si active et si généreuse à la célébration du centenaire de la mort de Montcalm, était un patriote désintéressé, dont la biographie, écrite par l'abbé Casgrain et rééditée par la maison Beauchemin, se trouve, sinon encore en librairie, du moins dans nos meilleures bibliothèques. Il avait une fille unique, élevée aux Ursulines, qui épousa le peintre canadien-français Théophile Hamel. Elle était reconnue comme l'une des femmes les plus gracieuses et les plus distinguées de la société de Québec.

Monsieur Faribault avait fait peindre les ar-

mes de Montcalm et donna ce tableau aux Ursulines en souvenir du centenaire célébré dans leur église.

Le panégyriste de Montcalm, le R. P. Félix Martin, jésuite, fut le fondateur et le premier recteur du collège Sainte-Marie de Montréal, qui bénéficia de ses talents d'architecte et d'administrateur habile et prudent. Il avait un esprit très cultivé. Il était reconnu comme un excellent éducateur, qui aimait ses élèves et en était profondément estimé. Après neuf ans de rectorat, il fut supérieur de la résidence de Québec, puis il retourna en France où il mourut à Vaugirard, âgé de quatre-vingt-six ans.

Le R. P. Martin écrivit la biographie du Père Jean de Brébeuf et du Père Jogues, deux des jésuites martyrs du Canada, et publia l'autobiographie du Père Chaumonot et un ouvrage sur Montcalm.

En souvenir du fondateur de leur collège, le cercle de l'A. C. J. C. des anciens élèves de Sainte-Marie porte le nom de *Cercle Félix-Martin*.

EN MARGE D'UN LIVRE D'AUTREFOIS
LE COMTE DE PARIS A QUEBEC,
PAR ERNEST GAGNON

Voyage du Comte de Paris et du Duc d'Orléans au Canada en 1890.—Introduction historique par l'honorable juge Routhier.—Aux monuments de la vieille capitale.—A l'Université Laval.—Un boursier du duc d'Orléans.—Visites et incidents divers.—Les zouaves.—Les Hurons de Lorette.—Banquet à l'hôtel Saint-Louis.—A la colonne Sainte-Foy.—A la citadelle.

Il y a quelques années, je citais dans un opuscule, le mot d'un vieil écrivain à un tout jeune débutant : "Maintenant, je ne lis plus : je relis." Ce mot-là fait rêver . . . Relire, à quarante ans, l'ouvrage lu à vingt ans, et plus tard le reprendre encore, c'est presque à chaque fois lire un livre nouveau dans les pages d'un livre ancien. Je viens d'avoir moi-même cette impression, en relisant : *Le Comte de Paris à Québec*, par Ernest Gagnon, — récit publié il y a près de cinquante ans.

Cette lecture a provoqué en moi, je l'avoue, une profonde nostalgie du passé ; mais aussi un réveil d'enthousiasme au souvenir de tous ces événements d'autrefois, que l'on proclamait "jours inoubliables", au premier soir de leur splendide crépuscule, et qui étaient bientôt presque effacés : "Le flot succède au flot" . . .

Du reste, après un demi-siècle, il ne reste guère de témoins de ces fêtes passées; et pour les autres, ce sont des faits inconnus qu'il n'est peut-être pas sans intérêt de remettre au jour; car ils sont de la "petite histoire", qui semble conquérir, aujourd'hui, l'attention et le goût des jeunes.

Lorsque le Comte de Paris vint à Québec avec le duc d'Orléans et quelques personnages de leur suite, dans l'automne de 1890, il résidait en Angleterre, banni de son pays par une nouvelle loi d'exil votée quinze ans après l'abrogation de l'ancienne. Il avait alors quarante-huit ans.

C'est en Angleterre qu'il avait fait sa première communion, de la main du cardinal Wiseman, dans la chapelle des français, à Londres; et il s'était marié dans une chapelle de Kingston, en Angleterre. Son fils aîné, le duc d'Orléans, né dans l'exil, s'était formé à la vie militaire anglaise. A l'âge de dix-neuf ans, il avait fait du service dans l'armée des Indes, avec l'assentiment de Sa Majesté Britannique; mais son coeur de français brûlait du désir de servir son pays. Spontanément, dès sa majorité, il voulut aller en France pour y faire ses trois ans de volontariat avec les conscrits de sa classe. Il se rendit secrètement à Paris, avec un ami au courant de son dessein aussi téméraire que géné-

reux. Il se présente au bureau de recrutement; on le renvoie à la mairie, et, de la mairie, au ministère de la guerre. Il écrit alors au ministre, déclarant qu'il ne veut provoquer aucune manifestation par sa présence à Paris, qu'il n'aspire à aucun des grades que la loi d'exception lui interdit, mais désire entrer dans les rangs de simple soldat. La réponse à cette lettre fut son incarcération à la Conciergerie. Le lendemain, il adresse au Président de la République une lettre "vibrante de patriotisme." Quelques jours après, il est introduit en police correctionnelle.

Les paroles qu'il prononça pour sa propre justification furent sublimes. Lorsque Me Rousse se leva, — non pour le défendre, car le prince ne le voulait pas, — mais pour exprimer son sentiment et celui d'une foule de braves qui ne pouvaient être que favorables à une supplique aussi loyale que désintéressée, il créa une impression profonde par ses paroles; et lorsqu'il acheva par cette frémissante déclaration: "J'aimerais mieux avoir à le défendre qu'à le juger", le tribunal dut faire cesser les applaudissements qui éclatèrent. Le prince fut néanmoins condamné à deux années d'emprisonnement pour avoir enfreint la loi d'exil. "Mais, — a-t-on écrit ensuite, — devant l'opinion publique, devant la jeunesse de France et du monde entier, le noble accusé avait gagné sa cause."

La jeunesse universitaire de Québec savait tout cela. Elle faisait partie du cortège qui accompagna les princes à leur arrivée. A un moment où un groupe nombreux de ces jeunes se trouva tout près de la voiture du duc d'Orléans, l'un des étudiants donna ce commandement : "Bien ensemble, les enfants de Laval !" Et cent voix lancèrent cette vibrante acclamation : *Vive le premier conscrit de France !*

J'empîète, ici, sur le récit d'Ernest Gagnon ; mais les détails précédents, je les avais recueillis dans l'admirable *Introduction* de l'honorable juge Routhier, qui ouvre le livre par une histoire abrégée et anecdotique de cette famille royale dont les représentants furent accueillis avec une sympathie enthousiaste par les québécois, comme par les montréalais et les trifluviens. La France ancienne et la Nouvelle-France se rencontraient . . . et se reconnaissaient.

Je ne vous ferai pas suivre minutieusement l'itinéraire du comte de Paris et de ses distingués compagnons de voyage, mais j'en relève-
rai quelques incidents, moins connus, qui offrent un intérêt particulier.

A l'époque de ce voyage des princes au Canada, le lieutenant-gouverneur de la Province de Québec était l'honorable A.-R. Angers, qui avait pour secrétaire M. de la Broquerie Taché ; l'honorable Honoré Mercier était premier ministre

et M. Joseph Frémont était maire de la ville de Québec. La fanfare de la citadelle, qui accompagnait d'une musique splendide les manifestations publiques de ce temps-là, était encore celle de la Batterie B, qui fut si regrettée lorsqu'on l'enleva de Québec. Elle était composée d'excellents musiciens.

Les nobles visiteurs furent salués, dès leur arrivée, par l'adresse de bienvenue du maire de la ville, puis se rendirent, de la gare du Palais, jusqu'à la Place d'Armes. Le Vieux-Château (remplacé depuis par le château Frontenac) existait encore. Après avoir admiré l'incomparable panorama qui s'offrait à leurs regards, ils longèrent la Terrasse, au pied du Cap Diamant. Le Comte d'Haussonville, qui était de la suite princière, citait de mémoire l'inscription principale du monument à la mémoire de Wolfe et Montcalm avant de la lire sur l'obélisque érigé au Jardin du Fort. De là, ils se rendirent à l'hôtel Saint-Louis, où les zouaves pontificaux de l'Union Allet vinrent les rencontrer dans l'après-midi. Le Comte de Paris et le duc d'Orléans répondirent gracieusement à leurs compliments de bienvenue et le jeune prince lut aux anciens soldats du Pape une lettre confidentielle du général marquis de Charette, les concernant exclusivement. Le soir même eut lieu la réception officielle à la résidence vice-royale de Spencer Wood. La route qu'ils suivirent les in-

téressa vivement : la porte Saint-Louis, qui doit son nom à Louis XIII, le Palais législatif, les Plaines d'Abraham et les avenues de l'ancienne châteltenie de Coulonge. Le dîner à Spencer Wood fut charmant. Au cours de la conversation, le duc d'Uzès et le colonel de Parseval parlèrent des réceptions également magnifiques dont les princes avaient déjà été l'objet avant leur arrivée à Québec. Le discours de l'honorable juge Jetté, au banquet de l'hôtel Windsor, à Montréal, avait été *télégraphié en France*. Mgr Laflèche, à Trois-Rivières, les avait conquis par sa "merveilleuse éloquence."

A l'hôtel Windsor, le Comte de Paris avait ajouté à son discours français quelques mots aux *Gentlemen of British descent*.

Une réception au vieux monastère des Ursulines entre toujours dans le programme des visites à Québec de personnages illustres. Le Comte de Paris fit remarquer lui-même qu'il se trouvait dans le cloître au jour anniversaire de la naissance de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation (28 octobre). On lui fit voir divers objets venus du Louvre et de Versailles; et il aperçut avec plaisir le portrait de la comtesse de Larochevoucault, marquise de Solon et duchesse de Randan, qui lui rappela le château de Randan, propriété de la Comtesse de Paris.

La plus intéressante réception fut celle de

l'Université Laval. Son Eminence le cardinal Taschereau, les membres du clergé, les professeurs et étudiants des différentes facultés, les élèves du petit séminaire et de l'école normale y étaient tous réunis. Après une visite au palais cardinalice, les princes, accompagnés de leur suite : le duc d'Uzès, le marquis de Lasteyrie, le colonel de Parseval, le comte d'Haussonville, le capitaine Morhain, le docteur Récamier et M. Carl Lachambre furent conduits à l'estrade d'honneur où les attendaient les membres du comité de réception. Mgr Benjamin Pâquet, recteur de l'Université, prononça un discours magnifique, dont je cite quelques mots, accompagnant un témoignage inattendu et un geste historique qui portèrent l'émotion à son comble.

Un petit écolier de la "sixième" avait présenté au Comte de Paris un bouquet de fleurs naturelles. — "Monseigneur, comme supérieur du séminaire de Québec, dit Mgr Pâquet, j'ai un devoir bien doux à remplir : celui de saluer en Votre Altesse Royale le descendant d'un bienfaiteur de cette maison. L'enfant qui vient de vous présenter un bouquet est le boursier de Son Altesse Royale Louis, troisième duc d'Orléans, qui, par son testament du 8 décembre 1749, fonda une pension dans le petit séminaire de Québec. Louis-Philippe, quatrième duc d'Orléans, pour remplir les intentions du prince son père, assura de nouveau cette fondation par un

acte du 4 mai 1759. Prince, veuillez accepter pour vous et pour votre fils les remerciements de l'Université Laval et du Séminaire de Québec."

Puis, après quelques vœux ardents exprimés à l'égard de la France de nos aïeux, "Mgr Pâquet fit un signe au massier Wallard, qui s'avança, portant le vieux drapeau de Carillon, enroulé sur sa hampe, et vint se placer dans une attitude toute militaire en face de monseigneur le Comte de Paris."

Et le recteur de Laval présenta "ce témoin du passé, témoin de la valeur des soldats français et des soldats canadiens." Il termina en s'écriant: "Enfants, saluez le drapeau de Carillon!" Et la fanfare des écoliers joua l'hymne de Sabatier sur les paroles de notre poète national, Octave Crémazie:

O Carillon, je te revois encore!

Je cite, maintenant, ce qu'écrivait Ernest Gagnon après avoir raconté ce qui précède:

"Cette fois, la salle parut couler sous les applaudissements et les cris d'enthousiasme. La musique, cet art si faible pour l'expression de l'idée, mais si puissant pour l'expression du sentiment, centuplait en ce moment les impressions de la foule. Pendant quelques instants, l'auditoire demeura sous l'empire d'une émotion extraordinaire. Son Eminence le cardinal Tas-

chereau paraissait remué jusqu'au fond de l'âme et ses traits vénérables étaient inondés de larmes. Le capitaine Morhain sanglotait."

... "L'incident du boursier du duc d'Orléans sera sans doute considéré par nos visiteurs comme l'un des plus curieux et des plus charmants épisodes de leur voyage en Amérique.

"Existe-t-il encore, en Europe, de ces bourses créées, çà et là, par les princes de l'ancienne monarchie française? Toutes ces choses n'ont-elles pas été anéanties par la révolution?

"Quoi qu'il en soit, il y a ici, à Québec, un jeune orphelin qui fait son cours classique au petit séminaire et à l'Université, grâce à la générosité du troisième duc d'Orléans, Louis-le-Pieux, et à la fidélité du quatrième duc d'Orléans, Louis-Philippe-le-Charitable, à remplir les intentions de son père."

Il y a deux ou trois ans, j'ai appris qu'il y avait encore au séminaire de Québec un boursier du duc d'Orléans.

A l'époque où le Comte de Paris vint à Québec, les allées du Parc des Champs de Bataille n'étaient pas même tracées. Ce terrain appartenait aux Ursulines et était laissé à l'usage du gouvernement fédéral en vertu d'un bail emphytéotique qui expira en 1902. Le gouvernement en acquit alors une partie; sur l'autre a été construite, il y a quelques années, l'école normale des Ursulines, portant le nom de Mérici.

Les princes et leurs compagnons de voyage, guidés par quelques québécois bien renseignés sur les grandes choses de notre histoire, s'ar-

rêtèrent un moment près du monument Wolfe, élevé sur les Plaines d'Abraham, puis se rendirent à la colonne de Sainte-Foy en passant par la route du Belvédère.

Ce monument fut érigé par la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec en 1860. Auprès de la colonne commémorative sont inhumés les restes mortels des combattants, qui furent retrouvés sur l'emplacement du moulin Dumont. Après les avoir transportés à la cathédrale, où un service eut lieu, on les ramena au lieu où ils avaient trouvé la mort et la sépulture. Les princes virent donc ce "monument des braves" dont le gouverneur général du Canada, Sir Edmund Head, avait posé la pierre angulaire en 1855, en présence de M. de Belvèze, commandant de *La Capricieuse*, le premier vaisseau de guerre qui ait remonté le Saint-Laurent depuis 1759.

Après une description du monument, Ernest Gagnon raconte la cérémonie d'inauguration et cite l'admirable péroraison du discours prononcé, en cette circonstance, par l'honorable M. P.-J.-O. Chauveau.

Les voyageurs se rendirent à la Croix de Jacques Cartier, où se trouve aussi le monument Cartier-Brébeuf, sur la pointe de terre au confluent des rivières Saint-Charles et Lairet : lieu où le découvreur du Canada passa l'hiver de 1535-36, et où les PP. Jean de Brébeuf, Enne-

mond Masse et Charles Lalemant érigèrent la première résidence des missionnaires jésuites à Québec. Puis ils se rendirent à Sainte-Anne de Beaupré, en traversant ces paroisses qui furent le berceau des familles canadiennes issues des premiers colons venus de France au XVII^e siècle. Les cloches de la basilique sonnaient à toutes volées. Ils virent, à Sainte-Anne, des souvenirs précieux qui, heureusement, furent préservés de l'incendie qui détruisit, plus tard, l'église des pèlerins, et contemplèrent, au retour, la chute Montmorency et le site de l'une des dernières victoires françaises au Canada.

Ce fut dans la grande salle de l'hôtel Saint-Louis qu'eut lieu le banquet, qui réunit autour des princes et de leur suite l'élite de la société de Québec. Cependant, le nombre des convives eût été triplé si la salle en avait pu recevoir autant qu'il y eut de demandes. Il y avait deux-cent-trente convives. Je viens d'en repasser les noms : il ne s'en trouve pas dix qui vivent encore.

Parmi les invités, il y avait deux jeunes français, très distingués, de passage au Canada : M. le vicomte de Richemont, qui préparait un ouvrage sur les prêtres français émigrés en notre pays durant la révolution, et M. le baron de Ravignan, petit-neveu de l'illustre jésuite de ce nom, prédicateur de Notre-Dame de Paris.

Tous les discours furent chaudement applaudis. Le Comte de Paris, avant de quitter la salle, fit demander MM. Routhier, George Stewart (*du Chronicle*) et Thomas Chapais pour les remercier et les féliciter. “Dans le vestibule de l’hôtel, on fit une ovation enthousiaste au juge Routhier. M. Chapais paraissant à ce moment, les bravos redoublèrent; et le juge et son jeune émule s’embrassèrent cordialement, à la française.”

L’orchestre avait fait entendre les *Adieux de Marie Stuart*, et un choeur improvisé chanta: *Dieu protège la France!* d’Ambroise Thomas.

A la fin de son discours, empreint de délicatesse, le Comte de Paris proposa la santé du Canada, de la France et de l’Angleterre. Dans tous les discours étaient revenus, comme un leitmotiv, les hommages de loyauté envers l’empire britannique et de fidélité au souvenir de la France.

Le Souverain-Pontife était encore prisonnier au Vatican. Les princes français allaient reprendre la route de l’exil et la France elle-même souffrait. Or, écrit Ernest Gagnon, “l’orchestre joua, non pas *la Marseillaise*, mais un cantique, — oui, en plein banquet, le cantique de Paray-le-Monial et des Roches Massabielle, si souvent répété dans nos églises canadiennes:

Dieu de clémence,
O Dieu vainqueur,
Sauvez Rome et la France
Au nom du Sacré-Coeur !"

Les Hurons de la Jeune-Lorette vinrent à l'hôtel Saint-Louis, vêtus de leur costume de fêtes, lire une harangue à Son Altesse — *Onon-thio!* — dans le grand style imagé et singulièrement éloquent par lequel ils expriment leurs sentiments; ils lui donnèrent une petite couronne faite de grains de porcelaine (*wampum ou esurgni*) que la fille du grand chef avait détachés de son collier, pour être apportée à madame la Comtesse de Paris comme "emblème de la couronne qu'elle devrait ceindre un jour dans le beau pays de France." Les noms de tous les chefs étaient signés au bas de l'adresse, suivis du nom caractéristique dont chacun d'eux est baptisé dans la tribu. Je crois qu'il n'y a que ces noms-là qu'ils savent écrire en langue indienne, à part quelques prières ou cantiques, peut-être; car, si plusieurs ont conservé quelque chose du type de leur race, ils sont depuis longtemps francisés.

Mgr le Comte de Paris, très touché de cette marque de sympathie, sut trouver des mots heureux pour exprimer sa reconnaissance et promettre, si jamais il revenait, d'aller "visiter leur bourgade et fumer avec eux le calumet de la paix."

En retour de son présent, la jeune huronne reçut quelques mois après, de la part de Son Altesse Royale la Comtesse de Paris, un bracelet d'or avec fleur de lis en diamants. Le maire de Québec alla lui-même remettre ce cadeau à sa destinataire et en fut remercié par le père de Clémentine OK8esen (la Perdrix), dans un beau discours où il transmet les messages de sa fille pour la "reine de France". J'en détache une perle : . . . "Dis-lui que la France a toujours brillé aux yeux des Hurons, mes ancêtres, par la croix que les bons Pères jésuites portent à leur ceinture, et qu'elle brille aujourd'hui d'un nouvel éclat au village de Lorette par le scintillement du beau lys envoyé à OK8esen."

Après la réception des chefs Hurons, monsieur Théodore Duchesnay, ce superbe colonel à la taille martiale, que tout Québec a connu, fit la revue des militaires de la citadelle en compagnie des princes. Du bastion le plus avancé, le comte de Paris admira ensuite longuement, en silence, l'horizon qui offrait à ses regards un incomparable tableau. "Son attitude était presque solennelle, — écrit Ernest Gagnon. Le prince retrouvait ici la Vieille France, mais avec d'étranges anachronismes. Un poète l'eût comparé au moine d'Olmütz, revoyant, après un siècle d'extase, son monastère d'autrefois occupé par des hommes nouveaux."

Je termine ces pages, écrites en marge d'un vieux livre, après avoir glané plus d'une citation en deçà de la marge, tout comme j'aurais cueilli des fleurs dans un jardin dont j'aurais parcouru les allées. Ces pages, je les ai vu écrire, ces fleurs, je les ai vu semer par la main de celui dont le souvenir domine tous mes souvenirs.

LE CHALET DE FELICIEN DAVID

M. de La Vallée Poussin.—Un ami des Canadiens.—“La Juno”.

—Curieuse analogie.—Le musicien et les roses.—

La villa “Lalla-Roukh”.

Parmi les amis qui fréquentaient “Bois-Joliet”, l’on rencontrait Monsieur et Madame Ludovic de La Vallée Poussin, dont plusieurs canadiens doivent se souvenir encore, car ils vécurent pendant près de treize ans au pays, (à Trois-Rivières, Québec et Montréal). M. de La Vallée Poussin avait été envoyé au Canada, et spécialement dans la région du Saint-Maurice, en 1887, par la Compagnie des Conduites d’Eau, société puissante créée trente ans auparavant et toujours dirigée par des membres de sa famille. A cette époque, il était attaché à la chancellerie de M. Dubail, consul général de France. Plus tard, d’autres fonctions diplomatiques lui furent successivement confiées, entre autres l’agence consulaire du royaume des Belges. De retour en France, vers 1900, il demeura consul honoraire, fit partie de nombreuses sociétés historiques, à Paris et en province, et eut l’occasion de faire publiquement un bel éloge du Canada, dans une conférence donnée en présence d’un auditoire parisien très choisi. Il se disait,

avec conviction, “le plus canadien des français.”

L'un de ses ascendants avait été, par alliance, parent de Nicolas Poussin : de là, l'autorisation demandée, au parlement de Rouen, d'ajouter au nom des La Vallée le nom du grand peintre des Andelys.

M. Ludovic de La Vallée Poussin était fils unique et n'avait pas d'enfants. Sa femme, née Blanche Leroux de Bretagne, parisienne remarquablement jolie et distinguée, était d'une simplicité charmante. Et tous deux donnaient, sans ostentation, l'exemple d'une piété peu commune.

Au début de la guerre de 1914, M. de La Vallée Poussin, quoique âgé de cinquante-quatre ans, et d'une santé précaire, alla spontanément se ranger parmi les jeunes sur les champs de bataille, gagna ses galons de capitaine, et reçut les décorations accordées au plus haut mérite. Il fut rappelé du front, en 1915, pour prendre la direction d'un important service interallié ; et il devint, après la démobilisation, l'un des plus actifs fonctionnaires du ministère de la Guerre. Il succomba, quelques années plus tard, après avoir consumé ses dernières forces au service de sa patrie. Madame de La Vallée lui survécut. Elle mourut à Paris en décembre 1935.

Ces amis d'outre-mer étaient restés en correspondance avec notre famille. C'est ainsi que nous apprenions, un jour, qu'ils avaient fait l'acquisition du chalet de Félicien David, à Saint-Germain-en Laye.

Félicien David, l'auteur de *Lalla Roukh* et de la *Perle du Brésil*, l'auteur encore plus connu, ici, du *Désert* et de *Christophe Colomb*, qui avaient été exécutés à Montréal et à Québec : voilà qui devait fort intéresser une famille de musiciens ! Je présume que les détails inédits qui nous furent donnés sur le "créateur" des Odes-symphonies ne seront pas sans intérêt pour d'autres. Et il vient à propos, en les racontant, de rappeler que le livret de *Lalla Roukh* débute par ces mots enchanteurs : *C'est ici le pays des roses*.

* * *

Vers 1856, Félicien David avait acheté, à Saint-Germain-en-Laye, un terrain situé dans la direction de Versailles, rue des Monts-Grevés, (plus tard rue Félicien-David) et y avait fait construire un chalet entouré d'un beau jardin. En 1860, il céda le tout pour un prix nominal à M. Tyrtée Tastet, homme de lettres, et à sa femme, née de la Boulaye, se réservant la jouissance des parterres et le doux plaisir d'être l'hôte familial de cette maison, où l'amitié

la plus fidèle l'accueillit jusqu'à ses derniers jours.

En 1912, M. de La Vallée Poussin fit l'acquisition du chalet de Saint-Germain. Sur l'un des piliers de l'entrée étaient gravés ces deux mots : *La Juno*. Le nouveau propriétaire voulant donner à sa villa un nom qui rappelât une des oeuvres du compositeur, — et, de fait, il la baptisa *Lalla Roukh*, — hésitait à faire disparaître l'inscription qu'il croyait être moitié latine, moitié française, se demandant s'il ne risquait pas de détruire un souvenir, d'effacer les derniers vestiges de quelque légende. Il s'adressa à celui qui lui avait vendu la propriété, un monsieur Jourdan, d'Alger, dont il reçut la réponse suivante :

“La maison que vous avez acquise est dénommée *La Juno* parce que l'ami de Félicien David (M. Tyrtée Tastet) avait deux filles, l'une appelée Judith et l'autre, Noémie. On a pris la première syllabe de ces noms pour baptiser le petit chalet où personne n'habitait encore. Félicien David allait y cultiver ses roses. Mon père a été l'ami intime de Félicien David. Ils avaient servi la messe ensemble en Provence, comme enfants de chœur.

“Vous me demandez d'en appeler à mes souvenirs pour vous parler de Félicien David.

“Voulez-vous l'évoquer dans la principale occupation qui l'amenait chaque semaine au petit chalet de la rue des Monts-Grevés ? On le trouvait invariablement le sécateur à la main, inspectant ses rosiers qu'il soignait lui-même. Sous un vieux feutre mou, son aimable visage s'éclairait d'un sourire

accueillant à l'arrivée de l'ami (les amis seuls étaient admis dans cette retraite) et sans préambule, on passait à l'examen des plus belles roses dont il citait les noms et qu'il vous présentait avec orgueil. *Lalla Roukh* et le *Désert* c'était bien d'avoir fait cela; mais avoir obtenu ce "Général Jacqueminot" et cette "Gloire de Dijon", si belles dans leur épanouissement, semblait à l'artiste de plus grande importance.

"Ce passionné, quand arrivait le mois de mai, partait dans la forêt à la recherche des églantiers, et posait des greffes sur les plus fortes tiges. Un jour, il désola, madame Tastet en lui annonçant l'arrivée de huit cents rosiers. Le jardin n'était pas grand. Pour faire place aux étrangers on dut bouleverser les massifs, arracher tous les lilas. Plus d'arbustes aux souples branches, plus de verdure. Rien qu'une perspective de bâtons bien raides. Mais quelles promesses! Quelle attente anxieuse de la floraison prochaine!

"Le lot de terre de la rue des Monts-Grevés avait été acheté uniquement pour la culture des fleurs préférées.

"Félicien David habitait, à Paris, un petit pavillon en haut de la rue La Rochefoucauld. Un étroit jardinet occupait ses loisirs. De grandes maisons de rapport vinrent enlever le soleil aux plates-bandes du musicien. C'est pour donner du soleil à ses rosiers qu'il les transporta sur ce délicieux coteau baigné de rayons, et faisant face à l'un des plus gracieux paysages que je connaisse."

"Signé: JOURDAN"

Ici, je me permets une digression.

Lorsque j'étais jeune, j'avais remarqué, au village de Cacouna, les mots: HER VI SO FLA, en lettres noires sur la façade blanche d'une maison qui n'était ni une villa somptueuse, ni même une résidence qui eût attiré l'attention,

n'étaient ces mots énigmatiques que personne ne pouvait traduire et qui intriguaient les passants. Cette petite maison n'existe peut-être plus ; et peut-être, aussi, sont maintenant disparues les quatre soeurs qui l'habitaient et dont la première syllabe du nom de chacune : HERmine, VICToire, SOPhie, FLAVie, avait formé la bizarre inscription : HER VI SO FLA.

Autrement joli était le nom de *La JUNO* ! Mais ceci prouve que des idées similaires peuvent germer à distance et dans des terrains bien différents. Rien de nouveau sous le soleil !

Monsieur et madame de La Vallée Poussin vécurent plusieurs années à *Lalla Roukh*. Je ne saurais dire ce qu'est devenue cette ravissante propriété, qu'ils avaient quittée depuis assez longtemps avant de disparaître. Après ? . . . Ce mot-là se dit, trop souvent, quand les lèvres qui auraient pu y répondre sont devenues muettes à jamais.

Madame de La Vallée m'avait déjà écrit qu'il y avait bien moins de rosiers à *Lalla Roukh* qu'au temps de Félicien David. Y en a-t-il encore ? Ou si, comme dans la chanson de Faure, "les myrtes sont flétris, les roses mortes" ? . . .

NOTRE CHANT NATIONAL

Comment il fut composé.—Sa première édition.—
Inauguration en 1880.

Les deux chansons populaires si connues : *A la claire fontaine* et *Vive la Canadienne!* (la première est originaire de la Normandie), furent considérées comme les airs nationaux du Canada français jusqu'à ce que notre pays fût doté du véritable et magnifique chant national composé il y a près de soixante ans.

Des chercheurs ont retracé des correspondances (celle de l'abbé Napoléon Caron, en particulier) ainsi que des initiatives privées, et délibérations de sociétés diverses, qui sont autant de preuves que l'on se préoccupait depuis longtemps d'avoir un hymne national lorsque des circonstances propices amenèrent la réalisation immédiate d'une idée et d'une aspiration communes à tous les patriotes canadiens-français. On a beaucoup écrit sur ces choses antérieures à 1880, mais l'on ne connaissait pas certains détails qui complètent l'historique du chant national. Ils me furent donnés, jadis, par deux musiciens qui avaient participé à la préparation des fêtes patriotiques au cours desquelles il fut inauguré et qui n'avaient pas même songé, dans le temps, à les communiquer aux journalistes.

En 1880 devait avoir lieu, à Québec, le premier Congrès Catholique des Canadiens-Français. Ernest Gagnon, secrétaire du comité d'organisation, fut chargé d'inviter Calixa Lavalée à composer de la musique pour un hymne national. L'artiste se mit à l'oeuvre et convoqua bientôt les principaux musiciens de la ville, afin de soumettre trois manuscrits à leur appréciation. Pour diverses raisons, ils ne purent se rendre au studio de Lavallée au jour assigné, à l'exception d'Ernest et Gustave Gagnon, dont le verdict tomba d'accord avec les préférences de l'auteur lui-même pour celle de ses compositions qui était, en effet, et de beaucoup, supérieure aux deux autres.

Ernest Gagnon pria ensuite l'honorable juge A.-B. Routhier, Président du congrès, de composer les paroles de l'hymne national. La tâche n'était pas facile : car, au lieu d'avoir à composer des vers d'une coupe égale, le poète avait à les plier au rythme irrégulier de cette musique, d'ailleurs très correcte et très belle. L'artiste, en se livrant à sa libre inspiration, croyait déjà entendre son hymne dans l'éclat des fanfares ; le ton un peu élevé dans lequel il est écrit se prête mieux, peut-être, à la réalisation instrumentale. Quoiqu'il soit harmonisé à quatre parties, la foule le chante ordinairement à l'unisson, comme le *God save the King!* et dans un ton plus accessible à la masse des voix. Il est reconnu

comme étant l'un des plus beaux airs nationaux et les canadiens ont raison d'en être fiers.

En 1921, M. Adolphe Routhier, avocat, petit-fils de Sir A.-B. Routhier, m'écrivait, en évoquant le souvenir de son aïeul : . . . "Il m'a souvent rappelé qu'Ernest Gagnon avait servi d'intermédiaire entre Lavallée et lui; et surtout il m'a refait le tableau de Lavallée au piano, jouant son grand air inspiré, et alors encore . . . sans paroles" . . .

Le *Chant National* fut édité par Arthur Lavigne. La page frontispice était illustrée d'un beau portrait de l'honorable Théodore Robitaille, qui était lieutenant-gouverneur de la Province de Québec en 1880. Des journaux rapportèrent que l'hymne national avait vu le jour à la suite d'un banquet présidé par ce haut personnage officiel, et où Lavallée était l'un des invités d'honneur. Il s'agissait sans doute de la permission octroyée de faire usage de la photographie du gouverneur et de l'approbation gracieuse d'une oeuvre en voie d'exécution. L'on ignorait, même en ce temps-là, certains faits corrélatifs, restés dans l'ombre, et que je crois opportun de mettre en évidence dans l'intérêt de la "petite histoire".

Dans l'édition originale, les emblèmes du Canada encadrent le portrait de l'honorable Théo-

dore Robitaille, qui figure au centre de la page frontispice : à gauche, le castor, au pied du tronc élançé d'un érable, dont la frondaison s'étale pour orner le haut de la page, puis s'entremêle aux branches rustiques qui forment les lettres du titre : *Chant National*. Dans le bas, et à droite, quelques édifices, la terrasse et le fleuve sont indiqués par des traits légèrement esquissés ; et l'ornementation s'achève par une miniature du Cap Diamant couronné par la citadelle. Cette page-souvenir, qui n'a pas été reproduite dans les éditions subséquentes, était l'oeuvre d'un artiste au goût délicat : feu J.-N. Dufresne.

* * *

Le Congrès catholique du mois de juin 1880 avait été associé à la célébration de la Saint-Jean-Baptiste. Des représentants de la vieille France, notamment M. Claudio Jannet et le comte Jules de Foucault, ainsi que des délégués des principaux centres canadiens des Etats-Unis et acadiens des Provinces Maritimes, étaient venus prendre part à ces fêtes mémorables, marquées par les plus éloquents manifestations de foi et de patriotisme.

La messe fut célébrée sur le terrain historique des Plaines d'Abraham. Deux chœurs, dont l'ensemble comprenait six cents voix, rendirent admirablement la *Messe Royale*, harmonisée

pour la circonstance par Gustave Gagnon. Le premier choeur chantait à quatre parties, avec accompagnement des fanfares militaires, et alternait avec un choeur à l'unisson composé des sociétés chorales des paroisses environnantes et soutenu par les "Harmonies" de Montréal, invitées à prêter leur concours aux musiciens québécois.

L'hymne national *O Canada!* exécuté pour la première fois à l'occasion de ces démonstrations grandioses, souleva un enthousiasme général et devint bientôt populaire dans tout le pays. Convenant à la musique instrumentale comme aux chœurs harmonisés ou à l'unisson, il fut joué pendant longtemps chez nos compatriotes de la province d'Ontario qui finirent par y adapter des paroles anglaises. Et maintenant, les deux grandes nationalités qui vivent sous le ciel d'une commune patrie, chantent, — chacune en sa langue respective, — le même air national. C'est ainsi que, de part et d'autre, l'on peut

...garder dans l'harmonie
sa fière liberté,

comme l'a chanté le poète de notre hymne patriotique.

APPENDICE A

Extrait du "Vieux Récit" des Ursulines, manuscrit authentique
(transcrit textuellement, mais avec l'orthographe moderne
pour en faciliter la lecture).

... "Après 67 jours de siège, messieurs les Anglais firent une descente heureuse pour eux, et très malheureuse pour Québec. Ce fut le treize de septembre 1759, après avoir bien considéré un endroit où nous avons nos terres, nommé la butte à neveu, où peu de personnes se trouvaient à garder cet endroit espérant que nos ennemis ne pourraient pas y passer, la bataille se donna. Nous étions toutes en prières, mais nous ne fûmes pas longtemps sans apprendre que nous avions le dessous. Mr de Montcalm, notre illustre général, y fut tué, il a été enterré dans notre église à la lueur des flambeaux, regretté de tout le monde. Les vivres manquant il fallut capituler et se rendre, notre douleur fut extrême" ...

APPENDICE B

Extrait d'une lettre de M. Pierre-Georges Roy, archiviste de la
Province de Québec, à Mademoiselle Blanche Gagnon,
en date du 23 mars 1938.

... “Les Buttes-à-Nepveu étaient situées à l'angle de la rue Scott et de la Grande-Allée, à l'endroit même où s'éleva plus tard l'Asile Champêtre du protonotaire Perrault, incendié en 1847.

“La tradition veut que Montcalm ait été blessé en cet endroit, mais nous n'en avons aucune preuve certaine. Pour moi, la bataille des Plaines s'est livrée dans l'espace compris entre la rue Scott et l'Avenue des Braves, entre le chemin Saint-Louis et celui de Sainte-Foy.

“Wolfe fut blessé et mourut à l'endroit où s'élève aujourd'hui sa colonne, à quelques pas du Musée provincial. C'est cet espace qu'on appelait alors les Plaines d'Abraham. Avec le temps, on a étendu le nom des Plaines d'Abraham beaucoup plus loin, mais la propriété d'Abraham Martin proprement dite comprenait un terrain beaucoup plus restreint que le Parc des Champs de Bataille.”

BIBLIOTHÈQUE
GABRIEL-BOURQUE

TABLE DES MATIERES

Pas de Préface !	5
 Une maison centenaire de la Grande-Allée, à Québec.	
<i>"Bois-Joliet"</i> . — Le presbytère des eudistes. — Sou- venances et... .. digressions.....	7
 Le "Loyola" de Québec	
I—Le <i>National School</i> devient le <i>Loyola</i> . — Foyer d'oeuvres diverses. — Hier et aujourd'hui. — Le "Chez-Nous" du Soldat." — Le R. P. Louis Lavoie, S. J.	27
II—Inauguration du Loyola. — Séance littéraire et musicale. — Conférence de l'honorable M. Tho- mas Chapais. — Les RR. PP. Napoléon Paré et Michel Tamisier, S. J.	34
III—Conférences et conférenciers à la salle Loyola, de 1905 à 1920. — Notes, impressions et souve- nirs. — M. Pierre Gerlier à Québec en 1908. — L'A. C. J. C. — Trente ans après..	39
IV—Les Concerts à la salle Loyola avant la guerre de 1914. — Quelques échos d'auditions musicales, de 1915 à 1922	68
 Armand La Vergne	
Au Congrès de l'A. C. J. C. en 1908. — Deux lettres inédites d'Armand LaVergne à son fil- leul. — Association de souvenirs	81
 L'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-Française	
Un sketch à la radio. — Le Chant de l'A. C. J. C. — Un air ancien et son auteur. — Mouve-	

ments spécialisés. — Le R. P. Joseph Paré, S. J.,
aumônier général de l'Association. — S. E. Mon-
seigneur Bruchési, protecteur de l'A. C. J. C..... 88

Dollard des Ormeaux — Le "Jour de Dollard"

Le monument Dollard. — Démonstrations du 24
mai. — Un buste et une statue de Dollard, oeuvres
d'artistes canadiens-français..... 98

Le Gesù et la Salle académique du Collège Sainte-Marie

I—L'Eglise du Gesù à Montréal. — Harmonies d'an-
tan. — Le 15 août. — *L'Alma Mater*. — Les
"Amicales".. 105

II—Notre-Dame de Liesse, en France et au Canada.
— Le R. P. François de Sales Cazeau, S. J..... 117

III—Inauguration de la salle académique du collège
Sainte-Marie. — Trois jours de fêtes littéraires.
— Extrait d'un discours de l'honorable P.-J.-O.
Chauveau. — Départ du premier contingent des
zouaves canadiens.. 126

IV—Deux représentations à la salle académique du col-
lège Sainte-Marie: *Le Fils de Ganelon*. — *Atha-
lia*. — Joseph-Edouard Badeaux (Joas).. 133

Encore des souvenirs

Pendant les entr'actes. — Les enfants. — Les
mamans. — Un billet de concert et un valen-
tin improvisé. — Le R. P. C.-H. Lefebvre, S. J.
— Chanson-Réclame..... 144

Deux revues collégiales

L'Oiseau-Mouche. — L'abbé V.-A. Huard. —
Le Petit Sainte-Marie. — Le R. P. Joseph
Paré, S. J. 154

La "Prise des Rubans"

Au séminaire de Québec. — A Sainte-Anne de la Pocatière. — Au collège S.-Charles-Garnier. — Au collège Sainte-Marie. — Le symbolisme des couleurs..... 161

Le Lieutenant Jacques d'Arnoux

L'Aviateur de la guerre de 1914. — Un "prodige de volonté". — *Paroles d'un revenant*. — Une lettre à des collégiens du Canada. — Le mystique 169

La Vénérable Marie de l'Incarnation

I—Souvenances lointaines. — Une séance dans le cloître des Ursulines. — Le double adieu 175

II—L'Ursuline missionnaire et la Nouvelle-France. — Premier rayonnement de la dévotion au Sacré-Cœur. — Le cœur maternel. — Correspondance. — La "Thérèse du Nouveau-Monde" et son fils bénédictin 178

Aux Ursulines

I—La Dévotion à l'Enfant-Jésus. — La messe de minuit. — Coutumes et souvenirs 185

II—Notre-Dame du Grand Pouvoir. — Au Congrès marial de 1929. — La "chapelle des saints". — La lampe votive de Madeleine de Repentigny 189

III—L'église extérieure des Ursulines. — L'autel du Sacré-Cœur et Mgr Bruchési. — A propos de nationalités. — Une petite Montagnaise au pensionnat. — Translation des restes mortels de trois missionnaires jésuites, du cimetière Belmont aux Ursulines. Emouvantes cérémonies 196

IV—Dans la crypte de l'église des Ursulines. — Un ami du vieux monastère, M. Lucien Lemieux. — A propos de patriotisme. — La maison Fargues. — Souvenir de quelques disparus. — L'Oratoire du Sacré-Cœur. — Le tombeau des Fondatrices. — Le Cœur de Madame de la Peltrie. — Le chef-d'oeuvre de Philippa de Champaigne dans l'église extérieure des Ursulines 207

V—L'inhumation de Montcalm. — Le crâne de Montcalm. — Cent ans après. — M. G.-B. Faribault. — Le R. P. Félix Martin, S. J. 216

En marge d'un livre d'autrefois:

"Le Comte de Paris à Québec", par Ernest Gagnon

Voyage du Comte de Paris et du Duc d'Orléans au Canada en 1890. — Introduction historique par l'hon. juge Routhier. — Aux monuments de la vieille capitale. — A l'Université Laval. — Un boursier du duc d'Orléans. — Visites et incidents divers. — Les zouaves. — Les Hurons de Lorette. — Banquet à l'hôtel Saint-Louis. — A la colonne Sainte-Foy. — A la citadelle.. 222

Le Cholet de Félicien David

M. Ludovic de La Vallée Poussin. — Un ami des canadiens. — La "Juno". — Curieuse analogie. — Le musicien et les roses. — La villa Lalla-Roukh.... 237

Notre Chant National

Comment il fut composé. — Sa première édition. — Son inauguration en 1880 243

Appendice A.

Extrait du *Vieux Récit* des Ursulines de Québec après le combat des Plaines d'Abraham 248

Appendice B.

Extrait d'une lettre de M. Pierre-Georges Roy, archiviste de la Province, concernant l'endroit où fut blessé Montcalm et celui où mourut le général Wolfe 249

BNQ



000 338 219